106

Ciné Fantastique MAD MOVIES

LE MAÎTRE DES ILLUSIONS

La magie selon Clive Barker : noire !

STAR TREK : PREMIER CONTACT

La relève de la vieille garde !

LA TRILOGIE STAR WARS

Une EDITION SPECIALE pour un mythe éternel

ne : 700 Pts
: 8 F - RCI : 2800 CFA
ue : 180 FB - Canada : 7,50 $
16 - 106 - 25,00 F - RD

Un suspense palpitant !

bruce willis

madeleine stowe

brad pitt

un film de terry gilliam

L'ARMÉE DES 12 SINGES

EN VIDEOCASSETTE ET LASERDISC

FILM OFFICE

EN VENTE PARTOUT DÈS LE 24 MARS

UGC

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES
Ciné-Fantastique
Numéro 106

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Marcel Burel
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Betty Chappe
Rafik Djoumi
Alexis Dupont-Larvet
Léonard Haddad
Peter Parker
Jack Tewksbury

Correspondants à Los Angeles
Olivier Albin
Didier Allouch
Emmanuel Itier

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Iedi Associate

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
30.000 exemplaires

Dépôt légal
Mars 1997

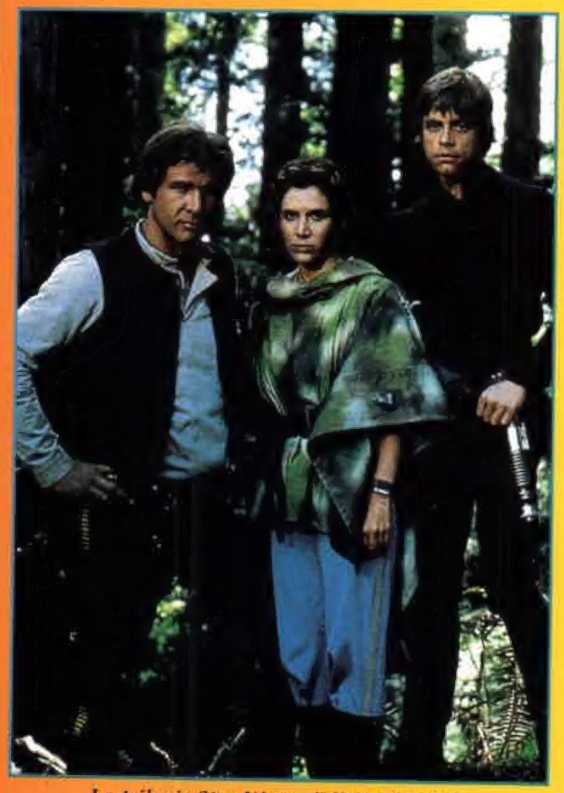
Commission paritaire
9956

SSN
338-6791

araît tous les
eux mois

emerciements
anuel Attali,
gnès Chabot, Carole
homand, Nathalie
auphin, Françoise
ssaigne, Sylvie Forestier,
bienne Isnard, Myrtho
annon, Bernard Letroye,
brairie Album, Bruno
accarone, Aliette Maillard,
riane Mathieu,
dric Ménier, Sandrine
eunissier, Christine
colaÿ, Claude Phillipot,
rre Reymond,
bert Schlockoff

Sommaire



La trilogie Star Wars - Edition Spéciale

Star Trek : Premier Contact

4 - Notules Lunaires et Éditorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage

11 - Abonnement

14 - Le Monde Perdu

Après quatre ans de silence depuis son chef-d'œuvre, **La Liste de Schindler**, Steven Spielberg revient par la petite porte (des ambitions) et la grande porte (commerciale). Déjà stars **de Jurassic Park**, les dinosaures voient leur présence à l'écran multipliée par trois dans cette suite inévitable.

16 - La trilogie STAR WARS - Edition Spéciale

Ils reviennent et ils sont contents. Qui ça ? Tous les protagonistes de la plus célèbre Saga des Etoiles, dont le papa, George Lucas, célèbre le vingtième anniversaire. Une trilogie restaurée, revisitée, corrigée... Un travail commenté par ses principaux commanditaires, à commencer par George Lucas lui-même.

28 - Tykho Moon

Sur la lune, le dictateur Mac Bee tente de retrouver la trace du mystérieux Tykho Moon, le seul capable d'enrayer la maladie qui le ronge. Une fable entre SF minimale et film noir labyrinthique par Enki Bilal, star de la BD et déjà réalisateur de **Bunker Palace Hôtel**.

30 - Star Trek : Premier Contact

Après un passage de témoin laborieux, **Star Trek : Premier Contact** impose la nouvelle génération sous l'égide de Jean-Luc Picard. Du sang neuf pour une course-poursuite dans l'espace et le temps à bord de l'Enterprise, afin de contrarier les plans révisionnistes des Borgs, humanoïdes pas commodes du tout.

36 - Tales from the Gimli Hospital & Archangel

Sortie des deux premiers films de Guy Maddin, révélé en 1996 par **Careful**. Bricolés avec les moyens du bord, allant à l'encontre de toutes les conventions, **Tales from the Gimli Hospital** et **Archangel** déroulent des scénarios tortueux via une forme totalement anachronique. De vraies curiosités.

38 - Le Secret de Roan Inish

Réalisé par John Sayles (**Brother**, **Lone Star**), du fantastique discret, subtil, très attaché aux légendes, aux traditions, à l'Irlande et ses Selkies, des créatures de l'océan capables d'adopter une apparence humaine.

40 - Chamanka

«Je t'aime, je te mange». En contant la rencontre à Varsovie d'une étudiante et d'un anthropologue, Andrzej Zulawski débouche sur un film d'amour frénétique, cannibale, où les drames du passé trouvent un écho dans le présent.

42 - Le Maître des Illusions

Hellraiser et **Cabal** avaient logiquement connu les honneurs d'une sortie en salles. Le troisième film de Clive Barker, paradoxalement son plus abouti, débarque direct en vidéo. Dommage car l'affrontement entre Harry D'Amour, privé spécialisé dans les affaires occultes, et le vilain gourou Nix méritait largement le grand écran.

48 - Amityville : La Maison de Poupée

La famille Martin n'ayant pas vu les sept premiers **Amityville**, elle ne trouve rien de mieux que d'offrir à la petite dernière une maison de poupée, réplique exacte de la demeure maléfique. S'ensuit le lot habituel d'incidents domestiques, du courant d'air - pas grave - jusqu'à l'invasion du grenier par des créatures en provenance de l'enfer - plus gênant !

51 - Vidéo et Débats

58 - Rayon Laser

60 - Mad'gazine

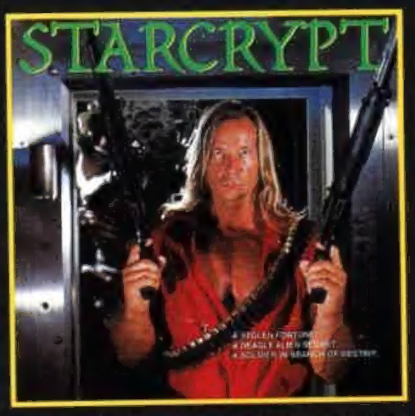
62 - Ze Mad Rubrik

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

Le Maître des Illusions

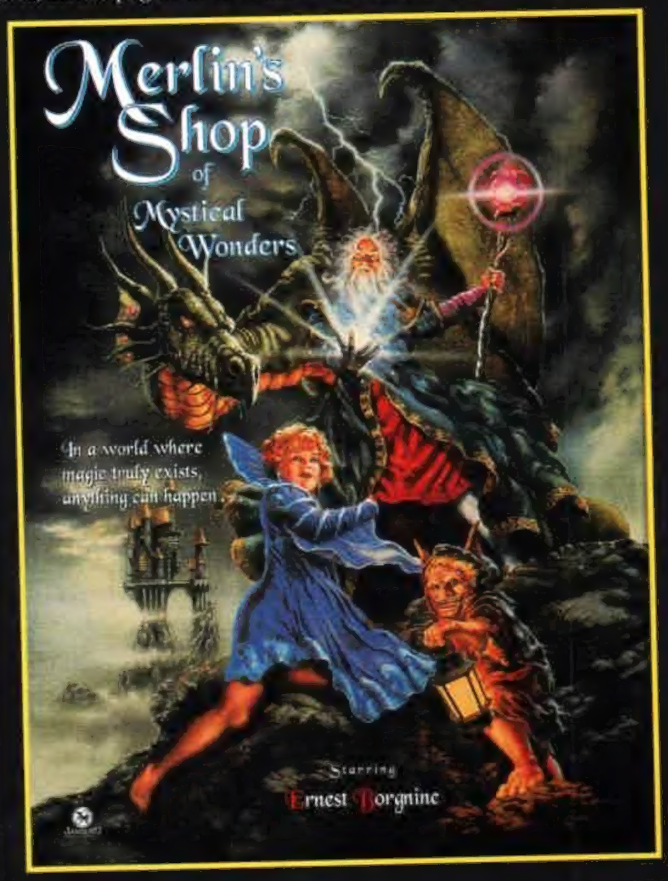
Amityville - La Maison de Poupée

NOTULES LUNAIRES



■ Extraterrestre dealer dans **Dark Angel** et cerbère hargneux dans une kyrielle de séries B entre polar et kick-boxing, l'Allemand Matthias Hues tient la vedette de **Starcrypt**, un budget microscopique signé Richard Preston Jr. L'histoire se situe en 2323, après l'épuisement de toutes les ressources naturelles de la Terre. La quête de nouvelles sources d'énergie provoque la Guerre des Colonies. L'enjeu du conflit : le satyrium, un minerai aux propriétés incroyables. Le dictateur Hiram Vector en détourne un chargement gigantesque à des fins personnelles avant que des officiers rebelles l'assassinent. Le satyrium, ils le découvrent sur Charbydis 5, une planète dite archélogique où, 20.000 ans auparavant, s'éteignait une civilisation. Les rebelles ont alors à affronter une créature monstrueuse qui les décime méthodiquement malgré l'appui de la jolie Mistria, ultime survivante de la race... Un peu de **Dune** pour la quête d'une précieuse denrée, de l'**Alien** pour le massacre des intrus, beaucoup de **StarGate** pour le côté égyptologie et les hiéroglyphes : **Starcrypt** et ses initiateurs ne prennent pas de gros risques.

■ Merlin l'Enchanteur revient dans un conte de fée à destination du public familial. Il revient et ouvre, en compagnie de sa femme Zurella et de quelques créatures en peluche, une boutique de bibelots magiques. Jonathan Cooper, un journaliste arrogant, lui somme de prouver son identité par quelques miracles. Devant le refus du mage immortel, celui-ci menace de fermer l'échoppe où un cambrioleur vole un jouet à l'effigie d'un singe. Malheur ! Le singe tendance **Gremlins** sort de sa léthargie... Revendiquant ouvertement des bribes de scénario empruntées à **Princess Bride** et à **L'Histoire sans Fin**, **Merlin's Shop of Mystical Wonders**, ficelé par Kenneth J. Berton, ne s'épanche pas vraiment dans le luxe. Il s'offre modestement, en guise de conte, cette vieille ganache d'Ernest Borgnine (**La Ferme de la Terreur**, **Le Trou Noir**) dans son habituel numéro de cabotinage.



EDITORIAL

La liberté d'opinion, la liberté tout court, la désobéissance civile, le droit à l'impertinence, voila les grands sujets de réflexion qui secouent actuellement notre petit monde médiatique et la société tout entière. Où se situe la vérité et la juste mesure ? Quelle attitude adopter, quoi en penser, faut-il encore penser, d'abord ? Le monsieur Prud'homme d'aujourd'hui, fort ébranlé dans ses idées reçues, ne sait plus dans les bras de quelle vérité se réfugier tant les valeurs morales autrefois transmises de génération en génération ne fonctionnent plus. Quand un citoyen britannique s'affiche avec un chèque de dix millions de livres réglé par une assurance couvrant les risques d'enlèvement par des extraterrestres, faut-il commencer à croire aux petits hommes verts, ou bien à une simple manipulation commanditée par la compagnie d'assurance en question ? Doit-on continuer le ***X-Files*** à haute dose ou envisager progressivement un sevrage salvateur ?

Et cette faction de cathos intégristes qui s'arroge le droit d'entamer des procès pour une image heurtant leurs principes moraux. Quels principes batouait donc l'affiche du **Larry Flint** de Milos Forman ? La position des bras en croix appartient-elle désormais à l'église fondamentaliste ? Impossible de mimer dans un bistrot *«Alors moi, dimanche, j'ai sorti un brochet long comme ça !»* sans voir aussitôt débarquer l'association *Croyances et Liberté* (quand se libérera-t-on des croyances, justement ?). Une quasi milice qui se propose d'attaquer en justice les blasphémateurs. Blasphème, ah bon ! Où ça ? L'image se voulait simplement allégorique du parcours réel de l'homme Larry Flint, créateur du magazine *Hustler* et déjà en proie aux ligues bien pensantes de tous poils (non, non, poil à rien du tout, les gars, c'est pas le moment de se faire repérer...), et tombé finalement victime de son idéal libertaire et de ses convictions antiracistes. La transgression des idées reçues se paie très cher aujourd'hui, surtout chez ceux qui n'en ont pas les moyens.

Ce n'est pas le cas de Tim Burton, l'enfant terrible du cinéma qui se cartonne gentiment la majorité des institutions américaines avec son **Mars Attack !**, comme s'il cédait lui aussi à cette fameuse désobéissance civile. Burton se libère des obligations artistiques conventionnelles et brise ses jouets en galopin insupportable s'émancipant de l'autorité parentale. Si la démarche intellectuelle n'éveille que peu d'écho dans une Amérique encore scotchée par un **Independence Day** triomphal (mais il faudra revoir ça sur le long terme...), la France, en revanche, reçoit le message cinq sur cinq avec 184.000 spectateurs pour ses cinq premiers jour d'exploitation (et nous n'aurons hélas pas le temps de publier les chiffres de la semaine complète pour des raisons de bouclage). Ceci dans 63 salles sur Paris et sa périphérie. Un record ? Absolument pas. **Independence Day** en mobilisait bien davantage pour une raison d'ailleurs assez simple : **Lucie Aubrac**, de Claude Berri, en récupère 84 à lui tout seul dans cette même semaine du 26 février. Et l'occasion n'est pas si fréquente de voir une grosse production française lutter ainsi au coude à coude avec le dernier blockbuster américain.

A l'heure où la plupart des salles se convertissent en prisunic du cinématographe, se regroupent en multiplexes dispensateurs de pop corn, qu'en sera-t-il de cette parité déjà fragile entre le cinéma français et son homologue américain ? Sur 135 millions de spectateurs en 1996, seulement 48 millions pour l'expression française, ce qui incite bien sûr les grandes firmes distributrices (*Gaumont*, *Pathé* et *UGC*) à favoriser les films américains sur notre parc national. Déjà qu'il ne fallait pas les pousser beaucoup... Dès lors, est-ce la rareté des salles qui provoquera la désaffection du public pour son cinéma, ou ce même désintérêt qui provoquera la diminution des salles offertes au cinéma français ? Un phénomène connu de l'œuf et de la poule qui, de la même façon, a condamné les petites salles restées indépendantes sous le fallacieux prétexte que les petits films allaient désormais à la vidéo. Moins de salles, donc moins de petits films. Moins de petits films, donc moins de salles. C'est tellement simple !

Faudra-t-il imposer des quotas au nom du droit à la différence, au pluralisme élémentaire ? Faudra-t-il prôner la désobéissance artistique, l'exception culturelle ? Ou bien prendre des mesures énergiques : *«Bon allez, les derniers dans la file de* **Mars Attack !** *passent directement au dernier film de Bernard-Henry Levy»*. Ah non, arrêtez, c'est trop cruel !

Pour ce qui concerne le cinéma fantastique, ces états d'âme nous sont heureusement épargnés. A moins d'une bonne surprise du côté d'**Un Amour de Sorcière** avec Vanessa Paradis. Hum, sait-on jamais...

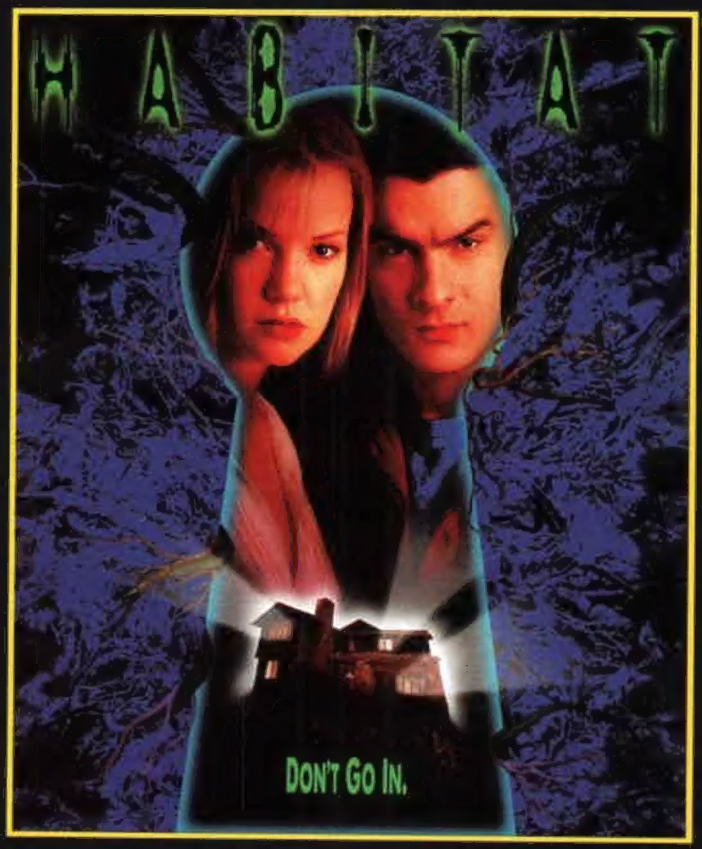
Tiens, à propos de France, vous savez pas la meilleure ? *Mad Movies* vient d'obtenir le *Grand Prix de l'Imaginaire 1997* (ex-*Grand Prix de la Science-Fiction Française*) décerné par un panel de personnalités et d'écrivains. Saura-t-on rester simple après cela ? Dans le doute, commencez par ôter votre béret quand je vous parle.

Jean-Pierre PUTTER

LE SOUS-MARIN DE L'APOCALYPSE

Nimitz, Retour vers **l'Enfer**, ça vous dit quelque chose ? Le plus gros porte-avion nucléaire de la Navy américaine remonte le cours du temps. Suite à un violent orage magnétique, il se retrouve propulsé en 1940, juste avant l'attaque de Pearl Harbour par les Japonais. Eh bien, **Time Under Fire** nage dans son sillage, à la différence que les moyens réduits ne permettent pas de s'offrir une star sur le retour comme Kirk Douglas et que le voyage s'effectue dans l'autre direction, vers le futur, dans un submersible. Par le plus grand des hasards, un sous-marin découvre une faille amphibie dans l'espace-temps. Une découverte que les autorités souhaitent exploiter au plus vite. L'état-major demande donc au commandant Alan Deakins (Jeff Fahey) de recréer les mêmes conditions dans l'avenir. Opération menée à bien, du moins techniquement car la démocratie ne règne pas sur ce futur-là. A peine a-t-il mis le pied à terre que l'équipage du submersible est capturé par une police aux ordres d'un pouvoir totalitaire. Heureusement que des rebelles accourent à la rescousse, menés par un Snake Plissken de contrefaçon. Un borgne aux cheveux longs comme Kurt Russell dans **New York 1997** et **Los Angeles 2013**. Il s'agit de John Deakins, le propre petit-fils de l'officier sous-marinier, et du même Jeff Fahey qui, visiblement, ne craint pas le ridicule. Les Deakins se serrent les coudes pour influer sur le cours du temps et que la dictature ne s'empare pas de l'Amérique. Egalement interprété par Richard Tyson, **Time Under Fire** est signé Scott Levy, poulain de l'écurie Corman dont les précédents films (le sous-**Leviathan The Alien Within / La Créature**, le thriller cochon **Midnight Tease** et le triste remake de **Piranhas**) n'augurent pas une formidable réussite.

*Jeff Fahey dans **Time Under Fire**. A star is borgne !*



■ Dans **Habitat**, du Hollandais René Daalder, le cauchemar des écologistes devient réalité. Le ciel se colore en jaune, la chaleur est accablante la journée, et seule la nuit permet de mettre le nez dehors. Rêvant de transformer la Terre en jardin d'Eden, le microbiologiste Hank Symes transforme sa maison en véritable laboratoire, en micro-monde expérimental où se développent des végétaux synthétiques incroyables. Après que l'une des expériences ait échoué, la maison ne ressemble plus qu'à une sorte de marécage putride et sauvage. Hank Symes lui-même en subit les retombées. Il mute et son esprit investit les lieux tandis que des teenagers, les amis de sa famille, se répandent dans cette espèce de marais sur plusieurs étages, hantés par des plantes aussi agressives que mortelles...
Interprété par Tcheky Karyo, Balthazar Getty (**Lost Highway**) et Alice Krige (la reine Borg de **Star Trek : Premier Contact**), **Habitat** tranche sur la production fantastique actuelle et apporte une pinte de sang neuf au thème rabâché de la maison hantée.

■ Jules Verne et tout particulièrement *20.000 Lieues sous les Mers* suscitent actuellement l'intérêt de quelques cinéastes et producteurs. Les Français Samuel Hadida et Christophe Gans, respectivement entrepreneur et réalisateur de **Crying Freeman**, d'abord. Pour un budget d'environ 30 millions de dollars (des fonds en provenance de France, de Grande-Bretagne et du Japon), ils préparent **Nemo**, évocation de la jeunesse du fameux loup des mers. Le design du Nautilus sera de Marc Caro, les éclairages de Darius Khondji (**Seven**). Jean Reno est déjà à bord du submersible. Qui coiffera la casquette du capitaine ? Probablement Ralph Fiennes. Pendant ce temps, la chaîne *ABC* boucle **20.000 Leagues under the Sea**, adaptation plus classique du roman de Jules Verne sur trois heures. La mise en scène incombe à l'Australien Rod Hardy (un récent **Robinson Crusoé** avec Pierce Brosnan). Michael Caine y succède à James Mason et Omar Sharif à la barre du Nautilus. L'équipage se compose notamment de Patrick Dempsey, Mia Sara et Bryan Brown. Un troisième **20.000 Lieues sous les Mers** sort actuellement du port, sous la bannière de la chaîne *CBS*. Ben Cross (**Les Chariots de Feu**) y incarne Némo, entouré de Richard Crenna et Julie Cox. C'est au vétéran Michael Anderson (**L'Age de Cristal**, **Orca**, **Les Chroniques Martiennes**, **Doc Savage Arrive**) que revient l'insigne honneur de porter le roman de Jules Verne à l'écran, tout petit qu'il est.

■ Des nouvelles du prochain **James Bond**. C'est la Chinoise Michelle Khan (partenaire de Jackie Chan dans **Police Story 3**) qui tient le poste de l'indispensable girl. Les producteurs ont préféré cette quadragénaire sportive à la plus jeune et plus galbée Monica Belluchi. Jonathan Pryce (le rond de cuir de **Brazil**) incarne le vilain de service.

■ Le scénariste-cinéaste Frank Darabont renoue avec Stephen King, trois ans après **Les Evadés**, à l'occasion de **The Green Mile**, d'après le roman en six épisodes "La Ligne Verte". L'intrigue se situe dans les années 30, dans un pénitencier où un individu attend de passer sur la chaise électrique pour le meurtre de deux gamines. Doué de pouvoirs paranormaux, le condamné, innocent, est une sorte d'ange.

■ Réalisateur plutôt compétent de la série **Shadowchaser/Piège de Nuit**, de **Monolith**, John Eyres produit **Spoiler** (chouette, on va spoiler !), un projet qui sort des sentiers battus de la SF actuelle. Il présente la "icebox", une prison d'un genre particulier. Les pires criminels de la galaxie Beta y sont incarcérés, sous forme d'images de synthèse. Innocent, Roger Mason s'évade de ce pénitencier virtuel. Pour y revenir plus tard, chargé d'en sortir le neveu d'un baron du trafic de drogue. Lequel trafiquant s'empresse d'éliminer le neveu en question. A bord du vaisseau spatial accordé en guise de paiement, Roger Mason tente de regagner la terre où séjourne sa fillette... Sur un thème assez proche, *PM Entertainment* a récemment produit le ringard **Hologram Man**. Il faudrait que **Spoiler** soit vraiment très nul pour faire moins bien.

FLASHES

● Sur le thème du **Choc des Mondes**, se profile à l'horizon **Armageddon** de Michael Bay (**Rock**, **Bad Boys**), description des quatre derniers jours de la Terre avant qu'un astéroïde géant ne la percute. Peter Hyams (**TimeCop**, **Relic**) s'attèle à un projet similaire chez *20th Century Fox*. Dans le même domaine, Steven Spielberg planche toujours sur **Deep Contact**.

● John Carpenter reprend un projet abandonné par Russell Mulcahy, **Vampires**, dans lequel le Vatican monte un commando de baroudeurs et de prêtres pour débarrasser le monde d'un suppôt de Dracula. Allez hop, un bon suppôt, et vite au lit !

● Jamie Lee Curtis, William Baldwin et Donald Sutherland figurent au générique du **Virus** de John Bruno, adaptation d'une bande dessinée, *Dark Horse* de Chuck Pfarrer, où il est question d'un prédateur extraterrestre rôdant dans les coursives d'un navire de recherches soviétique.

● Morgan Freeman vient de fonder sa propre compagnie de production, *Revelations Entertainment* dont le premier projet est une adaptation du fabuleux roman d'Arthur C. Clarke, "Rendez-Vous avec Rama", dans lequel un gigantesque vaisseau spatial de plus de 30 kilomètres de long entre dans le système solaire. Il est entièrement vide, ce qui complique sérieusement les investigations humaines concernant la race extraterrestre qui l'a construit. David **Seven** Fincher pourrait en être le réalisateur.

● Deux projets sur le feu pour Bryan Singer (**Usual Suspects**). Ce sont : **Death : The High Cost Living** d'après une bande dessinée de Neil Gaiman (à raison d'une fois par siècle, la Mort prend l'apparence humaine, cette fois sous les traits d'une punkette, pour mesurer l'intérêt que les humains portent à la vie), et **Les X-Men** d'après la fameuse bande dessinée, dont l'histoire portera sur la genèse des superhéros de cette équipe de justiciers masqués. Andrew Kevin Walker (**Seven**) en signe le scénario.

● James Gray (**Little Odessa**) s'intéresse à **Paycheck** d'après une nouvelle de Philip K. Dick. l'histoire dans un futur proche d'un type à la recherche de sa mémoire. On dirait comme un remake de **Total Recall** d'après le même Philip K. Dick !

● **Total Recall** bis. Non seulement, il est probable que la révolution lunaire de Paul Verhoeven donne une série TV, mais également une séquelle cinéma puisque la firme *Miramax* vient d'en racheter les droits pour 3, 5 millions de dollars, sans certitude qu'Arnold Schwarzenegger remette le couvert. Possible que *Miramax* en confie la réalisation à Wes Craven qui, du coup, laisserait choir **Bad Moon**, un pastiche du mythe du loup-garou.

● Réalisateur du remarquable mais trop méconnu remake couleurs de **La Nuit des Morts-Vivants**, le maquilleur Tom Savini revient à la mise en scène avec **Helltown**, une histoire de tueur en série.

● Bill Condon (**Candyman 2**) prépare **Father of Frankenstein** qui raconte les derniers jours sur cette Terre du cinéaste James Whale, réalisateur de **Frankenstein** et de **La Fiancée de Frankenstein**, tout deux avec Boris Karloff.

● Nicolas Cage se dit prêt à incarner le milliardaire Tony Stark, alias Iron Man, dans une adaptation *20th Century Fox* du superhéros blinde de *Marvel*.

● Mel Gibson manifeste de nouveau son intérêt pour une nouvelle adaptation du roman d'anticipation de Ray Bradbury, "Farenheit 451" déjà porté à l'écran par François Truffaut. Il y est question, dans une société future à la Big Brother, de pompiers brûlant les livres et combattant le savoir. Gibson en serait l'interprète et le réalisateur.

● Dan Curtis prévoit une version cinéma de sa série *The Night Stalker*, alias *Kolchak*, pour *Morgan Creek Productions*. La déferlante *X-Files* n'est probablement pas étrangère au retour de ce détective privé, spécialiste des affaires surnaturelles.

● George Clooney (**Une Nuit en Enfer**) sera la vedette de **Frosty the Snowman** d'après une chanson très populaire aux Etats-Unis. Réalisé par Sam Raimi, le film met en scène un musicien de jazz qui revient de l'au-delà sous la forme d'un bonhomme de neige pour retrouver son gamin. Il sera également le héros du *Frelon Vert*, alias *The Green Hornet* de Ron Underwood, d'après la série TV des seventies. A ses côtés, Jason Scott Lee succède à Bruce Lee dans le rôle de Kato.

● *Universal* demande à Peter Jackson de stopper l'écriture du deuxième remake de **King Kong** pour éviter la concurrence avec le **Monsieur Joe** produit par *Disney*, une autre histoire de gorille géant. Le réalisateur de **Fantômes contre Fantômes** embraye illico sur **The Hobbit**, adaptation de "Bilbo le Hobbit", roman-fleuve d'heroic-fantasy signé J.R.R. Tolkien.

● Philippe Druillet prépare un long métrage sur les aventures de son héros de bandes dessinées, Lone Sloane, néo-terrien aux yeux rouges parcourant un univers peuplé de créatures étranges et de guerriers sanguinaires.

● Un deuxième film pour Elvira, neuf ans après le premier. Speakerine spectaculairement carrossée de la série B fantastique à la télévision américaine, Elvira, de son vrai nom Cassandra Peterson, remettra le couvert dans **Elvira and the Vampire Women** produit par Roger Corman, projet où elle se bat contre son propre double maléfique.

ADN MONSTER

Qui a dit qu'il fallait nécessairement des paquets de dollars pour produire un film fantastique ? Sûrement pas James Gribbins et ses potes de **Shadow Creature**, une toute petite chose ficelée pour presque 300.000 dollars dans l'Ohio. D'abord titré **Flesh-Eating Cannibal Creature from Cleveland**, il met en scène tout ce qui fait le charme des séries B d'antan. Un savant fou, le professeur Melvin, tente de découvrir le secret de l'immortalité, pressé par son associée, la troublante Jacky. Ses recherches ne donnent pas le résultat escompté puisque, en guise de formule de jouvence éternelle, il parvient à risquer la mutation de l'humanité tout entière. Sort ainsi de son laboratoire un monstre dont le look poisson évoque irrésistiblement la fameuse Créature du Lac Noir. Le monstre fait quelques victimes et un flic, genre boursouflure de Gymnase Club (Shane Minor, Mr. USA et Mr. Monde dans les compétitions de gonflette), lui colle au train. Dans **Shadow Creature**, il y a encore un gangster, un politicien véreux avide de pouvoir, une femme fatale... Mais l'intérêt du film réside essentiellement dans sa créature mutante, élaborée par Rick Pawlewski, ancien élève de Dick Smith et lauréat de plusieurs concours de maquillage, sans compter quelques effets gore d'une touchante naïveté. **Shadow Creature** rend un bel hommage au cinéma des années 50, justement plein de ces mutants atomiques, de ces croisements entre l'humain et l'animal. En dépit des maladresses techniques, de la démarche balourde du héros, c'est une belle démonstration de la vitalité du fantastique provincial américain. Aucune chance cependant que le film arrive en France, même en vidéo !

Shadow Creature, une bestiole mutante, sanguinaire et aquatique...

■ Pas mal la distribution de **The Invader**. Sean Young, Ben Cross, Daniel Baldwin et Nick Mancuso sous la direction de Mark Rosman, modeste réalisateur de **The House of Sorority Row** (un sous-**Halloween**), **The Force** et **Evolver**. Il illustre ici un scénario qui louche ostensiblement sur la copie de **La Mutante** et de **Starman** réunis. Ainsi, parce que sa race est menacée d'extinction, l'alien Renn-Atiran-Dar de l'espèce des Omans part pour la Terre en quête d'une femme qui accepterait de contribuer au repeuplement de sa planète. Malheureusement, le perfide Willard, un tueur génétiquement reconstitué pour résister à toutes les armes, se lance à ses trousses. Son rôle consiste à l'empêcher de copuler avec une terrienne qui ne restera enceinte que quatre jours au terme desquels le bébé Oman naîtra... C'est pas encore le vingt-quatre heures d'Oman, mais ça y ressemble très fort (pardon chef !).

■ Prince de la nuit dans **Entretien avec un Vampire**, Tom Cruise pourrait prochainement affronter une population intégralement constituée de vampires dans **I am Legend**, troisième adaptation du chef-d'œuvre littéraire de Richard Matheson, "Je Suis une Légende" (après les versions de Boris Sagal avec Charlton Heston et de Sidney Salkow avec Vincent Price) où, barricadé chez lui, l'unique être humain resté sain se protège des autres, contaminés par un virus vampirique. **I am Legend** sera réalisé par Carlo Carlei (le canin **Fluke**). A moins qu'Arnold Schwarzenegger, intéressé lui aussi, ne lui souffle le rôle !
Tom Cruise s'intéresse également à un autre scénario, **Timejumpers** dont il devrait partager l'affiche avec Emilio Estevez. Il s'agit d'une variation sur le thème de **Time-Cop**. Le film suit les aventures de deux frères, membres d'un commando d'élite qui remonte le cours du temps pour rassembler des preuves contre les présumés coupables de meurtres. Ils ne bénéficient malheureusement pas du confort relatif du Timecop ; impossible en effet d'aller à plus de deux semaines dans le passé et la mission ne peut franchir la barre fatale des trente minutes !

■ Un nouveau croquemitaine en faction dans la série B américaine, un gamin qui tue d'autres gamins. Déclaré mort par son propre père, le Dr. Jeeder, après le meurtre de plusieurs écoliers, Milo réapparaît seize ans plus tard. D'abord dans les cauchemars des quatre femmes qui, jadis, assistèrent à la tuerie, puis dans la réalité. Trois d'entre elles sont sauvagement assassinées. La survivante, Claire Mulins, institutrice, enquête sur le mystère de la naissance de Milo qui, depuis les événements antérieurs, n'a pas changé d'un iota... Un peu de Freddy Krueger, un zeste de Stephen King (**Vengeance Diabolique / Sometimes they Come Back** surtout), le **Milo** de Pascal Frinchot (un compatriote ?) joue les valeurs sûres et s'assure la présence d'Antonio Fargas et de Vincent Schiavelli, deux "tronches" familières du genre.

PARIS BY NIGHT

Dylan Pelot ne respecte pas plus les nains de jardin que Peter Jackson dans **Fantômes contre Fantômes**. Dans le court métrage **La Nuit de l'Invasion des Nains de Jardin Venus de l'Espace**, il en fait une éclatante démonstration. Comme le titre le souligne avec sobriété, des gnomes débarquent d'une lointaine planète pour ravager la nôtre. Plutôt que de s'attaquer à une grande métropole, les modèles réduits écument un fragment de France profonde. Un bout de France où on ne parle pas français d'ailleurs. On y cause anglais avec un fort accent. Celui du terroir ? Ben non, celui des séries B américaines, des séries TV. On y parle des dialogues aussi idiots que ceux des **Vendredi 13**. Intentionnel, car **La Nuit de l'Invasion**... est un pastiche sous forme de longue bande annonce. C'est l'**Independence Day** des potagers ! Le **Mars Attacks !** des cabanons, bricolé avec les moyens du bord. Des fils pour les marionnettes, des maillots pour les filles, des effets ultra-gore pour des victimes qui se prennent dans la tronche des bêches, des truelles et autres accessoires ruraux. Comme Dylan Pelot, fils du romancier Pierre Pelot (une pointure de la science-fiction nationale avec "Delirium Circus", "Les Barreaux de l'Eden"...), aime les gros bouillons de sang, la barbaque et le trash, son mini-film ne fait pas dans la dentelle. Au passage, il cite **La Nuit des Morts-Vivants** et **Les Dents de la Mer** sur le mode loufoque, et boucle l'invasion par la mutation d'un nain de jardin en géant godzillesque, pourfendeur de maquettes. Daniel Prévost adhère à cette noble cause et prête ses cordes vocales au pas sobre commentaire de rigueur.

Lassés des moqueries, les nains de jardin se vengent en gore...
En haut, un nain de jardin géant (à qui se fier ?) et l'enfer du décor...

■ Ancien chanteur country devenu producteur-réalisateur-scénariste et interprète de ses films, fâcheux généralement, le narcissique David Heavener s'adonne au fantastique entre deux nanars d'action estampillés *Silver Lake*, sa propre compagnie. Dans **Escape 2000**, dont il confie la réalisation à David Worth (**Le Chevalier du Monde Perdu**, **Kickboxer**), le bellâtre joue à la science-fiction barbare genre **Mad Max**. L'action se situe dans un futur sous le contrôle des androïdes. Les humains sont, comme de bien entendu, réduits à l'esclavage. Les plus valeureux fournissent le lot de gladiateurs nécessaires à de véritables jeux du cirque diffusés à la télévision. Leader de la rebellion contre le joug des robots, l'ex-astronaute Trent Miles entre dans l'arène cathodique. Idéal pour que David Heavener, producteur de la série B, se mette en valeur. Dans **Dragon Fury 2**, le sieur Heavener se satisfait de cette fonction. La mise en scène, il la laisse à un certain Bryan Mitchell Stoller et les deux rôles principaux à Robert Chapin et Mike Norris (le fils aîné de Chuck). Nous voyons donc ces deux lascars se mesurer dans cette ringardise. Elle se déroule dans une société future écumée

par les méchants Warriors. En découvrant un puissant ordinateur, leur chef, un dénommé Moleck, s'assure une méchante puissance technologique. Pour le contrer dans ses folles ambitions de domination du monde, le guerrier Crystal Blu et un vieux savant décongèlent Mason, un baroudeur légendaire présumé mort depuis un siècle. En pleine forme, mais la mémoire en moins, Mason dérouille Moleck comme Stallone cassait Wesley Snipes dans **Demolition Man** ! Encore un film sponsorisé par Vivagel ? Bien sûr !

San HELVING

LE VILLAGE DE MES RÊVES

Ours d'Argent au Festival de Berlin, Grand Prix du Festival d'Amiens, **Le Village de mes Rêves** est un joli film élégiaque. En 1948, dans la province rurale de Kochi, il tourne une page de la jeunesse des frères jumeaux Yukihiko et Seizo Tashima, devenus plus tard de célèbres illustrateurs de livres pour enfants. Ils se souviennent des beaux jours dans cette région reculée de l'archipel, au lendemain de la guerre. Ils se souviennent de quelques camarades de classe, de cette gamine pauvre et méprisée par les autres, de ce mystérieux orphelin vivant dans les bois. Ils se souviennent des déboires avec les paysans du coin, des confusions que la gémellité amène, de la découverte d'un coquillage géant servant de corne, des balades, des interminables parties de pêche, d'une baignade toute particulière où l'un d'entre eux échappe de peu à la noyade... Ils se souviennent également d'un père froid et distant, d'une mère institutrice, généreuse et libérée, des punitions, de la brutalité d'un professeur... Le fantastique dans cet album champêtre ? Discret mais toujours présent, en la présence de trois vieilles femmes souvent perchées dans un arbre, à commenter la vie du village et des jumeaux, à regarder les âmes des défunts s'envoler vers les cieux lors d'une procession. Et les enfants entendent des voix au fond de l'eau, d'autres, plus sinistres, dans les bois...

Le surnaturel, Yoichi Higashi, ce grand admirateur de Jean Cocteau, René Clair et Jean Renoir, l'exprime sans effet aucun, avec la sérénité d'un conteur de veillées. Il l'intègre au paysage, à une nature vierge décrite à travers des images d'une grande pureté. A travers les sons également, le souffle du vent, le bruissement des arbres, le chant des grillons.

Très beau, doucement nostalgique du Japon d'avant, des traditions broyées par la société moderne, ce «système sans visage» décrié par Yoichi Higashi, **Le Village de mes Rêves** repose, berce. Le cinéaste prend son temps, s'attache au temps qui passe, au passage d'une saison à l'autre, aux gestes du quotidien. Plutôt que de montrer des artistes en herbe, faisant leur apprentissage, il préfère tout simplement, modestement, peindre le tableau d'enfants attentifs à la différence des exclus, des «sales gosses» qui détectent les esprits de la forêt. Réaliste jusque dans le fantastique, **Le Village des mes Rêves** touche, émeut justement par le refus systématique du réalisateur de creuser un sillon entre le domaine des légendes et la banalité du quotidien. Légendes, superstitions et quotidien forment ici un tout homogène, une société rurale dont la spiritualité roule dans l'herbe et grimpe aux arbres.

Marc TOULLEC

Eno Nakano Bokuno Mura. Japon. 1995. Réal.: Yoichi Higashi. Scén.: Yoichi Higashi & Takehiro Nakajima d'après le roman de Seizo Tashima. Dir. Phot.: Yoshio Shimizu. Mus.: Ensemble de musique ancienne Caterina. Prod.: Tetsujiro Yamagami & Koshiro Sho pour SIGLO & Japan Arts Fund. Int.: Keigo Matsuyama, Shogo Matsuyama, Mieko Harada, Kyozo Nagatsuka, Hosei Komatsu, Kaneko Iwasaki... Dist.: Les Films du Paradoxe. Dur.: 1 h 52. Sortie Paris le 26 mars 1997.

GENEALOGIES D'UN CRIME

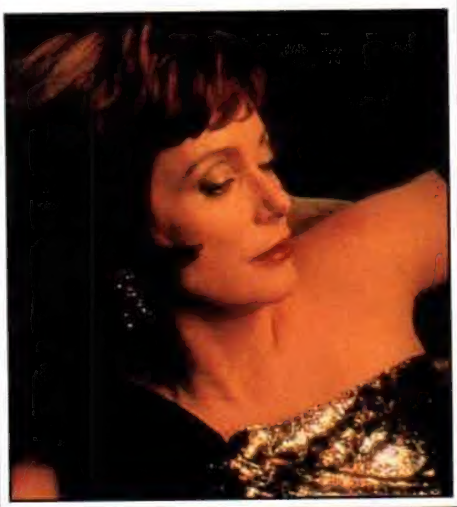
*«L'idée de **Généalogies d'un Crime** m'est venue à la lecture d'un article de Roland Jaccard dans* Le Monde, *dans lequel il posait une question concernant cette étrange histoire de Hermine van Hug, psychanalyste assassinée par son neveu et patient dans les années 20 : comment est-il possible que cette psychanalyste ait vu le destin d'un homme quand il était petit, qu'elle ait postulé que son destin serait d'être meurtrier et qu'elle l'ai fait tout en le suivant comme patient ? On peut supposer qu'elle n'a pas pu s'empêcher de le pousser à l'acte bien qu'elle ne soupçonnait pas qu'elle pourrait en être la victime».* De ce fait divers passionnant, touchant au destin, à la psychologie, à la philosophie et à la justice (si le meurtrier est une victime, alors la victime est un pousse-au-crime), Raoul Ruiz offre une variation à la fois fantaisiste et sérieuse, suivant le principe qu'il faut rire des choses tristes.

Il transpose l'histoire de nos jours, à Paris, quand Solange (Catherine Deneuve), avocate, défend le jeune René (Melvin Poupaud), assassin de sa tante Jeanne. Après enquête dans la demeure du drame, où elle revit les événements ayant poussé René au crime, Solange parvient à le faire acquitter, malgré les pressions de Georges Didier (Michel Piccoli), représentant d'une étrange société de psychanalyse dont faisait partie la victime. Solange décide d'héberger René, dont elle tombe amoureuse, poussant la relation dans le sens de l'histoire qui se répète...

Réalisateur prolixe (vingt-quatre titres en quinze ans, dont **Régime sans Pain, L'Oeil qui Ment, Trois Vies et une Seule Mort**), Raoul Ruiz, dont le cinéma souvent poétique et abstrait s'accompagne d'une narration anti-conventionnelle, signe ici un film de facture plus classique, retombant toujours sur ses pattes, comme les chats que balançait par la fenêtre son héroïne Solange quand elle était enfant. Intriguant, drôle, émouvant parfois, filmé avec beaucoup d'élégance et d'attention pour les couleurs, **Généalogies d'un Crime** excelle surtout dans la description de personnages irrésistibles. A commencer par Georges Didier, psychanalyste amnésique à la tête d'une société plus proche de la secte que de la médecine, qui fait preuve d'un goût prononcé pour la bagarre dès qu'il s'agit de régler le moindre problème !

Jack TEWKSBURY

France. 1996. Réal.: Raoul Ruiz. Scén.: Pascal Bonitzer & Raoul Ruiz. Dir. Phot.: Stefan Ivanov. Mus.: Jorge Arriagada. Prod.: Paulo Branco pour Gemini Films/Madragoa Filmes. Int.: Catherine Deneuve, Michel Piccoli, Melvil Poupaud, Andrzej Seweryn, Bernadette Lafont, Monique Melinand, Mathieu Amalric... Dist.: Rezo Films. Dur.: 1 h 53. Sortie le 26 mars 1997.



MICHAEL

Frank Quinlan (William Hurt) et son copain Huey Driscoll (Robert Pastorelli) sont journalistes au *National Mirror*, une sorte de torchon équivalent à notre défunt *Infos du Monde*. Maintes fois menacés de licenciement par leur irascible patron Vartan Malt (Bob Hoskins), les deux zouaves pensent enfin détenir le reportage du siècle : Pansy Milbank (Jean Stapleton), une petite vieille habitant un motel dans le fin fond de l'Iowa, prétend partager sa demeure avec un ange prénommé Michael (John Travolta). Malt dépêche alors sur les lieux les deux reporters, flanqués d'une experte «ès-anges», Dorothy Winters (Andie MacDowell), dans le but de ramener cet ange à Chicago et créer l'événement.

Scénariste de **Quand Harry Rencontre Sally** et réalisatrice de **Nuits Blanches à Seattle**, Nora Ephron nous avait habitués à mieux. Son dernier né ne cesse de naviguer entre la comédie consternante et le mélo insipide. Le film se raccroche à des sentiments primaires, des situations superficielles, dont la base même (Michael) est branlante. Son ange n'est jamais touchant, ni drôle (sauf lorsqu'il apparaît mal rasé, en caleçon, des ailes ridicules scotchées dans le dos). Pour divertir mollement, la réalisatrice fait goûter à Michael les plaisirs conformistes des humains (boire, manger, fumer, danser, draguer, se bagarrer) sans jamais se soucier de les tourner en dérision : elle les érige plus volontiers en grand spectacle du quotidien. Pour attendrir, elle confie à l'ange la mission de rendre à Dorothy et Franck leur foi en la vie, de leur donner une nouvelle chance d'aimer, mais tout ceci vient s'échouer sur le rivage de la niaiserie. Clou dramatique du film, la mort du chien de Huey, écrasé par un camion. Dans un ultime élan de bonté, Michael, qui ne cesse de répéter qu'il n'est pas sur terre pour accomplir des miracles, ressuscite la bête. Pitoyable. Les acteurs ont beau se démener pour sauver le film du désastre, leurs efforts sont vains. Impossible de briser le pacte bêtise-simplisme, tant **Michael** s'y accroche avec conviction.

Damien GRANGER

USA. 1996. Réal.: Nora Ephron. Scén.: Nora Ephron, Delia Ephron, Pete Dexter et Jim Quinlan. Dir. phot.: John Lindley. Mus.: Randy Newman. Prod.: Sean Daniel, Nora Ephron et Jim Jacks pour Turner Pictures/Alphaville. Int: John Travolta, Andie MacDowell, William Hurt, Bob Hoskins, Robert Pastorelli, Jean Stapleton, Teri Garr... Dur. 1 h 45. Dist: UFD PH - Castle Rock/Turner. Sortie le 2 avril 1997.

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen. 4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.G. : Damien Granger. V.G. : Vincent Guignebert. J.P.P. : Jean-Pierre Putters. M.T. : Marc Toullec

	DG	VG	JPP	MT
Amityville : La Maison de Poupée		0		1
Didier	2	4	4	4
L'Empire Contre-attaque	2	5	5	6
Fantômes contre Fantômes	5	6	3	5
Ghost in the Shell	6	6		6
La Guerre des Etoiles	1	4	4	5
L'Ile du Dr Moreau	0	1		3
Lost Highway	2	2	2	5
Le Maître des Illusions	5	2		5
Mars Attacks !	6	6	5	6
Relic				3
Le Retour du Jedi	1	5	3	4
Star Trek : Premier Contact		4	2	5
The Crow : La Cité des Anges	1	6	2	4

PROCHAINEMENT

Venez découvrir avant tout le monde

MILLES

La future série culte sur l'au-delà

ATTENTION CONCOURS

LE FAN CLUB «MILLES» OFFRE À 2 ABONNÉ(E)S LE PRIVILÈGE DE JOUER UN SECOND RÔLE POUR LE 1ER ÉPISODE DU FILM «MILLES»

Concours valable jusqu'au 30 septembre 1997

Scooter, sweat, survêtement, t-shirt...

Les 1000 premiers abonnés auront une surprise

Pour vous abonner au Fan Club, et profiter des avantages, adressez un chèque de 150 F, à l'ordre de «MILLES», 12 rue Emile Duployé, 33000 BORDEAUX. À très bientôt.

HAXAN FILMS

PRÉSENTE

PLAYGIRLS

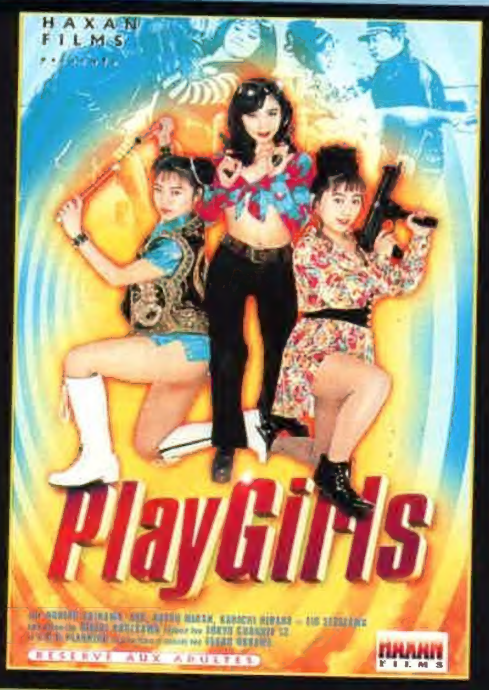
Après les tentacules EXORSISTER, Takao Nakano revisite les «Drôles de Dames» à la sauce Kung-Fu-Porno-Trash !

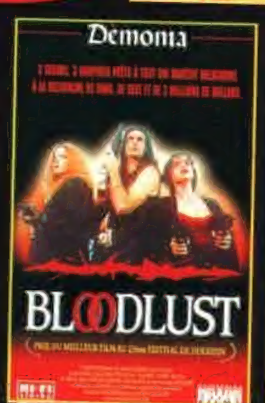
29F port compris

LA COMPIL HAXAN

LE VIDÉO-CATALOGUE Plus d'1 heure de bonheur et de souffrance

GRATUITE POUR L'ACHAT DE 2 CASSETTES





aux moins de 16 ans ** interdit aux moins de 18 ans

Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS - 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt - Tél.: (1) 46 21 23 93 - Fax : (1) 46 20 31 16

● Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/Secam) (Livraison sous 15 jours)

❑ EXORSISTER 1 - 169 F ** ❑ EXORSISTER 2 - 169 F ** ❑ EXORSISTER 3 - 169 F **
❑ Pack EXORSISTER 1, 2 & 3 - 439 F ** ❑ PLAYGIRLS - 149 F ** ❑ BLOODLUST - 149 F **
❑ NETHER HORROR - 149 F * ❑ GÉNÉRATION Z - 149 F ** ❑ NEKROMANTIK 2 - 149 F *
❑ PUPPETOON - 149 F * ❑ VIBROBOY - 129 F ❑ ANGES ET DÉMONS - 129 F
❑ INCREDIBLE TORTURE SHOW - 149 F * ❑ LA COMPIL HAXAN - 29 F

● 1 K7 = + 30 F de frais de port ● 2 K7 = port gratuit ● À partir de 4 K7 = port gratuit et - 10% de remise

Ci-joint mon règlement de _____ F en ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

** Je certifie être majeur
Signature :

CATALOGUE GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

PALMARES DES LECTEURS

La lutte a été très serrée jusqu'au bout, mais c'est finalement **SEVEN** que vous élisez meilleur film «fantastique» de 1996. Une juste récompense pour David Fincher et une victoire d'une courte tête devant une valeur sûre du genre, Terry Gilliam, dont **L'ARMÉE DES 12 SINGES** vous a enthousiasmés.

La troisième place, divine surprise, revient à **HEAVENLY CREATURES**, un bide dans les salles et un hit, donc, pour vous. Les «créatures célestes» de Peter Jackson devancent très légèrement le gringo borgne Snake Plissken de **LOS ANGELES 2013**. Comme quoi, même lorsqu'il n'est pas au sommet de son art, John Carpenter est capable d'écraser bien des prétentions. **UNE NUIT EN ENFER** du duo Robert Rodriguez/Quentin Tarantino termine cinquième à quelques encablures de **L.A. 2013**. Des truands, des vampires, des flingues, des tonnes de maquillages et d'effets spéciaux... Largement de quoi obtenir une place d'honneur.

Pour information, les cinq films suivants sont, dans l'ordre, **Babe**, **Mes Doubles, ma Femme et moi**, **Crash**, **Strange Days** et **Planète Hurlante**. Pas mal pour du second choix !

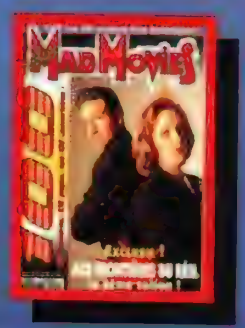
Rayon nanars de l'année, vous êtes (presque) unanimes : le pire est **INDEPENDENCE DAY**. Vous êtes nombreux à ne citer que lui, pour la simple raison qu'en général on évite les mauvais films. Mais là, malgré tout ce que vous avez pu lire et entendre, faut avouer qu'il était difficile de résister.

LE COBAYE 2 ne rivalise pas vraiment avec les gros scores négatifs d'**ID4**, mais s'accroche tranquillement à la deuxième place, avec une confortable avance sur **T-REX.** Suivent de près **CŒUR DE DRAGON**, et ex-aequo à la cinquième place, **BOGUS** et **DANGEREUSE ALLIANCE**. Des daubes, ou des films mollement défendus ici (souvent parce qu'ils auraient pu être pires !).

Pour descendre jusqu'à la dixième place, citons dans l'ordre **Programmé pour Tuer**, **La Belle Verte**, **Disjoncté** et **Phénomène**. A part **Disjoncté**, que nous sommes bien tristes de retrouver ici (revoyez-le !), on peut dire que grosso-modo, dans les meilleurs comme dans les pires, nous sommes sur la même longueur d'onde.

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **L'ARMÉE DES 12 SINGES**, un choc ultime de SF signé Terry Gilliam, ou la K7 de **BRAINDEAD**, le délire ultra-gore de Peter Jackson, ou la K7 d'**AUX FRONTIÈRES DU RÉEL «DOSSIER 7 - TUNGUSKA»** avec tout plein de conspirations et de trouille en boîte !

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous indiquiez vos préférences, nous vous enverrons, au choix, le t-shirt très classe **STAR WARS**, manière de dire à tout le monde que la Force est avec vous, ou un numéro de *MAD MOVIES* ou de *IMPACT* que vous avez malencontreusement prêté à quelqu'un qui ne vous l'a jamais rendu (ce qui arrive beaucoup plus souvent qu'on ne le pense).

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

RUSS MEYER

disponible en vidéo*

Vixens 1

(USA-couleur-1968-100mn)

Megavixens 2

(USA-couleur-1976-80mn)

Supervixens 3

(USA-couleur-1975-100mn)

Ultravixens 4

(USA-couleur-1980-95mn)

Mondotopless 5

(USA-couleur-1966-80mn)

La série des 5 6

89 F

la cassette au choix

350 F

la série de 5 cassettes

* Films int. aux mineurs

Bon à découper et à retourner à la société
Mily 155 rue Manin 75019 Paris (Tél/ 01 42 00 01 21)
Je commande la (les) cassettes : 1/ / 2/ / 3/ / 4/ / 5/ / 6/ /
+ 15 F de frais de port par cassette soit :

TOTAL : F

NOM :

ADRESSE :

mad

• MARS ATTACK, MAQUETTES VINYLE •		☐ Star Destroyer, longueur 38 cm	169F
☐ Attacking Martian, Ht 23 cm	559F	☐ Tie Fighter Dark Vador, 17 X 19 cm	129F
☐ Air Assault Martian, Ht 23 cm	559F	☐ Chasseur X-Wing, longueur 30 cm	159F
☐ Contemplating Martian, Ht 23 cm	499F	☐ Slave 1, long. 24 cm	180F
☐ Martian Leader, hauteur 25 cm	499F	☐ Palais de Jabba, 30X45 cm	199F
☐ Diorama "Slaughter in the street"	659F	• CARTES A COLLECTIONNER •	
☐ Diorama "No place to hide"	659F	☐ STAR WARS EDITION SPECIALE, format ciné-	
☐ Soucoupe volante, Diam. 40 cm	879F	ma, les nouvelles images, le sachet de 9	19F
• STAR WARS, MAQUETTES PLASTIQUE •		☐ La boite de 36 sachets	579F
☐ Dark Vador, (kit vinyl) au 1/4e	599F	☐ STAR WARS TRILOGY, le sachet de 6	15F
☐ Millenium Falcon "ouvrant"	279F	☐ La boite de 36 sachets	459F
☐ A-Wing, longueur 15 cm	109F	☐ Cartes à collectionner MARS ATTACKS, forma	
☐ Speeder Bike, longueur 30 cm	159F	cinéma, le sachet de 9 cartes	15F
☐ Navette impériale, long. 20 cm	189F	☐ La boite de 36 sachets	459F

NOM/PRENOM
N°/RUE
CP/VILLE

FRAIS DE PORT: 1 article **30F** ; 2 articles ou plus **50F** •

TOTAL F

Envoyez votre commande et votre règlement (chèque ou mandat) libellés à

☐ **Recevez la liste complète contre 2 timbres.** (Tél. 05 56 79 70 98)

TOUS AUX MANIFS !

■ Dans le cadre de la programmation «Autour de Vampyr», la Cinémathèque Républicaine diffusera le dimanche 16 mars à 19h30 **Le Syndrome de Stendhal**, dernier film en date de Dario Argento. Un conseil : n'allez surtout pas consulter son Docteur de **Suspiria** et **Inferno** à chaque fois que vous le verrez. Toujours à la Cinémathèque République (18 Pkg du Temple, 75011 Paris), les soirées «Cinéma Bis» continuent avec le succès que l'on sait. Au programme : le 14 mars, «Sidney Hayers» avec **Le Cirque des Horreurs** et **Night of the Eagle** ; le 28 mars, «Science et démence» avec **Le Manoir Maudit** et **Panique** ; le 11 avril, «Perles rares du western spaghetti» avec **Tire si tu Veux Vivre** et **Qui a Tué Ennry Hand ?** ; le 25 avril, «Peurs de bébé» avec **Prehistoric Women** et **La Guerre du Feu**. 42 F pour les deux films, 32 F pour les abonnés. On n'hésite pas.

■ Si le vendredi est réservé à la Cinémathèque République, le samedi est consacré aux Nuits du Rocher Odéon (6 rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris, Tél. 01 43 26 19 60). Le 15 mars à partir de minuit, Nuit Serial Killer avec **Sexy Sadie** (un petit allemand de 1996), **Les Tueurs de la Lune de Miel** et **Henry Portrait of a Serial Killer**. Le 29 mars, même heure, Nuit Trash avec **Trainspotting**, **Bernie et Cash** (80 F, prix déjà compris, on ne l'a pas inventé un pied).

■ Les Rencontres du 8ème Art se tiendront à Tours, au Cinéma Les Studio, du 27 au 30 mars. Une cinquantaine de films Super 8 y seront diffusés. Ce festival est également à l'origine d'une pétition pour la défense et la sauvegarde du Super 8. 1 250 signatures ont déjà été recueillies et les cinéastes de ce format sont cordialement invités à agrandir la liste. Pour se renseigner, et pour le festival et pour la pétition : 02 47 20 19 76.

■ Le 10ème Festival de la Science-fiction et de l'Hélépiture se déroulera à Rouen du 23 avril au 4 mai. Longs métrages, courts métrages, Nuit de la SF le 26 avril, expositions, colloques... Pour tout renseignement : 04 77 72 09 25.

■ Dans le cadre des Gobelodes 97, du 10 au 13 avril dans différents sites nancéiens, on retrouve une Nuit du Cinéma Fantastique et de Science-fiction le 10 avril au cinéma Caméo de Nancy (programme inconnu, mais les quatre organisateurs sont des lecteurs de *Mad Movies*. Encore leurs confrères ? Ainsi qu'une table ronde X-Files le 13 avril, en présence, entre autres, de Pascale Valery, grand spécialiste auteur de nombreux ouvrages sur le sujet (et Allan le alors ?). Renseignements au 03 83 97 36 01 ou 03 83 40 64 46.

■ La 7ème édition de «Cinémalia» se tiendra à Bastia du 16 au 22 mars et Charlton Heston en sera l'invité d'honneur (ça commence bien). Les fans de fantastique auront aussi avec notamment des rétros «Les créatures de l'espace» et «Les meilleurs des mauvais», ainsi qu'un concert spécial, avec animation aux images de synthèse et projection de masques en latex. On en apprend plus au 03 44 45 90 00.

■ Art-Media organise du 1er mars au 31 décembre 1997 son Concours Annuel d'images en folie, doté de trois prix de 1 000, 3 000 et 2 000 F. Concours ouvert à tous, thème libre. Les personnes intéressées doivent envoyer un court métrage de 30 minutes maximum sur support VHS ou Hi-8. La participation est de 100 F. Pour s'inscrire, demander le règlement à Art-Media, Concours Vidéo en folie, 2 chemin du Semaphore, 76530 Saint-Aubin-les-Elbeuf. Tandis que ces coupe-lentes pour la réponse.

■ Le 8ème Festival du Film d'Action et d'Aventures de Valenciennes se déroulera du 18 au 23 mars à... Valenciennes. Programme alléchant avec rien moins qu'une rétrospective du réalisateur-producteur hong-kongais Tsui Hark (**The Lovers**, **Zu, Les Guerriers de la Montagne Magique**, **The Blade** et autres chefs-d'œuvre). On pourra aussi en patauger un peu en se renseignant au 03 27 29 55 81.

■ Dans le cadre de l'année du Japon en France, la salle Cartoons du Centre Georges Pompidou présentera une large rétrospective du cinéma japonais, du 19 mars au 28 septembre, avec pas moins de 220 films allant des classiques de Kurosawa et Ozawa aux productions plus récentes et inédites. Infos au 01 44 78 43 56.

■ Le XVe festival international du film fantastique, de Science-fiction & Thriller se tiendra à Bruxelles du 7 au 22 mars. Deux semaines bien remplies avec la projection de 60 longs métrages et 50 courts. Infos au 00 322 201 17 15.

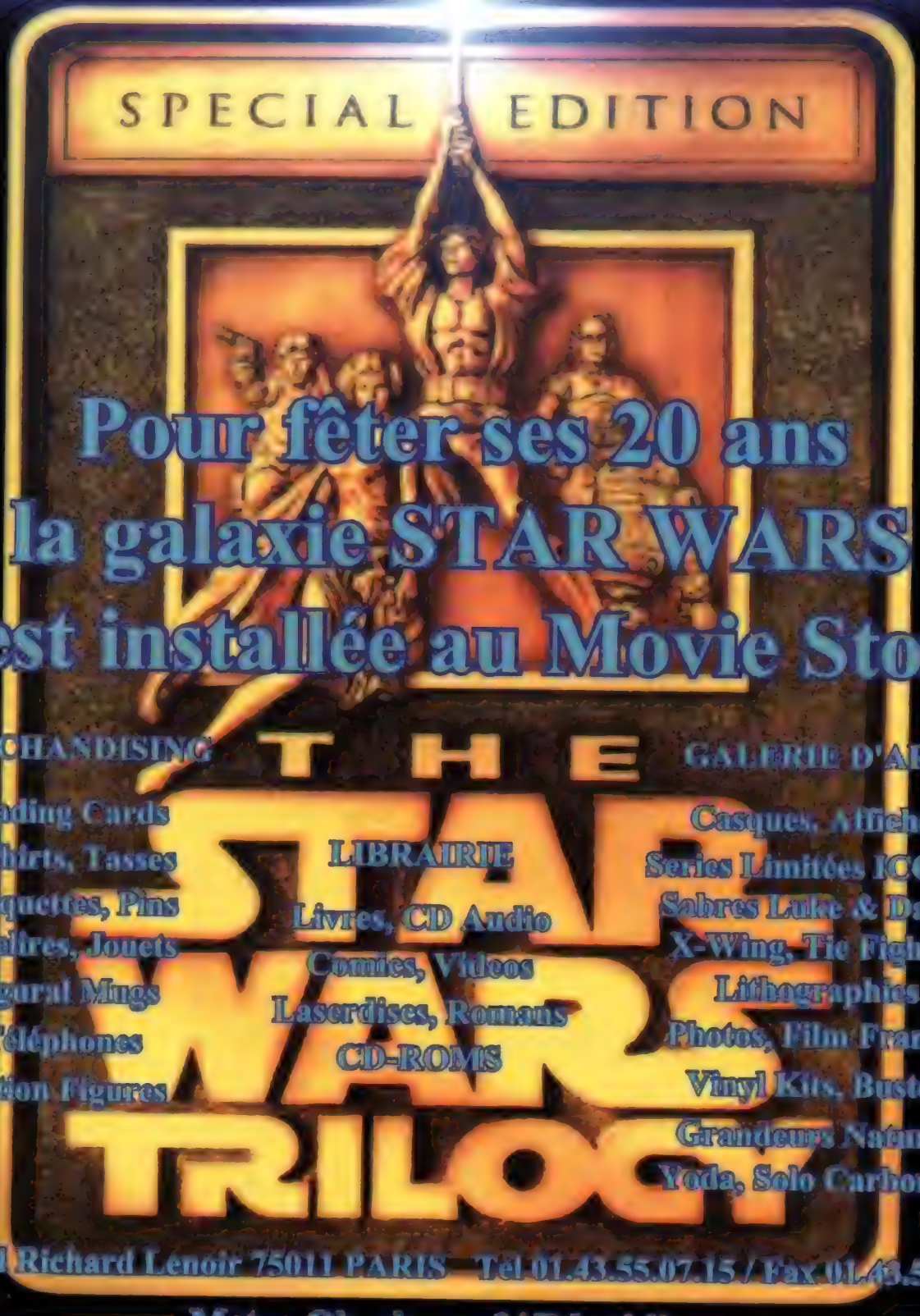
Interview de Chris ***X-Files*** *Carter ; les effets spéciaux de* ***Mars Attacks !*** *; la restauration de la trilogie* ***Star Wars*** *, Pierce Brosnan dans* ***Le Pic de Dante*** *, Bruce Willis dans* ***Dernier Recours*** *, les rubriques habituelles...*

Actuellement en kiosque : 25 F. Ou à commander à notre adresse (30 F).

Rappel aux abonnés

A la réception d'un numero, la mention «Réab» inscrite au-dessus de votre adresse signifie la fin de votre abonnement.

MOVIE STORE



Pour fêter ses 20 ans
la galaxie STAR WARS
s'est installée au Movie Store

THE STAR WARS TRILOGY

MERCHANDISING
Trading Cards
T-Shirts, Tasses
Casquettes, Pins
Tirelires, Jouets
Figural Mugs
Téléphones
Action Figures

LIBRAIRIE
Livres, CD Audio
Comics, Vidéos
Laserdises, Romans
CD-ROMS

GALERIE D'ART
Casques, Affiches
Series Limitées ICONS:
Sabres Luke & Darth
X-Wing, Tie Fighter
Lithographies
Photos, Film Frames
Vinyl Kits, Bustes
Grandeurs Nature:
Yoda, Solo Carbonite

118, Bld Richard Lenoir 75011 PARIS Tel 01.43.55.07.15 / Fax 01.43.55.07.58

Metro Oberkampf / République

Ouvert du Mardi au Samedi de 11H à 20 H Dimanche de 14H à 18H

preview

*Pas de danger pour Steven Spielberg : **Le Monde Perdu** est déjà assuré de connaître un succès mondial*

LE MONDE PERDU

ELLES REVIENNENT LES GROSSES BÊTES DE STEVEN SPIELBERG, TOUJOURS AUSSI FÉROCES, MAIS NETTEMENT PLUS NOMBREUSES, PLUS PRÉSENTES DANS CETTE SUITE ENTRE NOSTALGIE DE LA LITTÉRATURE POPULAIRE ET MARKETING DÉCHAÎNÉ...

Le compte à rebours vient de commencer. Aux Etats-Unis du moins. On en parle de plus en plus comme le blockbuster de l'été. Celui qui va pulvériser **Batman and Robin** et quelques autres. Il s'agit du **Monde Perdu**, alias **The Lost World**, suite directe de **Jurassic Park** dont les dernières images, le tyrannosaure dans l'antre de sa conception, laissaient effectivement présager une séquelle. Raisonnablement, Steven Spielberg laisse s'écouler quatre ans après la réalisation de son chef-d'œuvre, **La Liste de Schindler**. Le temps de nourrir une certaine impatience, le temps aussi pour que les logiciels d'*Industrial Light and Magic* évoluent encore, que les images de synthèse gagnent en réalisme, jusqu'à atteindre un niveau stupéfiant. A ce titre, **Le Monde Perdu** promet la lune. Une promesse qu'il pourrait tenir. Bien que la bande annonce actuellement en circulation aux Etats-Unis ne dévoile rien de bien nouveau, sinon un saurien préhistorique très jeu vidéo, Steven Spielberg et *ILM* annoncent la surenchère tant attendue. Dans **Le Monde Perdu**, il y aura 50% de dinosaures en plus comme dans certains yaourts il y 50% de fruits en plus. Un pourcentage éloquent qui ne serait pas vraiment impressionnant si le temps de présence des grosses bébêtes à l'écran ne venait lui aussi de doubler. De dix-huit minutes dans **Jurassic Park**, tyrannosaures, raptors et autres en obtiennent quarante dans **Le Monde Perdu**. Hallucinant d'autant plus que les espèces de dinosaures présentées connaissent une croissance à peu près égale. Comme si cela ne suffisait pas, les monstres ne se font pas désirer. Pas question d'attendre une bonne demi-heure pour enfin les voir : ils interviennent quasi immédiatement. Toujours aussi féroces, en plus «solides» du fait des progrès dans la fabrication des images de synthèse...

Question : les dinosaures vont-ils bouffer les comédiens, les réduire à de simples accessoires ? Quarante minutes de sauriens à l'écran, cela laisse peu de place aux acteurs. «*Dans **Jurassic Park**, nous avons fait de notre mieux pour donner une épaisseur psychologique aux personnages. C'était pourtant impossible dans la mesure où, dès que nous essayions d'écrire une séquence intimiste, la peur des dinosaures prenait le dessus. Nous étions là à nous dire : Où sont passés les dinosaures ? Quand vont-ils attaquer ?». Quand ce n'était pas le cas, il fallait alors les contempler : une telle révolution génétique méritait tout de même qu'on s'y arrête*», se défend le scénariste David Koepp (**Mission : Impossible**, **La Mort vous Va si bien**). «*Dans **Le Monde Perdu**, nous avons changé notre fusil d'épaule. Nous avons davantage travaillé sur les protagonistes, en espérant que les critiques ne nous reprocheront pas de faire la part belle aux effets spéciaux, à l'action, au détriment des personnages. **Le Monde Perdu**, nous l'avons solidement enraciné dans la réalité, de façon à rendre les émotions plus fortes encore. Les dinosaures sont plus crédibles que dans **Jurassic Park** : ils vivent dans notre monde. Dans **Jurassic Park**, nous n'étions pas en mesure de rendre les dinosaures aussi authentiques que le requin des **Dents de la Mer***».

*Vedette de Jurassic Park, le T-Rex joue les guest-stars dans **Le Monde Perdu**.*

Dans **Le Monde Perdu**, les dinosaures seront donc authentiques, nettement moins isolés que jadis. Moins isolés ? Façon de parler, car le «monde perdu» en question se situe dans la région la plus reculée du Costa Rica, une vallée où s'épanouissent des dinosaures comme en pleine jungle préhistorique. En comparaison, le Jurassic Park tient du jardin. Tradition oblige, des explorateurs pénètrent cet univers clos, en marge du temps et de l'évolution. Parmi eux, il y a ce bon Ian Malcolm, toujours incarné par Jeff Goldblum, personnage sacrifié par Steven Spielberg et David Koepp dans **Jurassic Park**. On lui casse une jambe, on l'oublie dans une remise et on l'exhume vers la fin. Un traitement sévère pour ce savant rock'n roll, ardent défenseur de la théorie du chaos. Ses thèses se vérifient une fois de plus dans **Le Monde Perdu**.

Le Monde Perdu ? Ça ne vous dit pas quelque chose ? Le roman de Michael Crichton à l'origine du film bien sûr, mais aussi un livre de Sir Arthur Conan Doyle remontant au début du siècle. Dans cet ouvrage mémorable, voisin de «Voyage au centre de la Terre», des explorateurs découvraient eux aussi un haut plateau peuplé de grands sauriens. Le film de Steven Spielberg n'en constitue qu'une variation, la dernière des adaptations cinématographiques. Ian Malcolm et Professeur Challenger (héros de Conan Doyle), même combat, à un siècle de distance. Une chose que Conan Doyle ignorait : les alliances de la publicité et du marketing. Aux Etats-Unis, la sortie du **Monde Perdu** ressemble déjà à une gigantesque opération commerciale. Du dinosaure, les Américains vont en bouffer à tous les repas. C'est d'autant plus le cas de le dire que *Burger King* compte parmi les nombreux partenaires du film. Dans ses multiples deals, *Universal* signe également avec *Mercedes Benz*. **Le Monde Perdu** : un excellent tremplin pour lancer un véhicule de sport. Jurassic Park avait déjà assuré la promotion de la Ford Explorer !

Au-delà de cette désagréable impression de cinéma-produit, **Le Monde Perdu** offre tout de même un dépaysement certain, des senteurs d'aventure à l'ancienne, entre les «Tarzan» d'Edgar Rice Burroughs, King Kong et, justement, Sir Arthur Conan Doyle. Plus que Michael Crichton, c'est lui l'inspirateur du **Monde Perdu**, de ces explorateurs progressant dans une jungle aussi épaisse qu'infestée de dangers. Formidable d'ailleurs que des gens de cinéma possèdent encore la naïveté de penser qu'il pourrait exister quelque part sur cette planète sur-exploitée un petit coin de préhistoire, une zone vierge de toute présence humaine. Formidable que l'esprit de Jules Verne perdure. Bien sûr, une chose aussi inepte que **Congo**, adapté du même Michael Crichton et produit par Steven Spielberg, a déjà piteusement exploité le filon. Mais il paraît à peu près certain que les tyrannosaures, raptors et associés ne feront qu'une bouchée des gorilles-vigiles. Réponse aux Etats-Unis le 23 mai. En France le 22 octobre 1997.

Marc TOULLEC

reprise
sorties le 19 mars
et les 9 & 23 avril

Han Solo (Harrison Ford) face à un Jabba the Hut juvénile dans une scène inédite de **La Guerre des Etoiles**.

LA TRILOGIE STAR WARS ÉDITION SPÉCIALE

Avant de se lancer vraiment dans la production des trois prochains épisodes de la Saga des Etoiles, Georges Lucas décide de balayer bon nombre de frustrations. Perfectionniste jusqu'à s'en rendre malade, Big George n'a jamais été pleinement satisfait des versions de la Trilogie jusque là visibles, à commencer par sa **Guerre des Etoiles** à lui. Faute de temps, d'argent et de techniques qui n'attendaient qu'à être inventées, George Lucas n'a pu réaliser l'intégralité de ses rêves de cinéaste. «Tant pis, passons à autre chose», se serait dit n'importe quel producteur. Pas Lucas.

Aujourd'hui, la technologie permet d'améliorer le passé, d'effacer les contraintes imposées par le temps. Besoin de Fred Astaire dansant avec un aspirateur pour une pub ? Besoin du plus grand joueur de basket de tous les temps se faisant dribbler par Bugs Bunny ? Pas de problème, Mr. Digital va vous arranger ça. Tout est possible, tout est permis. Tant mieux ? Le débat paraît loin d'être clos. De toute façon, les implications philosophiques de la révolution digitale, Lucas s'en balance. Nous parlons là de l'homme qui a créé *ILM*.

Pour George Lucas, la Trilogie n'est pas seulement une étape capitale de sa carrière, c'est l'œuvre de sa vie. Et qui n'aimerait pas améliorer le travail le plus important de son existence, si la possibilité lui en était offerte ? Améliorer seulement, et non pas tout changer. Le but de cette restauration n'était surtout pas de donner un autre visage à **La Guerre des Etoiles**. Les nouveautés de cette **Edition Spéciale** représentent peut-être trois ans de travail et un investissement de quinze millions de dollars, mais elles sont finalement anecdotiques. Le choc à la vision de cette «nouvelle» **Guerre des Etoiles** reste... **La Guerre des Etoiles**. D'abord parce le film fait partie de ces longs métrages qui prennent toute leur dimension sur un grand écran. Quelque soit l'installation dont vous disposez chez vous (même super-THX-laserdisc-dolby-surround-digital-home-theater-de-la-mort), vous n'avez pas vraiment vu **La Guerre des Etoiles** si vous n'avez pas posé vos fesses dans une salle de cinéma. Ça paraît étonnamment simpliste. C'est etonnamment vrai. Lucas semble conscient qu'avant toutes les nouveautés, avant la scène inédite entre Han Solo et Jabba (visuellement interessante mais pas essentielle au niveau du déroulement du recit), avant les effets digitaux ajoutés lors de l'arrivée à Mos Eiley (pleins de bâtiments et de bestioles rigolotes) et lors de la bataille finale (multiplication des X-Wings), avant l'augmentation de l'intensité de chaque explosion (à commencer bien sûr par celle de l'Etoile Noire), avant tous ces gadgets visuels, une seule chose compte : le film. Logique donc que l'essentiel du travail sur cette **Edition Spéciale** ait porté sur la restauration des négatifs et de la bande son d'origine. A ce niveau, le resultat est époustouflant. **La Guerre des Etoiles** a l'air d'avoir été tourné l'été dernier.

Un film rénové qui fait monter la fièvre Outre-Atlantique. George Lucas avouait s'attendre à une recette maximale de 10 à 15 millions de dollars pour le premier week-end. Le film en a fait 38 ! Il atteindra les 100 millions en à peine quatre semaines. Pas mal pour un titre de vingt ans d'âge ! Devant le Chinese Theater de Los Angeles, les files d'attente n'en finissent pas. Certains spectateurs sont déguisés en Princesse Leia (des filles surtout mais pas toujours, L.A. est une ville étrange), d'autres en Luke Skywalker (des mecs surtout mais pas toujours, L.A. est une ville étrange), et d'autres encore en Chewbacca (des humains surtout mais pas toujours, L.A. est vraiment une ville étrange). Dans la salle, l'ambiance est électrique. Le public est là comme à la messe, obéissant à un rituel précis. On y va avec les potes, avec les gamins en leur racontant comment c'était en 1977, avec toute la famille, avec sa copine, son copain, ou même tout seul, mais on y va. L'œuvre de la vie de George Lucas devient aujourd'hui une part de la vie d'une nouvelle génération et s'affirme comme l'icône populaire de la génération précédente. La tête dans les étoiles, le barbu génial peut être fier.

Didier ALLOUCH

STAR WARS

quand le créateur corrige sa copie...

GEORGE LUCAS

A 53 ans, George Lucas reste l'une des personnalités les plus importantes d'Hollywood (la plus importante ?). Et ce bien qu'il n'ait pas touché une caméra depuis 20 ans, depuis la réalisation de LA GUERRE DES ETOILES. Big boss d'INDUSTRIAL LIGHT AND MAGIC, la plus grosse compagnie mondiale d'effets spéciaux, producteur aux fortunes diverses (de WILLOW et HOWARD aux trois INDIANA JONES), Lucas possède en la trilogie STAR WARS une véritable mine d'or dont l'exploitation est loin d'être terminée. Pour preuve cette EDITION SPECIALE qui réalise des scores faramineux aux Etats-Unis et sur laquelle se penche pour nous son créateur.

Avec le recul, quel regard jetez-vous sur le tournage de *La Guerre des Etoiles* ?

J'ai essayé de faire le film tel que je l'avais écrit. Au fur et à mesure que je progressais, je me rendais compte que ce n'était pas toujours possible, à cause du manque de temps ou d'argent. Je devais donc réécrire le scénario, changer certains éléments, et parfois même me passer d'éléments que j'avais prévu à l'origine d'intégrer au film. Il m'est arrivé également de couper certaines choses simplement parce qu'elles ne fonctionnaient pas. En ce qui concerne la scène de rencontre entre Han Solo et Jabba the Hut, elle aurait pu se retrouver dans le film en 1977. Mais à l'époque, *ILM*, une toute petite compagnie, était déjà débordée de travail, et le tournage en lui-même avait pris beaucoup de retard. Ajouter cette séquence, qui nécessitait de l'animation image par image, technique à laquelle on n'était pas vraiment rodé à l'époque, aurait ruiné toute l'opération. Nous n'aurions jamais pu finir **La Guerre des Etoiles**. J'ai donc décidé d'enlever cette séquence car d'un point de vue scénaristique, le film fonctionnait très bien sans elle, gardait une continuité très logique. De plus, je ne savais pas encore si j'allais faire les deux autres films. Et au cas où **Le Retour du Jedi** ne verrait jamais le jour, l'idée d'introduire Jabba the Hut dans le premier n'était pas si importante.

Le retour de cette scène dans l'*Edition Spéciale* montre pourtant que vous ne l'avez pas coupée de gaieté de cœur en 1977...

Oui, c'est vrai, j'étais frustré et déçu qu'elle ne soit pas dans le film. Il y avait beaucoup d'autres choses qui me décevaient. Plus généralement, je n'étais d'ailleurs pas très satisfait du résultat et j'ai toujours pensé que **La Guerre des Etoiles** était inachevé. Je n'ai jamais cru pouvoir y remédier. C'est pareil pour tout le monde. Aucun réalisateur ne peut revenir en arrière et se dire que s'il avait eu plus de temps et un budget plus important, certaines choses auraient pu être changées, améliorées. On a rarement la chance de pouvoir faire vraiment ce que l'on veut. Au début, je ne savais pas de quelle manière célébrer le 20ème anniversaire de la trilogie. J'ai pensé organiser une convention, puis l'idée de ressortir les films m'est venue. Et je me suis dit c'était une opportunité miraculeuse de me repencher sur les trois films, afin qu'ils ressemblent un peu plus à ce que je désirais obtenir dès le départ.

Dans l'*Edition Spéciale* de *La Guerre des Etoiles*, vous avez également corrigé la première apparition de Han Solo...

Oui, dans cette scène, il a toujours été question que Greedo fasse feu le premier, ce qui ne transparaissait pas vraiment très bien dans le film. A l'époque, j'avais pas mal réfléchi à ce problème et j'en avais conclu que c'était bien de laisser planer le doute. Mais en fait, par rapport au personnage de Han Solo, je n'ai jamais apprécié qu'il tire sur quelqu'un de sang froid dès sa première apparition. En 1977, nous avions trois versions différentes de ce plan, mais aucune ne montrait clairement Greedo dégainer avant Han. Dans l'une, Greedo tire pratiquement en même temps que Han. Dans les deux autres, les coups de feu sont plus espacés. Nous les avons visionnées à plusieurs reprises et avons essayé de choisir la version où ce détail était le moins perceptible. C'est très difficile, parce que si vous connaissez le film par cœur, ça saute aux yeux. Par contre, si vous êtes passif, vous ne remarquerez même pas ce détail. D'ailleurs, certaines personnes, encore aujourd'hui, seraient incapables de dire qui tire le premier. On a donc essayé de trouver le juste milieu à l'époque, sachant que j'aime les films où tout se passe très rapidement, où les scènes prennent parfois, de ce fait, une dimension surréaliste. J'étais confronté à un dilemme : une scène me paraissant parfaitement logique et compréhensible, pouvait avoir une signification différente pour le public qui la découvrait. Je suis constamment en quête de ce juste milieu, de cette ligne qui relie une même scène dans votre esprit et dans celui du spectateur. Je suis content d'avoir pu légèrement modifier cette séquence dans l'**Edition Spéciale**.

***Le Retour du Jedi* : quelques retouches digitales pour donner plus d'ampleur aux explosions.**

Que répondez-vous à ceux qui vous accusent d'opportunisme ?

Que je n'ai jamais été satisfait de **La Guerre des Etoiles**, que j'ai toujours voulu y apporter des changements, que je répète cela depuis vingt ans dans toutes les interviews... Je pense que les gens qui travaillent avec moi depuis cette époque sont heureux que je puisse aujourd'hui modifier certains détails : ils n'auront plus à entendre mes complaintes !

La Guerre des Etoiles : une des quelques créatures surprises peuplant le spatioport Mos Eisley de l'**Edition Spéciale**

C'est important pour nous et pour nos fans, je pense, de célébrer le fait que nous sommes là depuis si longtemps. L'**Edition Spéciale** représente vraiment une occasion inespérée. Lorsque j'ai fait **La Guerre des Etoiles**, je disposais d'un budget ridicule comparativement aux ambitions du projet. J'étais inexpérimenté et j'ai dû faire face à de nombreux problèmes qui font que le film ne ressemble pas à ce qu'il aurait dû être. Avec **L'Empire Contre-attaque**, la situation était différente. Il y avait un réalisateur talentueux, Irwin Kershner, davantage de moyens. Cela limitait considérablement les retouches à effectuer, qui concernent principalement les scènes se déroulant à Cloud City. Nous n'avions pas pu disposer de tous les décors nécessaires, bien trop coûteux, pour donner à cette ville en suspension l'envergure désirée. Et à l'époque, incruster des arrière-plans digitalement n'était pas possible. A vrai dire, on n'envisageait même pas une chose pareille. Il en est de même pour le monstre des neiges. Après l'avoir construit, nous nous sommes rendus compte qu'il était vraiment affreux ! Irwin était catastrophé et pensait que ce ne serait pas bon pour l'image du film d'utiliser ce monstre. D'un commun accord, nous l'avons laissé de côté et avons demandé à quelqu'un d'autre de construire une petite marionnette que nous avons filmée de manière à lui donner l'allure d'un monstre. Mais nous voulions vraiment avoir un vrai monstre digne de ce nom dans **L'Empire Contre-attaque**.

La seconde attaque de l'Etoile Noire dans **Le Retour du Jedi** : une qualité visuelle optimale

Quels changements avez-vous apportés au *Retour du Jedi* ?

Le principal concerne le début du film se déroulant dans le repaire de Jabba. Avec le réalisateur Richard Marquant et *ILM*, nous voulions faire un véritable numéro musical impliquant les créatures qui constituent la cour de Jabba. Je trouvais ça très amusant, mais ça n'était pas possible, ça ne marchait pas. L'animation image par image de la marionnette, au niveau des expressions du visage, des mouvements, n'était pas du niveau que je désirais atteindre. On s'est donc amusé à construire la scène avec les éléments dont nous disposions avant d'arriver à cours de temps et d'argent. Nous n'avons pu en tirer que quinze secondes. Mais j'ai toujours voulu, depuis, me repencher sur cette scène pour en faire un véritable show, bien plus long et bien mieux orchestré.

Vous qui avez créé *ILM*, de quelle façon envisagez-vous la technologie aujourd'hui ? ■■■

STAR WARS

Un X-Wing de combat s'apprête à quitter l'écran d'origine de **La Guerre des Etoiles**

■■■ La technologie appliquée au cinéma permet d'aller plus loin, de faire ce que était originellement prévu. Réaliser un film et écrire un livre sont deux choses bien distictes. En écrivant, vous avez la possibilité d'employer certains mots bien précis pour créer un monde imaginaire dans l'esprit du lecteur. Faire un film est bien plus conforme à la réalité. Il y a une certaine réalité cinématographique qui vous permet de créer l'illusion chez le spectateur mais en même temps, vous devez vous plier à une interprétation souvent très terre à terre de ce qui se passe dans la scène. Vous devez créer une image qui va permettre au spectateur de croire en ce monde imaginaire, malgré les contraintes que l'aspect visuel peut entraîner. C'est beaucoup plus simple à faire avec des mots, car vous n'avez pas à construire concrètement les éléments qui vont définir ce monde imaginaire. La difficulté est donc de créer l'illusion, de parvenir à faire croire visuellement en quelque chose qui n'existe normalement pas. Alors que si vous l'écrivez, c'est très simple. Vous pouvez facilement faire croire à la destruction de la terre et la décrire en détail sur tout un paragraphe. Mais le montrer est beaucoup plus dur. La technologie, en ce sens, va élargir le champ de la réalité cinématographique.

Comment expliquez-vous que la trilogie de *La Guerre des Etoiles* ait aujourd'hui valeur de mythe pour une, deux, voire trois générations ?

La mythologie en général sert à faire comprendre aux gens certains préceptes, certaines valeurs sociales, se transmet de génération en génération. Au début, c'était une tradition orale qui se devait d'apporter à la communauté une manière de penser, une unité de valeur qui lui permettait de constituer une société. La mythologie se transmettait via des histoires proches de la métaphore pour augmenter leur contenu émotionnel et leurs implications psychologiques. Les membres de la communauté apprenaient en quelque sorte ces histoires tout en réagissant à leur écoute : cela permettait ainsi d'orienter les lectures lorsque des idées très basiques devaient être transmises. Il est évident que cette tradition s'est poursuivie durant des milliers d'années, en partie parce que ce rapport à la mythologie n'était envisageable que dans le cadre de petites communautés. Aujourd'hui, dans les sociétés modernes, l'utilisation de la mythologie semble avoir été mise de côté. Peut-être parce qu'il y a plus de gens, une meilleure communication entre eux, les médias... Pourtant, même inconsciemment, la mythologie se perpétue au cinéma, parce qu'il se sert d'éléments, de travaux, de motifs classiques et les prolonge. Lorsque j'étais enfant, la plupart de ces motifs se trouvaient dans les westerns. Puis les westerns ont disparu. C'était le dernier représentant de la mythologie américaine à avoir développé les mythologies du monde entier. Si j'ai fait **La Guerre des Etoiles**, c'est parce que je désirais créer un nouveau mythe. Et je voulais le situer dans l'espace parce que c'est la nouvelle frontière.

Comment tout ceci est-il lié à la trilogie aujourd'hui ?

Avant tout par les thèmes abordés, les messages que vous essayez de délivrer au spectateur. Et il y a bon nombre de thèmes, comme la lutte du Bien contre le Mal, l'amitié, qui sont vieux comme le monde, très classiques. La quête du héros, ce genre de chose, ne constitue pas une révolution : c'est la structure même de la mythologie. En matière d'histoire, on dit qu'il n'y a que 32 sujets différents et que le reste est affaire de variations. La mythologie transpose ces 32 sujets dans un contexte bien particulier, très structuré, surtout lorsqu'il s'agit d'un thème touchant à l'héroïsme. C'est tout simplement ce que j'ai essayé de faire avec **La Guerre des Etoiles** : développer un mythe autour d'un héros et de tout ce qui s'en approche.

Propos recueillis par **Emmanuel ITIER**
(Traduction : **Damien GRANGER**)

Luke Skywalker (Mark Hamill), prêt pour mettre fin à la domination de l'Empire dans **Le Retour du Jedi**

*Le Retour du Jedi : le Faucon Millénaire survole un décor de synthèse spécialement créé pour l'**Edition Spéciale***

sur la piste des étoiles

DAVE CARSON & RICK McCALLUM

Pour superviser les différents stades de la restauration de la trilogie, George Lucas fait appel à Dave Carson, qui travaille chez ILM depuis L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE. Pour l'épauler, Big George dépêche l'un de ses émissaires, Rick McCallum, avec qui il avait déjà collaboré sur LES AVENTURES DU JEUNE INDIANA JONES. Producteur de cette EDITION SPÉCIALE et de la nouvelle trilogie à venir, McCallum semble désormais lui aussi s'être engagé dans la Saga des Etoiles pour de nombreuses années...

En quoi consiste la restauration de la trilogie à l'occasion de sa ressortie pour le vingtième anniversaire?

Rick McCallum : Elle se décompose en trois étapes : retravailler la bande sonore, nettoyer le négatif original, et donner une seconde jeunesse aux effets spéciaux des trois films en utilisant les techniques de pointe dont nous disposons aujourd'hui. Ce qui pouvait enfin permettre à George Lucas de se rapprocher de la vision qu'il avait des films à l'origine

Dave Carson : C'était un travail énorme, car en plus de créer ou de rénover certaines scènes, il y avait aussi de très larges portions des films qui demandaient, bien plus qu'une simple approche technique, une révision complète et très méticuleuse du négatif, fort endommagé. Les couleurs avaient perdu 20 à 25% de leurs teintes originelles

On peut dire que votre travail consistait en fait à rapprocher le plus possible les films de la vision qu'en avait George Lucas à l'origine...

Dave Carson : Tout à fait. Par exemple, George Lucas n'a jamais été satisfait de la scène musicale du **Retour du Jedi**, celle que l'on nomme «Jedi Rocks». Il voulait donc pour l'occasion une nouvelle chanson, jouée par une combinaison de personnages originaux et de nouveaux personnages. C'est en fait une extension de la scène du **Retour du Jedi**, pour laquelle nous nous sommes servis de métrage non-utilisé à l'époque lors du montage final, en l'agrémentant de plans intégralement réalisés par *ILM*. Les nouveaux personnages ont pour la plupart été créés par ordinateur. Pour d'autres, nous avons utilisé des hommes dans des costumes. Pour nous aider à la réaliser, George nous a fait parvenir une chorégraphie approximative de cette danse accompagnée d'un essai de musique. Une fois la scène visuellement conçue, nous avons retouché et corrigé les couleurs afin d'aboutir à une véritable interaction entre les personnages de l'époque et les nouveaux

Comme pour cette scène où Han Solo rencontre Jabba the Hut, prévue pour *La Guerre des Etoiles*, mais disparue du montage final ?

Rick McCallum : En 1976, George Lucas avait une idée plus ou moins précise de la forme de Jabba quand il tourna la scène. Un acteur remplaçait la créature, et il restait encore au film un an de post-production. Han Solo devait se déplacer autour de Jabba et se prendre les pieds dans la queue du monstre. Mais George avait omis ce détail lorsqu'il réalisa la séquence. Et à cette époque, il n'existait aucune technologie suffisamment développée pour réparer ce genre d'oubli. Faute de temps et d'argent, il était impossible de revenir en arrière, ce qui obligea George à la couper

Dave Carson : Notre plus grand défi sur cette scène, d'un point de vue technique, était l'extension du plan où la main de Han s'approche de Jabba, car il nous fallait allonger une scène existante. Nous nous sommes servis d'un programme qui permet de suivre, image par image, un personnage ou un objet quelconque dans une même séquence et de raccorder entre eux tous les éléments de cette séquence. Cela donne la possibilité de conserver de manière très fiable la silhouette du personnage durant le déroulement de la scène. Nous avons dû recourir à ce même programme lorsque Han se heurte à la queue de Jabba : nous avons suivi son parcours image par image puis l'avons extrait du plan. Ensuite, quelqu'un se charge de l'animer et de lui donner les mouvements adéquats. Le problème, c'est que les déplacements et actions d'Harrison Ford tournés il y a vingt ans ne correspondaient pas parfaitement à ce à quoi nous devions aboutir. Nous avons donc dû retravailler son placement, et petit à petit, nous avons réussi à nous rapprocher du résultat espéré

Hormis cette séquence inédite, quelles sont les autres modifications apportées par *ILM* à *La Guerre des Etoiles* ?

Rick McCallum : Nous avons redéfini les tirs de rayons laser, ajouté des personnages ou de petits détails ici et là, multiplié le nombre des vaisseaux de l'Alliance lors de l'assaut final. Mais avant tout, George était très déçu par toutes les scènes se déroulant à Mos Eiley, qui ne ressemblait pas du tout à ce qu'il avait imaginé dans son scénario. Il envisageait une ville immense où tous les hors-la-loi de la galaxie viendraient prendre du bon temps

Mais arrivé sur le plateau, en Tunisie, impossible de concrétiser cette idée : le décor était immense, une étendue rase qu'il a dû filmer sous divers angles différents afin de l'exploiter au maximum. Le temps lui jouait de plus de mauvais tours, peu de créatures étaient crédibles. Rien ne marchait comme prévu. Donc, lorsque la scène est arrivée entre nos mains, il nous a spécifiquement demandé de transformer cette petite cité en un véritable et immense spectacle. Nous avons donc ajouté de larges portions de décor créé des personnages digitaux, afin de revenir à son idée originale d'une vaste population de créatures.

Pour les besoins de certaines scènes, avez-vous eu recours à des acteurs, ou les effets de synthèse ont-ils fait parfaitement l'affaire ?

Rick McCallum : Parmi les créatures qui forment la cour de Jabba au début du **Retour du Jedi**, il y a cette danseuse, Ula. Nous avions besoin de tourner quelques plans additionnels avec elle, afin de les réintégrer à la scène, devant Jabba. Un de mes amis, acteur avec qui j'avais travaillé sur **Les Aventures du Jeune Indiana Jones**, et à qui j'avais parlé de cette séquence, m'a appris que l'actrice en question n'était autre que sa sœur ! Et qu'elle était encore danseuse et actrice à Londres. Je l'ai donc appelée et nous avons eu l'incroyable opportunité de pouvoir tourner ces séquences avec elle. En quoire avec elle n'avait pas du tout changé.

Dave Carson : Malgré toutes les rumeurs qui peuvent circuler, nous n'avons pas créé d'acteur synthétique et ne comptons pas le faire pour l'instant. Nous sommes bien plus intéressés actuellement par la création de personnages inédits, et plus précisément de créatures extraterrestres. Mais je ne dis pas que ça ne se produira jamais. La technologie se développant de plus en plus, je pense que nous finirons par réaliser certaines scènes ainsi. Car cette technologie est de moins en moins coûteuse, son rendement de plus en plus rapide et sa capacité de stockage des éléments de plus en plus importante. La création d'un acteur synthétique serait plus pratique et économique pour la réalisation de certaines cascades par exemple. Mais pour le moment, nous nous concentrons sur la création de nouveaux personnages, comme nous l'avons fait sur cette **Edition Spéciale**. Créer de nouvelles créatures dont les têtes et gestes seront gérés digitalement constitue la prochaine étape.

L'Empire Contre-attaque : des retouches essentielles pour affiner le combat des blindés de l'Empire.

A l'occasion des trois prochains films qui serviront de prélude à *La Guerre des Etoiles* ?

Rick McCallum : Parfaitement. C'est ce que nous allons nous efforcer de faire en travaillant sur les trois préquelles à **La Guerre des Etoiles**.

Propos recueillis par **Emmanuel ITIER**
(Traduction : **Damien GRANGER**)

Jabba the Hutt, l'un hideux, et Han Solo (Harrison Ford) : une première rencontre absente en 1977 de **La Guerre des Etoiles**.

Irvin Kershner & Richard Marquand

LA GUERRE DES OBSCURS

Pas évident de pénétrer dans un univers parfaitement défini, totalement délimité... Appelés par George Lucas pour réaliser les suites de LA GUERRE DES ETOILES, Irvin Kershner et Richard Marquand n'adoptent pas vraiment le même profil face à leur employeur. Ce qui ne les empêche pas de revendiquer, chacun à leur façon, la paternité de L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE et du RETOUR DU JEDI...

C'est un fait entendu. **Star Wars** appartient à George Lucas. Qu'il n'en ait réalisé que le premier épisode n'y change rien. La grosse affaire de la série, c'est le concept, les effets spéciaux, le décorum... toutes choses sur lesquelles, dans son costume de producteur exécutif omnipotent, il a toujours conservé une mainmise totale. La preuve : alors que la trilogie ressort en version «améliorée», personne ne songe à citer les noms d'Irvin Kershner (réalisateur de **L'Empire Contre-attaque**) ou de Richard Marquand (celui du **Retour du Jedi**). Complètement oubliés, les deux hommes n'ont même pas été consultés sur les retouches apportées à leur film. Pour Marquand, rien que de très normal, il est mort il y a quelques années. La mise à l'écart de Kershner, en revanche, est significative d'une volonté de le reléguer à un statut d'employé qui, une fois son contrat expiré, n'a plus voix au chapitre. Pourtant, comme le notait Marquand à la sortie du **Retour du Jedi**, *«les trois films sont très différents les uns des autres alors que les acteurs et l'équipe technique sont restés identiques. Il n'y a que le réalisateur qui ait changé. Nous sommes donc nécessairement responsables des différences de ton et d'atmosphère qui sautent aux yeux quand on regarde la trilogie»*. Par ailleurs, les apports personnels de Kershner et Marquand permettraient d'expliquer la qualité plus qu'inégale de la série. Un point sur lequel s'est développé un quasi-consensus : à l'exception des légitimistes (pour lesquels le premier épisode est par principe le meilleur), **L'Empire Contre-attaque** recueille l'essentiel des suffrages et **Le Retour du Jedi** une véritable volée de bois vert.

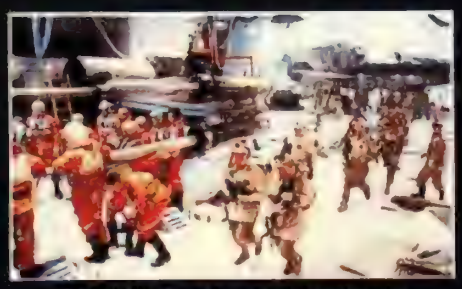
*Luke Skywalker (Mark Hamill) : naufragé de l'espace et Jedi en devenir de **L'Empire Contre-attaque**.*

*Luke et Leia dans une course-poursuite forestière et mémorable du **Retour du Jedi**.*

*L'Etoile Noire détruite, Han Solo et la princesse Leia peuvent se détendre (**Le Retour du Jedi**).*

Les explications sont nombreuses et tiennent avant tout au profil des deux metteurs en scène. Kershner était déjà, au moment de **L'Empire Contre-attaque**, un réalisateur expérimenté et assez coté (surtout auprès de la critique américaine). Il avait donc suffisamment d'assurance pour se mesurer à Lucas. *«Au début, je n'étais pas très chaud pour faire le film, car je*

STAR WARS



La Rébellion en pleine agitation lors du prologue de **L'Empire Contre-attaque**.

■■■ *n'aime pas tellement les suites»*, raconte-t-il, oubliant qu'il en a trois autres à son actif : **Le Retour d'un Homme Nommé Cheval, Jamais plus Jamais, Robocop 2**. *«J'ai donc posé certaines conditions : je voulais être libre, manier les personnages à ma guise, et faire en sorte que ce deuxième épisode existe indépendamment du premier. Bref, je voulais que* **L'Empire Contre-attaque** *soit MON film»*. Surprise, George Lucas lui donne satisfaction, sachant par expérience les difficultés qu'éprouve un cinéaste lorsqu'il subit un contrôle trop écrasant. Kershner est donc étroitement associé à l'écriture du script (trois mois de travail avec Lawrence Kasdan et Lucas) avant de partir seul sur les lieux du tournage, à Londres. *«Je me suis enfermé presque un an pour travailler sur le storyboard. C'était une de mes exigences : j'avais besoin de connaître chaque scène, chaque mot de dialogue, de m'imprégner totalement du concept, pour être ensuite capable de faire face à toutes les situations, voire de changer un élément sans trahir l'ensemble»*. Mieux : hormis une visite de trois jours avant les premières prises de vues, Lucas reste en Californie, laissant Kershner et son équipe s'occuper seuls du tournage proprement dit, en Norvège *(«les scènes sur la planète des glaces»)* et à Londres *(«tout le reste, entièrement tourné en studio»)*. Voilà pour la légende selon laquelle les meilleures séquences auraient été tournées par Lucas lui-même... *«On se téléphonait régulièrement. Si je ne parvenais pas à résoudre un problème, je savais où le trouver. Mais ça ne s'est pratiquement jamais produit»*, ajoute Kershner.

En fait, Lucas était conscient d'avoir posé des bases ultra-solides avec le premier épisode et de posséder une structure narrative puissante qui suffisait à limiter la marge de manœuvre de son metteur en scène. On comprend dès lors mieux l'importance de l'impressionnant travail effectué en amont par Kershner. Pour réussir son pari, il fallait que l'environnement technologique soit encore plus inventif que dans le premier épisode, mais qu'il n'écrase pas les acteurs confrontés à un véritable enjeu : faire vivre leur personnage

DAVID PROWSE

Invisible, muet... mais célèbre !

C'est un de ces vilains que l'on ne peut pas s'empêcher de préférer aux héros. Comme le Dr. Fatalis des Quatre Fantastiques auquel il doit beaucoup, Dark Vador est aussi troublant qu'inquiétant, aussi fascinant qu'effrayant, aussi magnétique que repoussant. Derrière le masque et la fameuse armure noirs, un homme, David Prowse, a incarné le Mal absolu durant deux films et demi, et peuplé l'imaginaire des gamins du monde entier. *«George Lucas m'a donné le choix entre le rôle de Chewbacca et celui du méchant. À l'époque, je ne savais même pas qu'il s'agissait d'un rôle masqué. Mais je n'ai pas hésité»*. Grâce à cette décision, il accédera au rang de mythe, mais ira de désillusions en désillusions. *«La première eut lieu lorsque George m'annonça que je serais doublé : ils avaient commis l'erreur de n'avoir aucun acteur de couleur dans le casting, et décidèrent donc de combler ce vide en donnant à Vador une voix d'homme noir»*. Comme tout le monde, Prowse avoue une préférence pour **L'Empire Contre-attaque**, dans lequel son personnage prenait une dimension supplémentaire. En revanche, sur **Le Retour du Jedi**, les choses se gâtèrent définitivement, laissant le comédien en proie à une amertume qu'il n'a pas fini de ressasser : *«C'est de loin le pire film des trois. On aurait dit que le but était d'en finir le plus rapidement possible avec ce qui avait fait le succès de la série. Ils me tuaient, ils tuaient Yoda, ils tuaient Boba Fett, et à la place il y avait tous ces Ewoks idiots. Ça me faisait horreur»*

Le seul visage véritablement connu de l'acteur David Prowse : Dark Vador !

Le pire étant bien sûr le sort réservé à son personnage, et le retournement final, qui a tellement nui à la crédibilité de la série. *«Comment voulez-vous faire gober au spectateur que le vilain cinématographique ultime devient gentil en trente secondes et se transforme en un vieillard affable et sympathique ?»*. De plus, cette mue improbable s'accompagna d'une vexation supplémentaire pour Prowse : *«Ne pas avoir incarné Vador sans son masque (c'est Sebastian Shaw qui eut cet honneur, NDLR) reste une terrible blessure pour moi, et l'un des pires moments de ma carrière d'acteur»*. Lucas voulait donc Prowse, mais sous un masque et avec une voix trafiquée. Allez comprendre. Une terrible humiliation que ne sont pas venues compenser des retombées professionnelles intéressantes. *«La saga de* **La Guerre des Etoiles** *m'a imposé comme une personnalité majeure de l'industrie du film, mais ne m'a ouvert aucune porte. La seule compensation vient de l'importance qu'a la série sur des gens de tous horizons et de toutes générations. Encore aujourd'hui, je voyage dans le monde entier pour faire des apparitions surprises ou des animations, et je trouve cela assez gratifiant»*. Une bien triste fin pour le méchant le plus fascinant de l'histoire du cinéma.

L.H.

MARK HAMILL

Le Tintin des étoiles

Il est l'auteur d'un comic-book («The Black Pearl»), qu'il envisage d'adapter lui-même pour le cinéma), il multiplie les apparitions dans des jeux interactifs sur CD-ROM (en particulier *Wing Commander*), il a prêté sa voix à de nombreuses séries animées (il était celle du joker dans ***Batman la Série Animée***)... On a même pu le voir récemment chez John Carpenter (le dernier sketch de **Body Bags**, **Le Village des Damnés**), preuve que sa carrière d'acteur, au sens conventionnel du terme, n'est pas tout à fait derrière lui. Mais aux yeux de tous, et pour l'éternité, Mark Hamill est Luke Skywalker, le jouvenceau de **La Guerre des Etoiles**, le Jedi incorruptible qui finit par triompher de l'Empire, le héros emblématique de toute une génération. Un Tintin moderne. «***La Guerre des Etoiles*** *était un pur conte de fées. Il se déroulait dans l'espace, mais ses ingrédients étaient ceux de la fable, avec un sorcier, une princesse, un jeune fermier et un pirate. Voilà ce qui explique son succès : ce regard original et frais sur des éléments très classiques qui ont fait le bonheur des dramaturges depuis le commencement des temps*». Par une sorte d'injustice, Mark Hamill ne s'est jamais vraiment remis de ce rôle, qui en a fait une superstar mondiale inutilisable dans quelqu'autre emploi que ce soit. Peut être finalement parce qu'il s'y était montré si bon acteur qu'il était allé jusqu'à se fondre avec son personnage. «*A vrai dire, ça m'a toujours fait rire que l'on puisse me croire aussi naïf, spontané et impétueux que Luke Skywalker. Mais c'est aussi le plus beau compliment que l'on puisse faire à un acteur*».

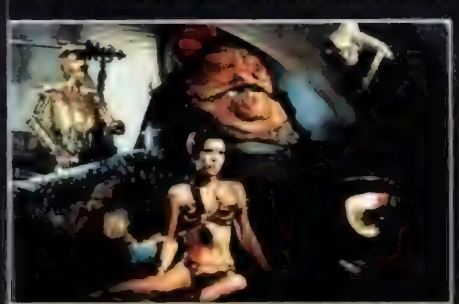
Mark Hamill & Carrie Fisher, redescendus sur terre pour les besoins de la promotion de **La Guerre des Etoiles** *en 1977.*

Bizarrement, lui qui a été le grand bénéficiaire du recentrage décidé par Lucas sur **Le Retour du Jedi** n'est pas le dernier à s'en plaindre et à critiquer ouvertement le tournant pris alors par la série. «***L'Empire Contre-attaque*** *était plus profond, plus cérébral que le premier, plus mythique, plus stimulant aussi. J'ai ensuite été un peu déçu par le troisième épisode. Je m'étais imaginé que Luke s'y trouverait confronté au côté obscur de la Force, et que ce conflit serait au cœur de l'histoire. Mais George voulait orienter le film vers le très jeune public. Je le comprends, mais je ne peux pas m'empêcher de le regretter*». En ce qui concerne la suite de la série, il semble qu'il n'y ait pas d'avenir pour le personnage de Luke Skywalker, dont on est au moins certain qu'il n'apparaîtra pas dans les trois prochains films. Pour la dernière trilogie, en revanche, Lucas envisagerait d'utiliser Mark Hamill dans un rôle de maître rappelant Obi-Wan Kenobi. «*Quand il m'en a parlé, je me suis juste dit que ce serait agréable d'avoir un boulot déjà prévu pour le prochain millénaire !*».

Mark Hamill n'a plus tout à fait sa grâce enfantine de Roi Arthur du futur. A l'époque du **Retour du Jedi**, il avait annoncé son intention de se faire rare sur les écrans puis de tenter un come-back «*à la manière de Martin Sheen*». C'était il y a quatorze ans déjà. «*Je n'arrive toujours pas à réaliser que le temps est passé aussi vite. Ça me fait un choc à chaque fois que j'y pense*». Les immortels n'ont pas la notion du temps.

L.H.

«*Le défi était de donner la sensation que tout arrivait spontanément, comme dans n'importe quel film. Il fallait donc accorder plus d'importance et d'attention aux acteurs qu'aux décors et aux effets spéciaux, ce qui n'est jamais facile sur ce genre de production, et éviter de leur imposer les contraintes que la technique faisait peser sur moi*». Sur ces bases, Kershner put apporter sa sensibilité et se concentrer sur les personnages, qui n'ont jamais été aussi vivants et complexes que dans **L'Empire Contre-attaque**. Dans **La Guerre des Etoiles**, ils semblaient directement sortis d'une bande dessinée, dans **Le Retour du Jedi** ils étaient réduits à des archétypes. Kershner, lui, s'évertua à ce que chacun d'entre eux affronte un drame personnel intense, qui relance l'intérêt du public. «*C'est moi qui ai tenu à ce que ce film soit plus sombre que le précédent*», explique-t-il. «*J'ai rapidement pris conscience qu'il s'agissait du deuxième acte d'un drame qui en comprendrait trois. Traditionnellement, le deuxième acte est plus complexe, plus ambigu : les problèmes s'accentuent, on approfondit les situations, mais on ne résout rien. C'est la raison pour laquelle il n'y a pas vraiment de climax dans mon film. Mon boulot était surtout d'investir les personnages de la substance nécessaire pour que la série puisse continuer*».



Leia esclave lubrifiée du gros Jabba au commencement du **Retour du Jedi**

Les objectifs du **Retour du Jedi** étaient bien entendu tout autres et malgré le succès commercial et artistique de **L'Empire Contre-attaque**, Lucas n'eut jamais vraiment l'intention de faire remplacer Kershner. Plutôt qu'un vieux pro, il opta cette fois pour un jeune réalisateur sans grande expérience, Richard Marquand, dont le seul titre de gloire à l'époque (le seul titre de gloire tout court) était le sympathique **Psychose Phase 3** qui faisait un peu peur. Lucas avait fait confiance à Kershner en grande partie parce qu'il avait des doutes sur le potentiel commercial d'une suite à **La Guerre des Etoiles**. Il lui semblait donc nécessaire d'effectuer un travail en profondeur afin de relancer l'intrigue et les quêtes des différents personnages, qui avaient tous atteint une certaine plénitude à la fin du premier volet. Au moment de se lancer dans la production du **Retour du Jedi**, les choses ont changé : **Star Wars** est devenu un phénomène longue-durée, que l'on pressent inépuisable, et occupe déjà une place de choix dans la mythologie populaire de la fin du vingtième siècle. Symptomatique : après six mois d'un véritable casting organisé pour trouver le metteur en scène qui convient, Lucas opte pour Richard Marquand, auto-proclamé fan ultime de la saga («*Sans cela, je n'aurais jamais consacré deux ans de ma vie à la réalisation de ce film*»), et donc nécessairement plus docile que son prédécesseur. Il semble même avoir été pétrifié par l'enjeu et sa responsabilité : «*Je savais que je devais concevoir les rêves de millions de spectateurs, et être à la hauteur de leur attente*». Raté : pour la plupart des fans, **Le Retour du Jedi** fit au contraire l'effet d'un réveil brutal un lendemain de cuite. On espérait une apothéose épique, on nous balançait une simple «sequel» sans la moindre magie, qui se contentait d'apporter les réponses attendues, après avoir réglé en une demi-heure tous les conflits nés de **L'Empire Contre-attaque**. ■■■

STAR WARS

■■■ comme s'il s'agissait surtout d'en finir et de passer sans tarder à autre chose. Tel semble bien avoir été le plan de Lucas, qui savait déjà qu'il ne s'attellerait pas immédiatement aux deux autres trilogies et qui, dès cette époque, se mit à gérer sa saga comme une entreprise, privilégiant les produits dérivés au détriment des films. «*Le Retour du Jedi est techniquement et commercialement le meilleur des trois films* (sic) *... il a été conçu pour passionner les fans qui avaient grandi avec la série, mais aussi les enfants de cinq à dix ans* (re-sic) *qui la découvraient*» simplifie Richard Marquand. On ne saurait mieux dire.

L'amusant est que Marquand, comme Kershner avant lui, a toujours revendiqué les options «artistiques» du **Retour du Jedi** et assuré que Lucas lui avait laissé une totale liberté. «*Georges sait que l'on ne doit entendre qu'une seule voix sur un plateau. Il était le compositeur et moi le chef d'orchestre. Il était dans la salle, au premier rang, mais n'était pas bondir pour m'arracher la baguette et diriger les musiciens*». En fait, Lucas semble s'être contenté de permettre à son réalisateur de sauver la face, en jouant à fond sur sa relative inexpérience. Marquand revendiquait par exemple «*quinze jours d'échange d'idées en compagnie de Kasdan et Lucas*» !!!, ce qui est dérisoire (surtout par rapport à l'implication de Kershner). Il assurait qu'il avait «*bénéficié d'une totale liberté*», tout en admettant que Lucas «*savait exactement ce qu'il voulait sur l'écran*». Il se vantait même de «*connaître tous les plans du film*», comme si c'était un exploit... Enfin, il avouait avoir tenté d'imposer l'idée d'une mort héroïque pour Han Solo (avec l'appui d'Harrison Ford et de Lawrence Kasdan) mais précisait que «*George s'y était catégoriquement opposé*».

Contrairement aux deux premiers films, **Le Retour du Jedi** se contente donc de figer la série et les personnages dans leurs mythes, quand il ne les sabote pas purement et simplement (Solo, Dark Vador...), ce que Lucas, déjà projeté vers l'avenir, fit probablement de manière consciente afin de repartir sur des bases presque vierges.

*Leia (Carrie Fisher), une princesse de conte de fées au cœur d'une guerre intergalactique (**Le Retour du Jedi**).*

Au final, **L'Empire Contre-attaque** et **Le Retour du Jedi** diffèrent en tous points, ainsi que l'a voulu leur véritable auteur, Georges Lucas. Il n'est donc pas surprenant de voir les deux metteurs en scène se tirer dans les pattes. «*Quand j'ai vu Le Retour du Jedi*» se souvient Irvin Kershner, «*j'ai regretté de ne pas l'avoir fait moi-même. Ça ne tient pas debout. Il n'y a pas de continuité, pas de progression dramatique ni logique. On a parfois l'impression que le film a été coupé. Et puis, pourquoi diable sont-ils allés montrer le visage de Dark Vador ? Je n'aurais jamais fait une chose pareille. Ce type ordinaire allongé par terre avec deux électrodes sur la tête, j'ai trouvé ça pathétique*». Ce à quoi Richard Marquand réplique par : «*L'Empire Contre-attaque est très sophistiqué, il n'a pas cette magie, cette naïveté qui fait le charme de la série. La grande erreur, qui plombe tout le film, c'est qu'il n'y a pas de scène d'exposition, aussi courte soit-elle. Résultat : le film est complètement incompréhensible*».

Dans son ranch, assis sur son tapis de dollars et son empire technologique, Georges Lucas compte les points et ramasse seul la mise. Diviser pour mieux régner. C'est un fait entendu. **Star Wars** lui appartient.

Léonard HADDAD

*Dark Vador : un geste célèbre de la main invitant Luke Skywalker à rejoindre le côté obscur de la Force dans **L'Empire Contre-attaque**.*

La Guerre des Etoiles - Han Solo (Harrison Ford) et son fidèle Chewbacca devant le Faucon Millénaire.

actualité cinéma
sorti le 5 mars

TYKHO MOON

star de la BD, rebelle du cinéma

ENKI BILAL

Né à Belgrade en 1951, arrivé en France dix ans plus tard, Enki Bilal ne tarde pas à exploiter un talent précoce pour le dessin. Publié pour la première fois dans Pilote en 1979, il devient au début des années 80 une star de la BD via des albums ambitieux développant un univers très personnel : «Partie de chasse», «La foire aux immortels», «La femme piège», «Froid équateur»... Côté cinéma, Enki Bilal retouche le monstre de LA FORTERESSE NOIRE de Michael Mann, signe les décors peints de LA VIE EST UN ROMAN d'Alain Resnais, puis passe derrière la caméra en 1989 pour les besoins de BUNKER PALACE HÔTEL. Avec TYKHO MOON, il revient aujourd'hui à la réalisation, non pas en dilettante, mais en passionné.

Arletty (Jeanne Lysandre) et ses «cavaliers servants» (Jeremiah McKenna et Jean Rochefort) dans *La Forteresse noire* de Michael Mann

Quelle a été l'impulsion de départ qui vous a mené vers le cinéma ?

J'aime le cinéma depuis que je suis tout gamin. J'y allais toutes les semaines... à Belgrade d'abord, puis en France lorsque je suis arrivé. Le cinéma et le dessin existaient en parallèle pour moi. Le dessin, c'est simple : instantané, même quand il n'y a pas de place, on sort une feuille de papier, on la met sur ses genoux et on dessine. Le cinéma, c'est difficile d'en faire un aussi surtout lorsqu'on est enfant ! A Belgrade, j'allais voir des westerns, des péplums... en France, des films familiaux, d'espionnage, principalement de cinéma de genre. Puis adolescent, j'ai découvert Pasolini, Buñuel, Kubrick, Polanski, Tarkovski... Le cinéma est en fait venu à un moment grandir le relais de mes influences figuratives. C'est pourquoi mes albums se réfèrent beaucoup moins à la bande dessinée elle-même qu'au cinéma. La littérature, la politique, l'actualité constituent également des sources d'inspiration. L'acte de cinéma participe donc d'une véritable envie, et j'envisage la réalisation comme un moyen d'enrichir mon travail lorsque je retourne à la BD. Quand je fais un film, ça nourrit un nom dessin et inversement. Pour moi, c'est une démarche tout à fait cohérente.

Quelle est la principale différence entre créer pour la bande dessinée et créer pour le cinéma ?

En tant qu'auteur de BD, je suis totalement libre, je développe un univers que n'appartient qu'à moi-même. Lorsque je passe derrière la caméra, il y a une question rentrée qui revient : qu'attend-on de moi ? J'ai réalisé **Tykho Moon** contre un système qui ne désirait pas le film, qui ne disait de ne pas le faire, que ce n'était pas pour la France. On a beaucoup fantasmé entre Bilal dessinateur et Bilal réalisateur. **Tykho Moon** est totalement autonome, ce qui n'était pas le cas de **Bunker Palace Hôtel**, lequel reproduisait mon univers de BD. **Tykho Moon** n'est plus de la table, du film intimiste.

Est-ce que parce que *Bunker Palace Hôtel* a été un relatif échec commercial que vous avez dû revoir à la baisse le budget de *Tykho Moon* ?

Oui, bien sûr. Mais vous avez raison de dire «relatif», parce que des premiers films qui font 40 000 entrées sur Paris, il n'y en a pas beaucoup. Mais le premier film de – je cite – Enki Bilal, la star de la bande dessinée, c'est un échec cuisant pour le milieu du cinéma. Les financiers, les gens du marketing, les critiques cinéphiles purs et durs m'attendaient au tournant. Je prends des risques en connaissance de cause, avec que je fais les choses pour mon plaisir.

Tykho Moon a connu de nombreuses réécritures : dans quelle direction le scénario a-t-il progressivement évolué ?

J'ai commencé à écrire **Tykho Moon** parallèlement à la finition de **Bunker Palace Hôtel**, et sans me poser la question de la production. Je savais que je n'aurais évidemment pas un budget colossal à l'américaine, ou même un budget à la Claude Berri, mais je travaillais quand même avec l'idée qu'il y aurait de grands décors, une figuration importante, de façon à faire ressembler cette cité-lumière à une véritable mégalopole futuriste. Le mur séparant la ville en deux, par exemple, ne posait pas de problème à l'écriture du scénario : des scènes de tableaux des personnages marchant tout le long. Au tournage, je n'ai disposé que de vingt mètres de mur ! A la base, **Tykho Moon** était un projet d'une plus grande ampleur visuelle. Puis le succès de **Bunker Palace Hôtel** est terminé, le temps a passé, j'ai multiplié les discussions avec les producteurs, et j'ai compris qu'il fallait réduire, réduire, réduire... C'est à ce moment-là que je me suis dit tant pis, on fait moins, je vais faire un film plus intimiste que prévu, plus proche des acteurs, plus clinique, plus simple dans les effets : la caméra sera posée à cet endroit parce que de toute façon je ne peux pas la bouger, je ne dispose pas de trois cents figurants, on fera avec quoi... Ces contraintes techniques et budgétaires ont permis **Tykho Moon** tel le fait. C'est pourquoi j'ai décidé au début du film que l'histoire se déroule sur la lune dans une dictature : des personnages qui n'existent pas sur terre à l'origine. Mais pour un effet de surprise, préserver le mystère, ne cadrer plus avec l'esprit de la fable, je ne regrette pas d'avoir fait ces choix. Si j'avais fait un film plus réaliste, avec des décors davantage crédibles, on raccrocherait plus à l'univers, à une sensation propre de l'œuvre même de la fable.

Laetitia Dosch : «Elle est très expressive, elle se dit qu'elle est une véritable comédienne»

D'où vient votre passion pour tout ce qui touche à la politique ?

J'ai vécu consciemment dans un contexte politique quand j'étais gamin. J'ai grandi à Belgrade, dans un monde où il y a un héros, Tito, où on entretient la mémoire de la guerre. En face de chez moi, il y avait un musée avec des armes, des chars, des avions. C'était un rapport quotidien et conscient avec la politique, comme si tout s'organisait autour d'elle. Au cinéma, la politique ne doit pas être envisagée forcément dans le sens idéologique du terme. Un film américain sur la mafia est un film politique. Ça me paraît bizarre de ne pas intégrer la politique comme quelque chose d'important. Moi, j'ai plutôt tendance à parler beaucoup de dictature et de dictateur. Avec **Tykho Moon**, j'ai l'impression de clore un peu le chapitre parce que le personnage interprété par Michel Piccoli, Mac Bee, est une caricature de toute notre mémoire de dictateurs : Mussolini, Hitler, Marcos, Ceaucescu... Les dictatures représentées par un homme, ou une famille, n'existent plus vraiment dans le monde d'aujourd'hui. Mac Bee est en fin de parcours, il s'est exilé sur la lune pour être le dernier des dictateurs. **Tykho Moon** se trouve en phase avec l'actualité sur d'autres points. On peut rapprocher le «délateur du mois» du film, à la loi Debré qui demande aux citoyens de devenir des délateurs. La politique, c'est donc aussi tout simplement le rapport à l'actualité.

Johan Leysen, l'interprète de Tykho Moon, est une vraie révélation. Comment l'avez-vous rencontré ?

A l'origine, David Bowie devait jouer le rôle de Tykho Moon. Il adorait le scénario et avait donné son accord. Le film ne s'est pas fait avec lui pour des raisons de délai : les dates où il était libre ne correspondaient plus à notre planning. C'est tombé à l'eau. Il y a deux ans, une amie m'a donné une photo de Johan Leysen, m'expliquant à quel point c'était un acteur étonnant. A un mois du tournage, on n'avait toujours pas de héros. La photo de Johan traînait dans mon atelier. Physiquement, il correspondait parfaitement au personnage. Il n'a pas été difficile de l'imposer.

Le casting de *Tykho Moon*, constitué d'acteurs et d'actrices de renom, a-t-il englouti un gros pourcentage du budget qui aurait pu servir l'aspect visuel, graphique du film ?

Non, il ne faut pas raisonner comme ça. Les acteurs ont accepté de jouer dans **Tykho Moon** par envie, également parce qu'ils connaissaient Maurice Bernart, un producteur indépendant. Ils savaient que c'était un film à risque, un film délicat, produit sans chaîne de télévision, à l'exception d'une aide de *Canal +*. Les acteurs ne rentrent pas vraiment en compte dans les choix esthétiques du film. Ils m'ont soutenu dans la réalisation de **Tykho Moon**. Depuis, le cinéma, c'est pour moi avant tout les acteurs.

C'est une façon d'envisager le cinéma davantage comme une aventure de tradition française, non ?

Par la force des choses, oui. Si on me disait : «Mr Bilal, faites-nous votre film de science-fiction, écrivez-nous quelque chose en rapport direct avec votre univers», je signerais tout de suite. Mais en France, ce n'est pas possible : il y a trop d'a priori sur l'imaginaire. Il suffit de se souvenir comment Melies est mort, oublié de tous. Malheureusement, l'imaginaire est le chaînon manquant du cinéma français. J'ai eu une proposition d'adaptation pour le cinéma de «La Foire aux immortels» et «La femme piège», les deux albums en un film. J'ai refusé parce que je ne pouvais pas imaginer que quelqu'un s'approprie mes personnages, mais l'important est ailleurs : la proposition ne venait pas de France, mais d'Angleterre pour une star de la pub. C'est assez symptomatique, concernant l'imaginaire, de la différence entre les cinémas anglo-saxon et français.

Où situeriez-vous justement *Tykho Moon* dans la cinématographie française ?

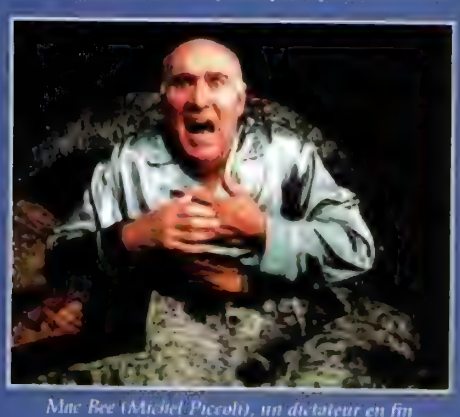
Je dirais que c'est un film de résistant. Récemment, quelqu'un ayant travaillé sur **Tykho Moon** m'a appelé pour dire qu'il avait eu le blues pendant dix jours après l'avoir vu. Ce quelqu'un qui vient du cinéma, qui travaille dans le cinéma depuis longtemps, a été ému par le fait que c'était un type de film qui ne se ferait plus. Et en l'entendant, cela m'a conforté dans l'idée que **Tykho Moon** est une chose hors norme, atypique. Pas du tout un film nostalgique, mais une œuvre nourrie des derniers soubresauts d'un système d'avant, quand il y avait plus d'indépendance, quand des producteurs pouvaient accompagner dans leur démarche des gens comme moi, en marge de la norme.

Comment voyez-vous désormais votre avenir cinématographique ?

Qu'est-ce que je peux attendre d'un troisième film ? Je sais que je n'aurai jamais les moyens de ma liberté de dessinateur. Je n'ai pas envie d'aller tenter ma chance aux Etats-Unis, parce que même si j'obtiens les crédits, il faudra que je fasse concession sur concession afin que le film soit mondialiste, qu'il s'adresse à tout le monde. Ma liberté, je peux en fait la trouver plus facilement dans un petit budget, quitte à faire un film totalement artisanal, quitte à passer par la vidéo. C'est de cela dont j'ai envie. **Tykho Moon**, c'était trop long, trop compliqué. J'aime le film, je l'assume totalement, mais je me suis retrouvé dans la situation d'un cheval qui se mettrait des œilleres. En fait, mon propre univers est un piège, une entrave à la liberté de filmer.

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**

Anikst et Lena dans les rues d'un Paris lunaire mâchefer et poussiéreux...



Mac Bee (Michel Piccoli), un dictateur en fin de règne et en quête d'immortalité.

opinion

OBJECTIF : LUN...

Sur la lune, le président-dictateur Mac Bee (Michel Piccoli) refuse de se rendre à l'évidence : son règne connaît ses dernières heures. De mystérieux tueurs s'occupent de sa famille, éliminant son frère jumeau puis ses deux fils ; la communauté internationale prend ses distances avec lui et ordonne un blocus ; quant à la petite tache bleue sous son oreille, elle indique clairement que Mac Bee ne survivra pas longtemps à cette maladie, incurable ou presque. Car les cellules cérébrales d'un homme, Tykho Moon, ont permis vingt ans plus tôt de freiner la multiplication du virus de Mac Bee. Quand le dictateur apprend que Tykho Moon, laissé pour mort après l'opération, est en fait toujours vivant, il ne pense plus qu'à le retrouver coûte que coûte.

De son côté, Anikst, amnésique depuis vingt ans, sculpte la pierre dans les souterrains de la mégalopole lunaire. A l'hôtel Mare Tranquillitatis où il échoue, de mystérieux personnages semblent s'intéresser à lui. Au cœur d'un complot familial et objet d'une chasse à l'homme, Anikst va bientôt retrouver la mémoire...

Après **Bunker Palace Hôtel**, film ambitieux, film-univers où des personnages monolithiques, au destin incertain, se perdaient dans l'immensité des décors, Enki Bilal fait avec les moyens du bord pour porter à l'écran une histoire complexe, labyrinthique, au croisement de différents genres : politique-fiction, film noir, farce grotesque, anticipation visuellement catastrophique au point de devenir laid (une impasse parisienne grossièrement bâchée pour figurer le sol lunaire, des intérieurs obscurs et une multitude de gros plans pour pallier l'absence de véritables décors, des images hasardeuses générées par ordinateur quand une belle peinture sur verre aurait suffi). **Tykho Moon** trimballe ses nombreux personnages dans un univers de série Z. Cet échec formel s'accommode mal de la volonté d'Enki Bilal de jouer sur différents registres (humour, politique, émotion, mystère, drame...) et aurait même tendance à transformer de bien légitimes ambitions en sommets de prétention.

Dans l'incompatibilité entre le réalisateur et le système français de production et de distribution: il se peut, malheureusement, que le système ait eu raison : à la vision de **Tykho Moon**, rien ne vient prouver que c'était un film à faire.

Vincent GUIGNEBERT

Allemagne/France. 1996. Réal.: Enki Bilal. Scén: Dan Franck & Enki Bilal d'après une histoire d'Enki Bilal. Dir. Phot.: Eric Gautier. Mus.: Goran Vejvoda. Prod.: Maurice Bernart pour Salomé SA/Schlemmer GmbH/Nova Films. Int.: Julie Delpy, Johan Leysen, Michel Piccoli, Marie Luforêt, Richard Bohringer, Yann Collette, Peter Berling... Dur.: 1 h 47. Dist.: Steward. Sorti le 5 mars 1997

actualité cinéma
sorti le 5 mars

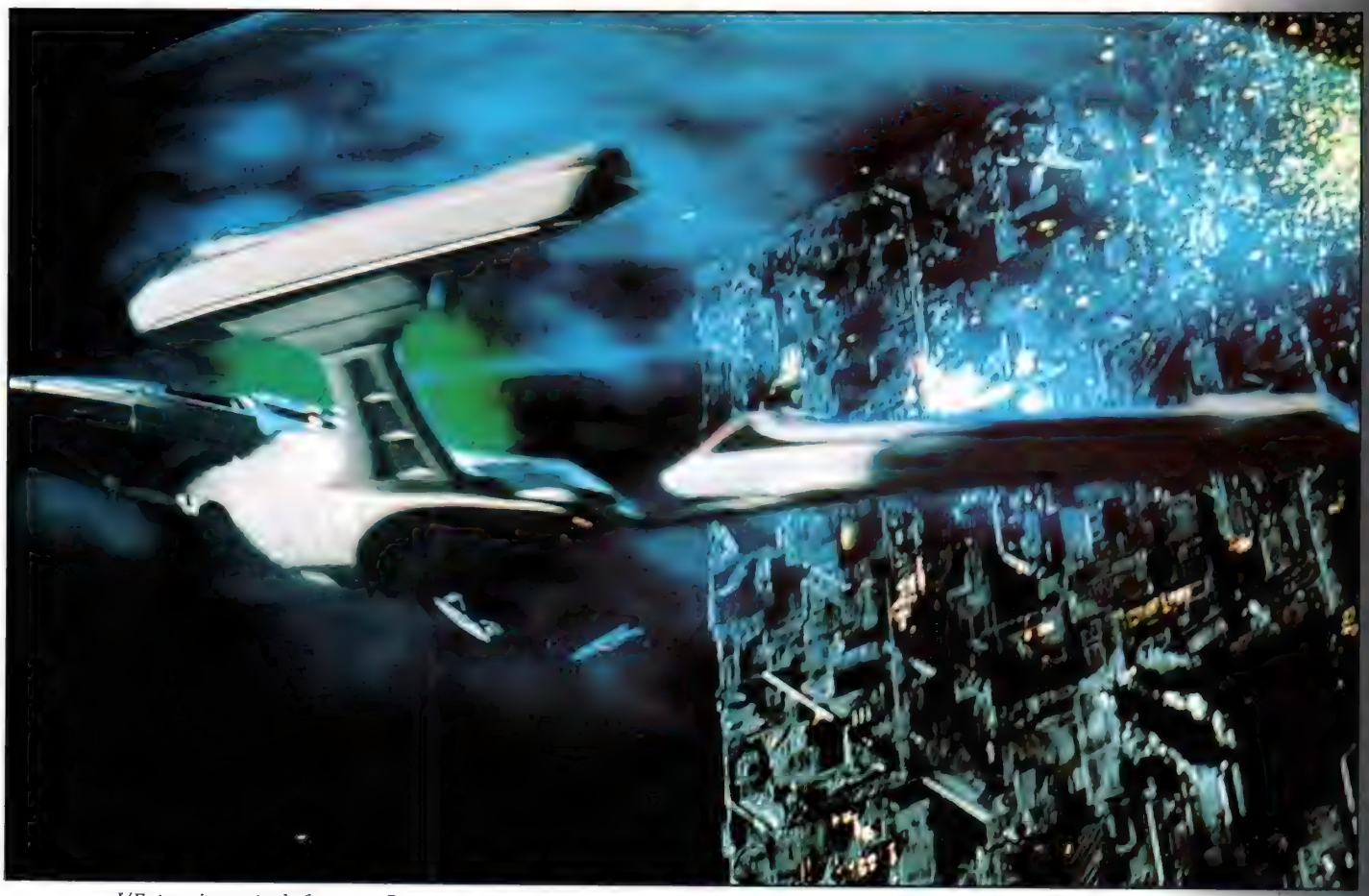
STAR TREK
PREMIER CONTACT

Et de un font huit ! Huit STAR TREK pour le cinéma, avant un nouveau départ, un nouvel équipage, un nouveau réalisateur, des nouveaux méchants... Un authentique et spectaculaire ravalement de façade, bénéfique à la mythologie d'abord orchestrée par le défunt Gene Roddenberry. Kirk, Spock et leurs comparses ayant définitivement passé la main, le temps est à une révision totale de l'Enterprise, au déménagement du mobilier et des instruments de bord...

Avant de rendre son dernier souffle, Gene Roddenberry prend une précaution essentielle. Il trouve un héritier, quelqu'un qui, sur son modèle, tiendra fermement les rênes de **Star Trek** tant à la télévision qu'au cinéma. Un élu qui poursuivra son œuvre, doublé d'un adroit gestionnaire. Ancien directeur des programmes de *Paramount*, superviseur de séries comme *McGyver*, Rick Berman est l'homme de la situation, celui qui, à vitesse supersonique, gravit tous les échelons menant d'un poste purement technique aux décisions fondamentales.

Installé par Gene Roddenberry lui-même au commandement de la série ***Star Trek : The Next Generation***, Rick Berman se conforme au fameux état d'esprit **Star Trek** «*L'esprit **Star Trek** ? Difficile à définir ! Je dirais que Gene Roddenberry a imaginé un futur plein d'espoir, où l'humanité sera meilleure qu'elle ne l'était ou qu'elle ne l'est actuellement. Les films, les séries affirment que nous allons vers des lendemains positifs, tout roses, que nous allons former une même communauté à la conquête de l'univers. Gene Roddenberry était un grand optimiste. Je ne le suis pas autant, sans tomber dans l'excès inverse toutefois, mais je respecte son point de vue. Les **Star Trek** continueront donc de montrer ce dont les hommes sont capables quand ils ne se font pas la guerre, quand ils ne détruisent pas leur environnement*». Ils colonisent l'espace, élargissent une fédération de plusieurs milliers de planètes. Une expansion pacifique qui se heurte, dans ce huitième épisode de la saga cinématographique, à la froide férocité des Borgs, à côté desquels les Klingons, désormais dans le giron de Starfleet, ressemblent à des enfants de chœur. «*Les Borgs sont sans conteste les méchants les plus populaires de la série* **Star Trek : The Next Generation**. *Nous avions hâte de les voir enfin sur grand écran. Le voyage dans le temps est un autre ingrédient très apprécié des téléspectateurs. J'y tenais beaucoup*» explique Brannon Braga, l'un des autres fils spirituels de Gene Roddenberry. «*Rick Berman voulait, quant à lui, que les Borgs donnent du*

Le Capitaine Jean-Luc Picard (Patrick Stewart) : il succède à James T. Kirk au gouvernail de l'USS Enterprise.



L'Enterprise contre la forteresse Borg : un sommet su space-opera qui renvoie à une certaine bataille contre l'Etoile Noire de ***Star Wars****.*

fil à retordre à Picard. Nous avons concilié nos vœux réciproques pour élaborer l'intrigue de ***Star Trek : Premier Contact****»*, un space-opera qui tranche agréablement avec la routine de la saga. Du précédent surtout, plombé par un scénario excessivement complexe. «***Générations*** *nous a tous déçus. Depuis le tout début. Depuis la lecture d'un scénario qui en rajoutait trop. Plutôt que d'exploiter tous les potentiels d'une intrigue centrale, il multipliait les intrigues secondaires*» témoigne Brent Spiner, interprète du stoïque androïde Data.

«*Vous me dîtes que* ***Premier Contact*** *est très différent de* ***Générations*** *et des précédents. Mais tous les* ***Star Trek*** *sont différents les uns des autres. Il n'y en a pas un qui ressemble à l'autre.* ***Premier Contact*** *a ceci de particulier qu'il prend quelques initiatives. Les personnages consacrent moins de temps à discuter, à marcher de long en large dans la salle de commandement de l'Enterprise. Ils plongent dans un véritable film d'action bourré d'effets spéciaux. Nous voulions ainsi rendre* ***Premier Contact*** *plus spectaculaire que les autres, plus excitant. Ce n'est pas pour autant que nous négligeons les protagonistes. L'histoire, à mon goût, s'avère très romantique avec ces humains séparés par plusieurs siècles et qui se retrouvent pour sauver le monde du joug des Borgs. Et puis, l'humour participe aussi à la fête*» poursuit Rick Berman. On ne peut guère soutenir que ce soit le cas dans l'excessivement métaphysique **Générations**, un **Star Trek** pour les initiés, les purs et durs qui prennent les choses très au sérieux. «*Ce n'est pas le cas de* ***Premier Contact****. Il s'adresse aux fans de la série mais également aux autres, ceux qui ne la suivent pas régulièrement à la télévision. Je n'ai pas l'impression qu'il soit impératif de connaître parfaitement la mythologie* ***Star Trek*** *pour comprendre et apprécier ce dernier film*».

Deanna Troy (Marina Sirtis), le lieutenant Hawk (Neal McDonough) et Worf (Michael Dorn) : trois membres de Starfleet dans la ligne de mire des Borgs.

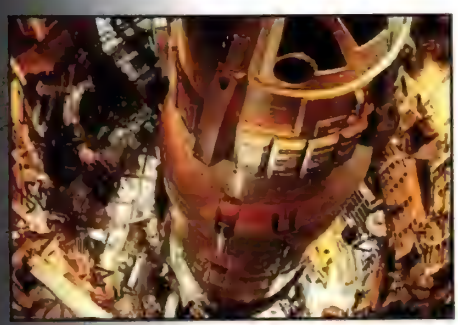
Même que des spectateurs prudents, généralement rétifs au jargon en vigueur au sein de Starfleet, se prennent au jeu, s'intéressent à ce qu'ils prenaient hier avec des pincettes. «*Premier Contact a été vu aux Etats-Unis en tant que film à part entière. Pas en tant qu'énième séquelle comparée aux précédentes*» approuve Brent Spiner, partisan acharné de ce huitième **Star Trek**. A l'instar des autres interprètes d'ailleurs. «*C'est vraiment notre film. Bien plus que le précédent qui sert essentiellement à passer le témoin d'un équipage à l'autre. Et puis, c'est l'un des nôtres qui le réalise, Jonathan Frakes*». Talentueusement, pourrait-il ajouter, car Jonathan Frakes insuffle à son premier long métrage pour le cinéma une réelle vigueur, de l'énergie à en revendre. Si les scènes sur la Terre de 2063 paraissent un peu ringardes dans leur tentative de reconstitution d'une société archaïque, le résultat d'un conflit planétaire, l'invasion Borg frappe par son atmosphère oppressante. Une atmosphère de cauchemar, digne d'un film d'horreur. De **Hellraiser**, dont les Cénobites évoquent irrésistiblement les Borgs. Une ressemblance évidente. «*Les Borgs sont apparus pour la première fois dans la série en 1987. C'était bien avant les Cénobites*» rétorque un Rick Berman un tantinet sur la défensive. 1987, n'est-ce pas aussi l'année de sortie de **Hellraiser** ? Ben oui. Qu'importe les similitudes après tout : les Borgs sont des vilains fascinants, monolithiques, totalement privés de conscience et d'humour. L'humour, il s'exprime à leur dépend, inoffensif d'ailleurs. N'entend-on pas dans les dialogues : «Borg ? Ce n'est pas suédois comme nom ?», quoique le joueur de tennis ne porte guère les stigmates de la «borgitude», à savoir des flexibles sortant du crâne et une mine de cadavre pas frais.

Rick Berman dit vrai : **Premier Contact** ne cultive pas l'esprit de chapelle et le prosélytisme. Ce qui n'interdit pas de se faire plaisir, comme ce petit clin d'œil au passage avec l'apparition furtive de Robert Picardo, le médecin-hologramme de ***Star Trek : Voyager***. Ce qui n'interdit de planter ■ ■ ■

STAR TREK
PREMIER CONTACT

■■■ les racines du scénario dans l'un des meilleurs épisodes de *Star Trek : The Next Generation*, **Best of Both Worlds** où Picard tombe aux mains des Borgs qui l'assimilent. «*Cette «assimilation» fut un processus douloureux et dégradant. En prenant possession du corps et de l'âme de Picard, les Borgs espéraient en savoir davantage sur Starfleet. Picard se tira d'affaire grâce aux progrès de la médecine et redevint un homme comme les autres, ou presque. Mais il lui reste un souvenir cuisant de cette expérience, et il hésite tout naturellement à affronter de nouveau cet ennemi. L'avantage, c'est qu'il fait désormais preuve d'une connaissance intuitive des Borgs. Il comprend leur mentalité, leur objectif. Il est donc le mieux placé pour les combattre*» soutient à son tour Patrick Stewart, interprète du Capitaine Jean-Luc Picard.

Que l'on connaisse ou pas l'épisode **Best of Both Worlds** n'a aucune importance : les scénaristes de **Star Trek : Premier Contact** mentionnent sans perdre de temps le cauchemar traversé par Picard. Ils ouvrent même le film sur le Capitaine de l'Enterprise entravé dans la cubique torteresse Borg. Un souvenir extrêmement douloureux pour ce brave officier au nom typiquement français. «*L'idée revient à Gene Roddenberry. Dans la mesure où la Terre forme une fédération, tout cela est normal. Il y a bien un Russe, Chekov, dans le premier équipage de* **Star Trek**. *Gene y tenait. Nous avons même auditionné des tas de comédiens français et belges, avant de nous fixer sur Patrick Stewart. Bien qu'il soit anglais, il donne parfaitement l'illusion d'être français. Son timbre de voix, sa manière de parler et son maintien permettent d'y croire. Important dans la mesure où nous prétendons que Picard a vécu en France, que nous le montrons revenir dans son village natal*». Pas de



Une fusée retapée à la hâte et dont dépend le sort de l'humanité.

Data (Brent Spiner), un androïde en quête de sentiments humains.

produit du terroir hexagonal dans **Premier Contact** cependant ! Quoique la production aurait pu s'offrir ce décor à une plus grande échelle. Sur le modèle du pont de l'Enterprise qui, de la télévision au cinéma, gagne quelques précieux mètres carré.

«*Le pont de l'Enterprise à la télévision et au cinéma, ce sont deux choses différentes*» explique Michael Dorn, Klingon et capitaine de corvette. «*D'un point de vue dramatique, pour les comédiens, cela change tout. La télé n'est qu'une boîte. D'une manière ou d'une autre, les acteurs doivent y rentrer, quitte à s'entasser les uns sur les autres sur un plateau minuscule. Enchaîner sur un film de cinéma quatre jours seulement après l'avoir quitté, c'est une sacrée expérience. Au début, nous étions tous désorientés, surtout dans la première séquence où nous nous retrouvons dans la salle de commandement. Après avoir discuté avec le réalisateur des dialogues, nous nous sommes regroupés au centre du plateau, collés les uns aux autres. Il a fallu que l'on nous demande de nous disperser, de profiter de l'espace. Nous étions tellement habitués au coude à coude, à l'immobilité, que nous n'osions pas bouger.* ■■■

Data torturé par une Reine Borg désireuse de lui arracher quelques secrets.

starman

PATRICK STEWART

Patrick Stewart, c'est d'abord un gentleman anglais, un comédien né le 13 juillet 1940 dans le Yorkshire. Il prend ses premiers cours de comédie à l'âge de douze ans. Trois ans plus tard, il entre dans la vie professionnelle. Et c'est le début d'une prestigieuse carrière sur les planches, notamment au sein de la Royal Shakespeare Company. Sous le sceau du grand dramaturge, Patrick Stewart interprète «Le marchand de Venise», «La tempête», «Songe d'une nuit d'été»... A la télévision britannique, il figure dans les séries LA TAUPE et MOI CLAUDE, EMPEREUR. Au cinéma, sa filmographie inclut EXCALIBUR, DUNE, LIFEFORCE, LE DOCTEUR ET LES ASSASSINS, L.A. STORY, DEUX DOIGTS SUR LA GÂCHETTE, SACRÉ ROBIN DES BOIS... Eclectique, Patrick Stewart accède au vedettariat en succédant à William Shatner à la barre de l'Entreprise. De Jean-Luc Picard, il fait l'égal de James T. Kirk...

Avant *Star Trek*, vous n'étiez pas une célébrité, ce qui est aujourd'hui le cas. Comment réagissez-vous à cette gloire soudaine ?

Sur ma vie professionnelle, l'impact de **Star Trek** est considérable tant l'audience de la série et des films atteint des records. Quelque chose de bénéfique. Pourtant, au début, je redoutais le côté restrictif, que l'on m'enferme à jamais dans la salle des commandes de l'Enterprise, que les producteurs et réalisateurs ne voient en moi que Jean-Luc Picard. Le succès ne présente pas seulement des avantages. Vaille que vaille, j'essaie de vivre comme avant **Star Trek**. J'habite au même endroit, je fais toujours mes courses. Sortir prendre un verre devient de plus en plus compliqué, et je me laisse encore surprendre parfois par la célébrité. Dix ans après le démarrage de *Star Trek : The Next Generation* à la télévision, je n'y suis toujours pas habitué. Il n'y a pas longtemps, je voyageais pour la promotion de **Star Trek : Premier Contact**. Allant aux toilettes, je tombe nez à nez avec une énorme affiche me représentant. A cet instant précis, je me suis demandé pourquoi on me montrait à une aussi grande échelle. Cette tête disproportionnée. Immédiatement, je me suis frénétiquement lavé le visage, comme si ça allait effacer le poster du mur. Je ne sais pas si je m'habituerai un peu à tout ça !

Parlez-nous de Jean-Luc Picard. Dans quelle mesure êtes-vous attaché au personnage ? Que lui avez-vous exactement apporté ?

Il est toujours possible que Jean-Luc Picard fasse mon épitaphe. Autant, dans ce cas, que je le serve de mon mieux. Je me montre donc très vigilant concernant ses pensées, ses paroles. J'essaie toujours de diriger ses pas, ses décisions dans une direction qui me convient aussi, à moi Patrick Stewart. Je ne veux pas me trouver en désaccord profond avec Picard. A dire vrai, je ne sais plus

Quand Picard se transforme en Dixon Hill, privé d'un monde virtuel...

Picard en tenue de sortie... Paré pour arracher les Borgs du fuselage de l'Enterprise.

exactement où finit Picard et où commence Patrick Stewart. La fusion est réelle. Dans la mesure où je travaille avec des gens formidables, généreux et compréhensifs, j'ai pu m'investir de plus en plus étroitement dans la création même du personnage. Le Picard d'aujourd'hui est sensiblement différent de celui des débuts, plus rigide celui-là, moins humain. Dans **Premier Contact**, il adopte un comportement sensiblement différent de celui de **Générations**. Dans **Générations**, Picard se montrait trop introspectif, passif et académique. Le scénario le décrivait très sérieux, fragilisé au départ par la mort de son frère et de son neveu. Aujourd'hui, il réagit par rapport aux événements. Nous avons désormais affaire à un homme qui prend des décisions, à un homme d'action, qui mène l'action. Je tenais à cette nouvelle approche de Picard. Lorsque les scénaristes ont suggéré le retour des Borgs, sa captivité précédente et ses séquelles, j'ai immédiatement perçu une merveilleuse opportunité d'intensifier toutes les émotions de l'histoire. Dans cette même optique, nous n'avons pas reproduit les erreurs de **Star Trek : Générations**, qui se déroulait dans de trop nombreux cadres. En route, on perdait les personnages. Dans **Premier Contact**, nous avons réalisé qu'il fallait ramener au plus vite Picard sur l'Enterprise. Le même en présence d'une femme d'une autre époque ne pouvait également que lui être psychologiquement bénéfique. La séquence la plus charmante du film se déroule d'ailleurs en sa compagnie. Je porte un trenchcoat, un feutre à la Bogart dans un dancing des années 40. Vraiment délicieux !

Plus que la majorité des films et séries, *Star Trek* est soumis à l'orthodoxie des Trekkies, les gardiens du temple en quelque sorte. Subissez-vous une certaine pression de leur part ?

Avant **Star Trek**, j'avais déjà presque vingt-cinq ans de carrière. **Star Trek** constitue une étape importante, mais pas un accomplissement, un arrêt. Je ne vais pas non plus construire ma carrière en faveur de l'opinion des fans les plus endurcis de la saga.. Directement après **Star Trek : Générations**, j'ai tourné un film très différent, **Jeffrey**. A ce sujet, les journalistes n'arrêtaient pas de me demander : «Comment, d'après vous, les Trekkies vont-ils réagir à en vous voyant interpréter un homosexuel new-yorkais ?». Que vouliez-vous leur répondre ?! Je ne suis pas télépathe, je n'anticipe pas. Je fais seulement les choses qui m'intéressent sur les plans professionnel et personnel. Sur **Star Trek** également, nous n'agissons pas en fonction des réactions à venir. Nous faisons les choses pour nous d'abord. Nous misons sur la qualité de notre jugement en espérant, qu'ensuite, le public nous suive. C'est pourquoi nous avons pris des risques sur **Star Trek : Premier Contact**, concernant l'orientation des personnages surtout. Nous tenions davantage à un bon film qu'au conformisme que certains attendaient.

A l'image de Jonathan Frakes, vous sentez-vous la volonté de mettre en scène un *Star Trek* pour le cinéma ? Vous avez bien tourné quelques épisodes de la série *The Next Generation*...

Moi, réalisateur de **Star Trek : Premier Contact**, n'y pensez même pas ! J'en serais totalement incapable. Cela ne pouvait être que Jonathan Frakes. Il est né pour mettre en scène. Bien que j'aie moi-même réalisé cinq épisodes de ***Star Trek : The Next Generation*** sur les deux dernières années de la série, ce n'était pas vraiment par vocation. Je commençais à m'ennuyer, voilà tout. Et, à l'époque, je tentais par tous les moyens de retrouver un peu de vigueur, d'énergie. La télévision installe une sacrée routine, dans le cas d'une série comme la nôtre. Lorsque vous enchaînez épisode sur épisode, il est difficile, voire impossible, de travailler parallèlement. Malgré ce train-train, j'ai toujours tenté de renouveler mon jeu, de trouver l'équilibre juste entre action et émotion. Réaliser une poignée d'épisodes m'a secoué, réveillé, m'a également redonné confiance en la série. Le film **Star Trek : Générations** est arrivé à temps pour nous revigorer. Nous l'avons commencé trois jours après l'arrêt définitif de ***The Next Generation***. Sept ans de travail intensif, un total de 178 heures de métrage avec, inévitablement, des hauts et des bas. Globalement, nous pouvons nous montrer satisfaits de cette expérience. Mais j'ai tout de même traversé des moments de crise. **Jeffrey** est tombé à point. Quel contraste entre le personnage que j'y incarne et Picard ! Non pas que je dénigre **Star Trek**, bien au contraire, mais il était impératif que je réponde à cette question : «Suis-je un comédien ou suis-je le Commandant Jean-Luc Picard ?». La diversité, rien de tel pour vous souvenir que vous êtes un comédien ! J'aime le changement. D'ailleurs, après **Premier Contact**, j'ai attaqué **The Conspiracy Theory**, un thriller avec Mel Gibson. J'y joue le salaud.

Existe-t-il la même synergie entre Picard, Data, Worf et les autres, qu'entre Kirk, Spock, Scotty et les anciens auparavant ?

Je me souviens qu'en 1987, lorsqu'a débuté ***Star Trek : The Next Generation***, des critiques nous ont reproché de ne pas entretenir la même interaction, une complicité comparable à celle de l'ancienne équipe. Comment vouliez-vous obtenir en trois mois ce qu'ils ont mis vingt-cinq ans à construire ? Il a fallu des années à William Shatner, Leonard Nimoy et aux autres pour arriver à cette camaraderie, à souder à ce point cet équipage. Ce sentiment évolue avec les comédiens, grandit avec eux. Je ne crois pas que nous y sommes parvenus dans **Star Trek : Générations**. Par contre, dans **Premier Contact**, y compris dans les séquences d'action, nous développons humour, légèreté et ironie. Dans **Générations**, l'humour était soit totalement absent soit trop appuyé, notamment lors de la séquence d'ouverture, sur le bateau virtuel. L'humour peut également s'avérer un ingrédient très dangereux. Je pense notamment à tous ces jeunes qui suivent assidûment la série des années durant et qui, dans un film, voient ses héros mythiques du XXIVe siècle faire les pitres. Ça les décrédibilise totalement !

Dans son farouche désir de faire payer aux Borgs le prix de leur perfidie, Picard marche sur les pas d'un autre capitaine, Ahab dans «Moby Dick»... Un hasard ?

C'est d'autant plus troublant que j'enchaînais sur une nouvelle version de **Moby Dick**. Une totale coïncidence ! Je me suis rendu compte des similitudes entre la volonté farouche de revanche de Picard et celle d'Ahab après coup, en travaillant sur **Moby Dick**. Mais **Star Trek : Premier Contact** se réfère à un autre monument de la littérature, «La tempête» de William Shakespeare. Autre coïncidence, j'ai interprété la pièce sur la scène du New York Shakespeare Festival. L'un des scénaristes du film n'a pas manqué de faire le rapprochement entre Picard et Prospero. Les deux hommes se ressemblent beaucoup dans la mesure où ils sont tous deux enchaînés au passé. Ils cultivent le même ressentiment, la même rage contre ceux qui les ont tant fait souffrir. Tout leur temps, toute leur énergie s'engagent dans la direction d'une vengeance. Nul doute que la connaissance de cette similitude a influé sur l'écriture du scénario et le comportement de Picard. Ces analogies ne me surprennent pas plus que ça. Comme en peinture et en musique, certains thèmes reviennent toujours et encore ; ils finissent même par devenir partie intégrante de votre art.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

STAR TREK
PREMIER CONTACT

■■■ *Le cinéma vous permet effectivement de travailler plus confortablement, plus sérieusement aussi. Nous avons le temps d'argumenter avec le réalisateur, d'évoquer nos points de vues aussi différents sont-il, de nous arrêter. A la télé ? Interdiction absolue. Tout doit aller très vite. Vous dites : «Excuse-moi, j'ai une question !» et l'on vous répond : «Quoi encore ! Nom de Dieu, mais on ne pourra jamais mettre en boîte cette scène !» Dans Star Trek : Premier Contact, nous avons pris le temps de soigner le boulot».* Et un scénario sur lequel tient tout entier l'édifice. Important de le soigner, de lui consacrer de longues séances de réécriture pour ne pas renouveler les erreurs de **Générations**, si nuisibles à Picard.

C'est justement parce que l'erreur menaçait de se reproduire que Ron Moore, scénariste parmi tant d'autres, modifie sensiblement le script originel. *«Où va Picard va aussi l'intrigue. Le film le suit. Au départ, la lutte contre les Borgs se situait sur Terre, un cadre dont nous avons dû limiter l'importance. Nous avons ainsi restructuré le scénario et déplacé une partie de l'action sur l'Enterprise. Tout ce qui se déroule sur Terre relève souvent de l'humour tandis que les séquences dans le vaisseau de Starfleet s'orientent délibérément vers quelque chose de plus noir, de quasi-cauchemardesque. L'un sert de contrepoint à l'autre. Nous sommes ainsi parvenus à un bon équilibre au sein du film».* Un équilibre profitable à Jean-Luc Picard/Patrick Stewart, écarté de l'action dans **Générations** et désormais au cœur des intempéries. Il en aurait été autrement si le comédien et Jonathan Frakes n'avaient pas réagi à temps, demandant que le valeureux capitaine n'abandonne pas le navire sous la menace des Borgs. Dans le premier scénario, Picard se téléportait sur Terre. *«Ça n'avait aucun sens»* réplique à son tour Patrick Stewart. *«Nous faisions un film axé sur l'agression Borg. Pour les combattre, Picard devait impérativement se trouver dans l'environnement que ceux-ci venaient d'investir».* Et Picard de ne pas se réfugier sur le plancher des vaches ! Tant mieux que cette variante au scénario définitif de **Star Trek : Premier Contact** n'ait jamais vu le jour. Elle aurait privé le film de tableaux infernaux à la Giger, d'une sorte de réplique cyber-punk des enfers de Dante, un magma mi-organique mi-synthétique qui recouvre tout. Les corps y compris. Qui rentre dans les têtes également, qui bouffe la cervelle et transforme toutes les créatures vivantes rencontrées en légumes robotiques et bellicistes. Vivement que les Borgs reviennent dans le prochain **Star Trek**. En 1999 !

Marc TOULLEC

Jonathan Frakes : commandant en second de l'Enterprise et cinéaste méritant.

Lily Sloane (Aldre Woodard), une terrienne du XXI° siècle confrontée à la technologie du XXIV°.

Un soldat Borg : une abeille dans une ruche expansionniste.

***Star Trek : First Contact**. USA. 1996. Réal.: Jonathan Frakes. Scén.: Rick Berman, Brannon Braga et Ronald D. Moore d'après un sujet de Gene Roddenberry. Dir. Phot.: Matthew F. Leonetti. Mus.: Jerry Goldsmith. Effets spéciaux optiques : Industrial Light and Magic. Maquillages : Michael Westmore. Prod.: Rick Berman pour Paramount Pictures. Int.: Patrick Stewart, Jonathan Frakes, Alice Krige, Brent Spiner, LeVar Burton, Michael Dorn, Gates McFadden, James Cromwell, Marina Sirtis, Alfre Woodard... Dur.: 1 h 50. Dist.: UIP. Sorti le 5 mars 1997.* (Lire également preview in M.M. 105)

retraite forcée

Dans STAR TREK : GÉNÉRATIONS, il partageait la galette avec Patrick Stewart. Un premier pas vers la sortie, mais William Shatner se fait tirer l'oreille pour faire le second et dernier...

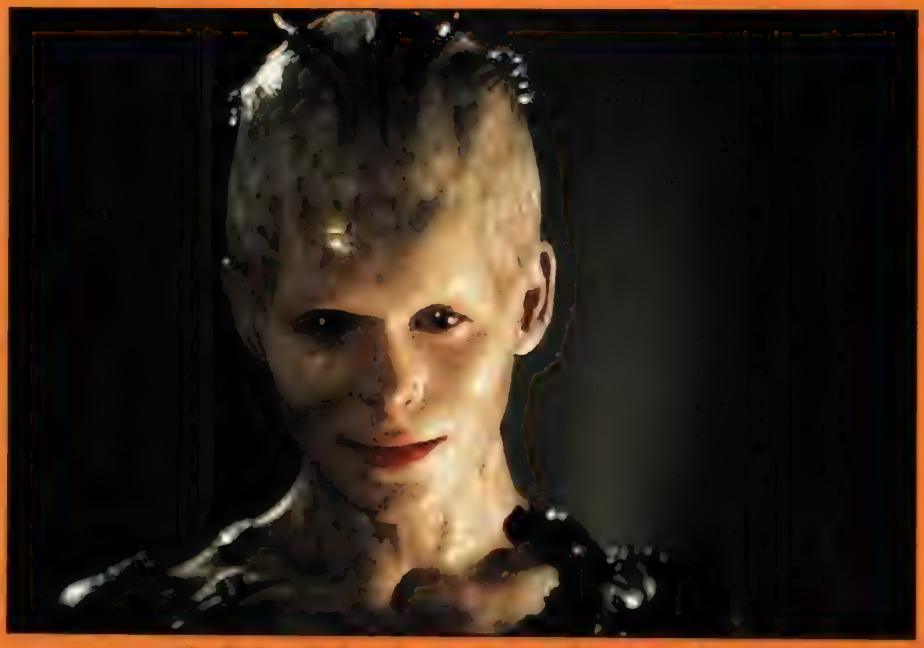
William Shatner ne lâche pas facilement prise. Bien que le Capitaine James T. Kirk soit officiellement mort dans **Star Trek : Générations**, le comédien revient à la charge, visiblement conforté par le succès du film, espérant sans doute que le titre initial de **Premier Contact**, «Ressurection», lui offre la possibilité de revenir de l'au-delà. Espoir déçu !

Trente ans dans l'uniforme amidonné du commandant de l'Enterprise, trente ans à explorer les planètes et châtier les vilains aliens, ça marque un homme. Et l'ego d'un comédien qui plus est. *«Oui, c'est vrai ; les rumeurs sont fondées»* atteste le producteur-scénariste Rick Berman, héritier de Gene Roddenberry. *«William Shatner m'a envoyé un scénario pour que j'y réfléchisse. Il aurait pu aboutir au huitième **Star Trek** pour le cinéma. Mais les gens de* Paramount *considéraient qu'il était grand temps de laisser le champ libre à l'équipage de* **The Next Generation**. *Nos ne voulions pas suivre les préceptes de William Shatner, quoique ses idées n'étaient pas mauvaises. Le succès du précédent film créditait l'extrême popularité de Picard, Data et des autres. Leur mot d'ordre : que ce nouveau **Star Trek** soit centré sur eux».* Il l'est, à 100 %.

Sûr de lui, William Shatner soumet son manuscrit aux pontes de *Paramount*. Un script adapté d'un roman écrit par ses soins, «The return». Une fois encore, il s'agit de ressusciter Kirk. Borgs et Romuliens s'y emploient, grâce à une technologie révolutionnaire. Kirk, ils ne le destinent pas à leur collection de trophées, mais à une mission très particulière. Télécommandé, conditionné, l'ex-commandant de l'Enterprise doit assassiner Jean-Luc Picard, une menace pour l'expansion des empires Borg et Romulien. Au finish, Kirk, Picard, Mr. Spock et McCoy renouent sur la planète natale des Borgs. Héroïque, Kirk se sacrifie pour sauver tous les autres... Une histoire qui restera donc sous forme de roman. *«Pourtant, je croyais dur comme fer que* Paramount *sauterait sur l'opportunité de rassembler Picard et Kirk une fois encore, la dernière. J'ai donc envoyé un synopsis à Rick Berman et* Paramount. *Ils l'ont aimé. Mais j'ai appris ensuite, par voie de presse, qu'ils avaient préféré une autre option».* Congédié et un tantinet amer, William Shatner passe définitivement le témoin du commandement de l'Enterprise à Jean-Luc Picard. A 65 ans, il ne pouvait définitivement jouer les prolongations.

si douce, si perverse...

Des méchants, STAR TREK en fabrique à la chaine, généralement de sexe masculin. La reine Borg apporte l'indispensable touche féminine à la saga et Alice Krige son épiderme si délicat...



Alice Kridge est la Reine Borg : une mante religieuse cybernétique.

Personne n'ira prétendre le contraire : Alice Krige est une jolie femme. Elle n'inspire ni la terreur ni l'angoisse. Pourtant, certains cinéastes voient en elle l'incarnation même de la peur. Spectre glacial dans **Le Fantôme de Milburn**, féline incestueuse dans **La Nuit Déchirée** et, le bouquet, Reine des Borgs dans **Star Trek : Premier Contact**. *«Pourquoi me demande-t-on d'incarner si régulièrement des monstres ? Je n'en sais rien !»*. Une chose est sûre : Alice Krige n'en présente pas, au naturel, les caractéristiques physiques. La quarantaine rayonnante, elle serait plus à sa place dans une énigme feutrée à la Agatha Christie ou dans l'uniforme immaculé d'une infirmière miséricordieuse. Pourtant, en dépit de son beau et lisse visage, Alice Krige interprète le méchant le plus nauséeux de la saga **Star Trek**. Nauséeux, trouble et terriblement sexy. La Miss Univers du Mal, s'employant par ses charmes à corrompre Data pour lui extirper quelques précieuses informations sur Starfleet. C'est aussi à elle que revient le mérite de la tentative de sabotage, le 4 avril 2063, du premier contact entre Terriens et Vulcains, date historique qui scelle la condamnation de l'empire Borg. Elle et ses troupes remontent le cours du temps, suivis de près par l'Enterprise...

Le rôle de la Reine Borg, Alice Krige le décroche selon le système des auditions. Rick Berman et Jonathan Frakes passent en revue des dizaines de candidates. A toutes, il indique : *«Le personnage ne porte aucun maquillage ; elle est seulement chauve»*. Et la féline de Stephen King récite son texte. *«Je n'avais aucune idée de moi-même le crâne rasé. Pendant trois semaines, silence radar. Aucune nouvelle. J'étais à Toronto quand mon mari m'a laissé un message. Il me disait que* Paramount *voulait que j'essaie un maquillage. Surprise, je me suis rappelée que la reine Borg ne devait être que chauve ! Quand j'ai rappelé, le responsable des effets spéciaux de maquillage m'a parlé de masques, de prothèses. J'étais horrifiée ! Le latex et tout le reste, je n'apprécie guère. J'ai donné dans* **La Nuit Déchirée**, *à tel point que je disparaissais totalement, qu'on ne me reconnaissait plus»*. Pas très gratifiant pour une comédienne. Mais Michael Westmore la rassure en quelques mots : elle portera quelque chose de relativement léger, qui ne dissimulera pas ses traits. *«Michael et le sculpteur Scott Wheeler m'ont montré ce buste de Néfertiti, souveraine de l'Egypte antique. Il m'a frappée par sa beauté, ses lignes et son élégance»*. Séduite, Alice Krige peut d'autant mieux supporter les épreuves quotidiennes qui l'attendent. *«Il fallait approximativement six heures pour me maquiller le visage et le crâne, une heure pour rentrer dans le costume et deux heures pour se débarrasser du tout. Les six premiers jours, nous totalisions facilement dix-huit heures de travail quotidien. A la fin de la journée, j'étais si fatiguée que je ne parvenais plus à me concentrer sur mon jeu et mon texte»*. Pauvre Alice. Ne reste alors plus que quatre jours de labeur, à raison de quatorze heures quotidiennes... Faut souffrir pour être à la fois belle et monstrueuse. Faut aussi prendre quelques précautions. *«Lorsque j'ai découvert les matières dont on allait me tartiner le visage, j'ai immédiatement pensé à l'allergie que je développe depuis environ dix-huit mois. Michael Westmore a consenti à prélever un échantillon de tous les produits qu'il utilisait pour les envoyer à mon dermatologue. Il ne fallait pas que de petits boutons rouges fassent irruption sur la peau de la Reine Borg. Après examen, mon dermatologue m'a conseillé le remplacement de certains produits par d'autres»*. Michael Westmore obéit, Alice Krige survit et la Reine Borg séduit. Que demander de plus ?

M.T.

L'Enterprise new-look : une gigantesque machine à voyager dans l'espace et le temps.

actualité cinéma
sortie le 12 mars

TALES FROM THE GIMLI HOSPITAL & ARCHANGEL

LES CONTES ZARBIS DE GUY MADDIN

Il y a précisément un an sortait très discrètement CAREFUL, un drame montagnard fortement teinté de fantastique et de kitsch. Son auteur : Guy Maddin. Nouvelle coqueluche des séances de minuit, partisan d'un cinéma aussi économe que détaché des conventions, il manifestait, avant CAREFUL, une personnalité paradoxale, un goût incontrôlable pour le dérisoire et le grandiose, pour l'innocence et la perversion. Il s'exprime dans TALES FROM THE GIMLI HOSPITAL et ARCHANGEL...

John Boles (Kyle McCulloch) : un Canadien unijambiste dans la tourmente (Archangel).

Guy Maddin est un cinéaste qui ne ressemble à aucun autre. Un type en un seul exemplaire, un extra-terrestre dans le monde du cinéma. Son cinéma ? Déraciné du temps, totalement et volontairement anachronique. Il date officiellement des années 90, mais le style, les images, les rayures sur la pellicule, le maquillage des interprètes et le reste remontent aux années 20. Au cinéma muet. Lorsque les personnages émettent des sons, son cinéma ne prend pas plus de dix ans d'âge. «*Je suis malade du cinéma contemporain, à tel point que je n'ai pas vu un seul film en couleurs trois ans durant, avant de tourner Tales from the Gimli Hospital*». Des propos qui situent le personnage et le film, premier long métrage produit par *Extra Large Pictures* depuis 1927, année de sa faillite. En 1985, lors d'une vente de biens immobiliers, l'avocat John Boles Harvie rachète le studio. Il engage Guy Maddin, employé de banque cinéphile pour ressusciter *Extra Large*. Et l'aventure commence. Forcément étrange, défiant toutes les règles en vigueur dans le monde du cinéma.

75.000 francs, il n'en faut pas plus à Guy Maddin pour produire **Tales from the Gimlin Hospital**. Un exemple vibrant de non-budget et d'absence de contrainte. «*Mon seul sujet de préoccupation était en fait ma mère. J'ai profité qu'elle et ma tante prenaient leur retraite et fermaient leur salon de coiffure pour utiliser cet espace comme décor de l'hôpital. Ma mère se lamentait un peu de la paille et des filets de pêche qui traînaient partout, d'autant plus que le tournage a dépassé les deux mois originellement prévus*». Disons huit de plus, dans des conditions qui plongeraient David Lynch dans la nostalgie du tournage-marathon de son **Eraserhead** ! «*J'étais alors un débutant et je prenais mon temps pour ne pas piquer des crises de nerf. J'ai bien sûr dû tourner certaines scènes avec plusieurs comédiens, mais j'essayais de me débarrasser d'eux le plus rapidement possible. Je savais que, psychologiquement, je n'étais pas préparé à les entendre râler et dire à quel point tout ça était ennuyeux. Les deux acteurs principaux ne se sont rencontrés que deux fois sur le plateau alors, qu'à l'écran, ils passent le plus clair de leur temps ensemble*».

Le plus cocasse ne réside pas dans ce plateau de cinéma improvisé avec les moyens du bord, il tient à l'histoire racontée depuis ce salon de coiffure de Winnipeg, modeste bourg canadien. «*Tales from the Gimli Hospital prend ses racines dans les Sagas Islandaises dont j'ai été nourri toute mon enfance. Ma famille vient d'Islande. A la maison, mes parents et mon oncle ne faisaient que raconter ces histoires légendaires, en version originale. A tel point que j'en avais marre de les entendre, que je finissais par les mêler à la réalité. Je ne faisais plus la différence entre mon oncle, le poignet brisé par une chute sur la glace, et tel héros de la saga ! J'ai fini par me rendre en Islande. Là-bas, ils sont fous de généalogie. Les mémoires informatiques vous déballent tout ce que vous voulez savoir de vos ancêtres. C'est ainsi que j'ai découvert que mes arrière-grands-pères étaient morts dans des circonstances aussi cruelles que délirantes. L'un, ivre à un point inimaginable, s'est noyé dans une flaque profonde de deux centimètres. Un autre, a priori dans le même état, essayait de traverser un petit pont, surplombant une rivière volcanique. Il est tombé dans l'eau bouillante et il a littéralement cuit ! Ces deux aïeuls figureraient bien dans l'un de mes films*».

Dans **Tales of the Gimli Hospital**, Guy Maddin les ferait mourir de la peste dont sont atteints ses deux principaux protagonistes. Enair, un modeste pêcheur, et un gros type du nom de Gunnar, pensionnaires d'un hôpital. Le premier constate que les faveurs des infirmières

Gunnar (Michael Gottli) : un malade très apprécié des infirmières pour ses histoires et ses silhouettes de poisson (Tales from the Gimli Hospital).

Jannings (Michael Gottli), éventré par les bolcheviques dans ***Archangel****. Un cliché couleur pour un film N&B.*

vont au second. Pourquoi ? Parce qu'il sait découper des silhouettes de poisson dans l'écorce des arbres et contempler son œuvre des heures durant. Une authentique tradition islandaise. Mieux, il raconte des histoires. Notamment comment il a réussi à se débarrasser de sa femme Snjofridur. Enair lui répond par une autre histoire, également avec Snjofridur. Une fable qui n'est pas du goût de Gunnar. Les deux hommes en viennent aux mains dans cette bonne vieille ville de Gimli. Gimli qui existe vraiment, à une centaine de kilomètres de Winnipeg, le fief de Guy Maddin !

«C'est à Gimli que mes ancêtres islandais ont émigré en 1870. Les colons ont subi à leur arrivée l'hiver le plus froid des annales. L'été ne fut pas mieux : en juillet, il tombait de la neige. Ils ont à ce moment réalisé que les mailles de leurs filets, conçus pour la pêche au large, étaient trop larges pour les poissons du lac Winnipeg. Lord Dufferin a promis une pièce de 5 dollars au premier Islandais qui en attraperait un. Je crois qu'il est mort avec. Certains bateaux sont partis en octobre. Ils sont revenus totalement bredouilles à Noël. Puis ces malheureux ont dû affronter une épidémie de peste bubonique qui, en cinq ans, fit 2200 victimes. Horrible. Je ne veux pas leur manquer de respect, mais les colons islandais sont passés par tant de problèmes que la lecture de leurs périples me paraissait presque drôle. Comme les pionniers américains, ils ont transformé leur calvaire en mythe, méprisant ouvertement la vérité historique. Je me suis demandé à quoi aurait ressemblé un film de cette époque sur l'histoire de Gimli». A **Tales from the Gimli Hospital** ? Trop bizarre, trop surréaliste, trop iconoclaste pour revendiquer le titre de documentaire historique. Paradoxalement trop rétro aussi. Fasciné par les films muets, Guy Maddin avoue que **Naissance d'une Nation** et **Le Lys Brisé**, tout deux de David Ward Griffith, se classent parmi les influences majeures du film. **Le Chanteur de Jazz** également, dont il reprend ici le comédien blanc, le visage passé au cirage pour interpréter un musicien noir ! *«Je suis satisfait que* ***Tales from the Gimli Hospital*** *ait l'air d'avoir 60 ans. J'aurais même aimé qu'il en paraisse plus. Que voulez-vous ? Je suis un nostalgique, quoique je le sois moins aujourd'hui. Peut-être aurais-je dû consulter un psychiatre ? Avant, je restais allongé sur un canapé, à regretter mes années de lycée, mon enfance, à m'imaginer de retour à mes 8 ans. Encore plus en amont, tous les événements familiaux survenus avant ma naissance me fascinent. Voilà pourquoi j'ai fait* ***Archangel*** *!».*

«J'étais le plus jeune de la famille» poursuit Guy Maddin. «J'avais trois autres frères et sœurs. Ils étaient déjà grands lorsque je suis arrivé. Je regardais donc les albums de photos. Là, je pouvais observer leurs merveilleux jouets, mais des chiens, morts depuis des années, avaient arraché la tête des ours en peluche. Il manquait des bras, des jambes aux soldats de plomb... Ces fantômes du passé habitaient mon enfance. Sur les photos, mes parents étaient jeunes. Lorsque je suis venu au monde, ils atteignaient un âge respectable et en avaient marre de remplir ces albums familiaux qui m'entraînaient irrésistiblement vers le passé». Vers **Archangel**, son deuxième long métrage, une fresque entièrement filmée dans un immense entrepôt désaffecté de Winnipeg. Là, Guy Maddin reconstitue avec des moyens de fortune le pont d'un bateau et la Révolution Bolchévique du début du siècle. Un petit fragment de la Russie des Tsars sur le déclin, n'est-ce pas trop, même pour un bricoleur de génie ? Non. Instinctivement, il la recrée, sans même prendre la peine de visionner attentivement **Ivan le Terrible** ou **Alexandre Nevksy**, ces deux chefs-d'œuvre d'Eisenstein qui auraient pu le guider. Il les verra plus tard.

*Une vision on ne peut plus romantique de la Grande Guerre (****Archangel****).*

*Des personnages ou des somnambules ? (****Archangel****).*

Tout juste jette-il un œil sur **Le Cuirassé Potemkine**, peinture frénétique de la même Révolution Bolchévique ! A quoi bon de toute matière, à part le nourrir de frustrations. *«Non non, je ne me suis jamais senti frustré de quoi que ce soit»* se défend Guy Maddin. *«J'ai fait* ***Archangel*** *comme je l'entendais. Il n'y avait pas pénurie de neige à Winnipeg quand nous avons tourné le film. Il faisait vraiment trop froid. La fausse neige, c'est mieux. Et plus propre. Vous pouvez attendre des semaines un superbe coucher de soleil, mais vous pouvez aussi le peindre en une journée : les matières artificielles sont tellement plus photogéniques».* Et Guy Maddin de poursuivre dans l'apologie du toc qui lui va si bien, de se satisfaire d'un laboratoire qui dégrade par accident le négatif d'**Archangel**. Formidable : la pellicule apparaît beaucoup plus ancienne qu'elle ne l'est en réalité. S'ingéniant à vieillir son film comme un antiquaire peu scrupuleux vieillirait un meuble récent, le cinéaste-bricolo ne recule devant aucune ruse pour qu'**Archangel** ait le cachet désiré. Important parce que l'histoire se perd intentionnellement dans les méandres d'une amnésie chronique, équitablement partagée entre les protagonistes. Les soldats oublient d'arrêter de combattre, oublient de dormir, oublient qu'ils sont morts. L'estropié John Boles oublie que sa femme, Iris, est morte. Il la confond avec la belle infirmière Veronkha dont le mari, aviateur belge à la mémoire défaillante, oublie qu'elle est son épouse. Veronkha confond Boles et son époux... Une vache n'y retrouverait pas son veau. Guy Maddin l'admet.

*«L'histoire d'****Archangel*** *n'est pas très facile à suivre, vous pouvez facilement vous y perdre. Je voudrais juste avertir le spectateur de ne pas se préoccuper de cela. Car c'est justement la sensation qui m'importe le plus. Dans ce film de guerre hivernale, je vois tout recouvert d'un grand duvet blanc anesthésique. Et chacun se recroqueville dans les tranchées, comme un petit animal, pour dormir, oubliant ses problèmes pour quelque temps, puis se lève et combat, oubliant qu'il combat, puis va se rendormir. Le manque de mémoire, dans sa forme la plus avancée, peut causer un véritable sentiment d'impuissance. Mais cela peut aussi être comme dans un rêve, une impuissance agréable et douce, comme les effets d'un anesthésique».* Ou, désormais, sous l'effet onirique du somnambulique **Archangel**, partagé entre torpeur et frénésie, noyé dans les effluves du mortel gaz moutarde. Hypnotique également, d'autant plus que Guy Maddin recourt à ce procédé dans deux scènes. *«Une initiative totalement gratuite pour obtenir des comédiens ce que je désirais. Je voulais qu'ils soient des colombes, qu'ils roucoulent lentement de façon cadencée, et se parlent comme le feraient des oiseaux paisibles».* Ils se parlent ainsi entre deux massacres sur des champs de bataille irréels reconstitués dans un vaste entrepôt. Par les bons soins de Guy Maddin, homme-orchestre de **Tales from the Gimli Hospital** et **Archangel**. Un original plus prompt à évoquer la beauté des bandes molletières rayées des soldats canadiens que les horreurs de la guerre.

Marc TOULLEC

Tales from the Gimli Hospital. Canada. 1988. Réal., scén., images, son et montage : Guy Maddin pour Extra Large Productions. Comédiens : Kyle McCullogh, George Toles, Int.: Kyle McCullogh, Michael Gottli, Angela Heck, Margaret-Anne Maitland, Heather Neale, Caroline Rowan. Dist.: E.D. Distribution. Dur.: 1 h 12. Sortie Paris : 12 mars 1997.

Archangel. Canada. 1989. Real., prod., images, son et montage : Guy Maddin pour Ordnance Motion Pictures. Scén.: Guy Maddin & George Toles. Int.: Kyle McCullogh, Kathy Marykuca, Sarah Neville, Ari Cohen, Michael Gottli, David Falkenberg... Dist.: E.D. Distribution. Dur.: 1 h 23. Sortie Paris le 12 mars 1997.

actualité cinéma
sortie le 19 mars

Le secret de ROAN INISH

John Sayles ne quitte plus les écrans français. Quelques mois après le puissant LONE STAR *sort le plus discret* LE SECRET DE ROAN INISH, *un conte irlandais d'une authenticité renversante, palpable presque. L'imaginaire, John Sayles le traite par le réalisme des mœurs, les caprices d'un climat et l'attachement de pêcheurs à leurs rochers... Un traitement qui pourrait tuer le fantastique, le ramener à une fable lugubre et excessivement terre-à-terre. Tout le contraire se produit. C'est le miracle de* ROAN INISH...

Jaimie : le miraculé de Roan Inish. Un «selkie» d'adoption !

Bon de se souvenir qu'entre deux blockbusters hollywoodiens, qu'entre deux séries B gore et quelques séries TV, le fantastique s'exprime différemment. Par des images simples, authentiques. Des images du terroir en quelque sorte, qui nécessitent ni effets spéciaux, ni stars. Rien ou presque. Sinon quelques bords de mer battus par les vents, des visages tannés par le soleil et les embruns, quelques maisons basses... L'Irlande en somme, telle que ne la montrent pas les cartes postales ou des documentaires plutôt orientés pubs ou planques de l'IRA. L'Irlande que montre John Sayles, qui n'est pourtant pas irlandais, ni même de souche irlandaise. John Sayles est américain mais pas borné. Ce qui n'est pas forcément une qualité que partage l'immense majorité de ses concitoyens. John Sayles est aussi curieux de tout. De l'Amérique comme le reflètent **City of Hope**, **Passion Fish**, **Lone Star**, **Brother**.. Des constats passionnants frappés d'un style réaliste, attaché aux personnages et à la crédibilité des situations. Que vient donc faire cet Américain sur le sol irlandais ? Adapter un livre que sa compagne, la productrice Maggie Renzi, découvre à l'âge de dix ans. Elle ne l'oublie pas ce conte beau et rugueux de Rosalie Fry. Elle en suggère la lecture à John Sayles. Il s'y plonge, aime et décide de le porter au cinéma. Un peu sur le mode de **Du Silence et des Ombres** que tourne Robert Mulligan en 1962, drame du racisme dans le Sud des États-Unis et dont se souvient la fille de l'avocat du Noir accusé, gamine à l'époque.

Fiona Coneely (Jeni Courtney) : une gamine qui reconstitue les circonstances de la disparition de son jeune frère.

«*Le fait que votre héroïne soit un enfant, une gamine de dix ans dans le cas de* ***Roan Inish****, ne signifie pas que vous faites dans le gentil divertissement familial, dans le spectacle pour les juniors. Depuis toujours, j'aime ces films où des enfants sont propulsés dans des situations réelles, dans lesquelles des adultes également pourraient se débattre. J'apprécie que l'enfant ne soit pas traité avec condescendance, que les événements ne soient pas simplifiés, édulcorés de manière à les rendre compréhensifs par tous*» prévient d'emblée John Sayles. Il n'est d'ailleurs pas homme à s'approprier un bouquin, à lui imposer un blanchiment amidonné à la *Disney*. Le livre de Rosalie Fry, il l'adapte le plus fidèlement du monde, sans le cuisiner à la sauce hollywoodienne. «*Faire du* Disney *? Très peu pour moi. Je ne tenais absolument pas à ce que* ***Roan Inish*** *soit de la même eau, qu'un village de pêcheurs irlandais ressemble à celui des schtroumphs, à un parc thématique. Dans un centre de loisirs, vous n'avez pas un type vidant un poisson, les mains poisseuses et le couteau ensanglanté. Dans* ***Roan Inish****, si*». Et le cinéaste de s'étendre sur le gouffre qui sépare son film d'une production de l'Oncle Walt à l'image de **Dardy O'Gill et les Farfadets**, autre adaptation d'une légende celtique. «*Je ne rejette pas la féerie pure, mais voilà ce qui manque aux productions de ce genre : le poids du travail, le sentiment que la vie n'épargne personne, qu'elle est dure. Dans* ***Roan Inish****, les gens sont constamment occupés à travailler. Leur région est magnifique à la lumière du jour. Mais les nuits sont d'un noir profond. A l'époque, ils ne bénéficiaient pas de l'électricité. Le chef opérateur Haskell Wexler et moi avons choisi de ne pas employer d'éclairages artificiels, de ne pas mettre de la lumière là où il n'y en avait pas*». Son mor-

La Selkie (Susan Lynch), une créature de l'océan qui abandonne son enveloppe humaine pour retourner dans l'océan.

ceau d'Irlande, John Sayles le veut tout simplement conforme à la réalité même si le surnaturel s'y introduit sous forme d'une Selkie, une créature de l'océan. Phoque lorsqu'elle nage, femme lorsqu'elle touche la terre ferme. Une sorte de sirène qui demeure attachée à l'océan, qui ne peut se résoudre à l'existence d'une humaine.

« *Au roman de Rosalie Fry, j'ai simplement ajouté un personnage, Tadhg, le «noiraud». Chaque génération a son noiraud, quelqu'un qui connaît mieux que personne le poisson et la pêche, l'océan. Un homme dans les veines duquel coule un peu de sang Selkie. Un homme qui perpétue cette tradition. Je tenais à ce personnage, à cet intermédiaire entre deux races. Il compte beaucoup dans la compréhension de l'intrigue. Tadhg s'apparente un peu à ces oncles excentriques qui attrapent le poisson avec leurs mains et racontent des histoires incroyables. Dans* **Roan Inish**, *c'est lui qui révèle l'essentiel de la vérité sur les Selkies. Pour moi, c'est le pirate qui raconte l'histoire de «L'île au trésor» à Jim Hawkins».* Belle et noble similitude. Il y a effectivement du Hawkins dans Fiona Coneely, élevée par ses grands-parents après la mort de sa mère. De la disparition de son petit frère, emporté trois ans plus tôt par les courants, elle veut tout savoir. La vérité, l'influence des Selkies sur le supposé courant, la possibilité que Jaimie soit encore de ce monde, qu'il accoste dans son berceau sur la plage de l'île voisine, désertée après sa disparition.

«Si vous allez sur des îles irlandaises, vous verrez qu'elles sont bien plus mornes, plus tristes que les dépliants touristiques ne le montrent. Certaines ne sont guère davantage que des monticules rocailleux qui sortent de l'eau. Si vous cherchez à y cultiver quelque chose, vous aurez à composer avec le vent. Il balaie tout à même la roche, cette roche qui constitue votre unique sol. Comme dit le grand-père au début du film : «La mer donne, la mer reprend». Je me suis appliqué à imprimer à **Roan Inish** *cette double personnalité de la nature. Un jour, elle peut être amicale et nourricière. Le lendemain, elle se révèle dangereuse. L'instant d'après mortelle»* continue John Sayles, accro de ce morceau d'Irlande qui façonne des hommes à son image, durs. Paradoxalement, comme les grands-parents de Fiona, ils ne peuvent se résoudre à quitter cette terre à vif. Y compris sous la contrainte. S'installer à la ville ? Tess et Hugh Coneely ne parviennent pas à s'y résoudre. Le destin, ou la nature, leur donnent un nouvel abri, la maison de l'îlot ou, trois ans auparavant, Jaimie suivit le fil de l'onde. Tel Moïse dans sa coquille de noix. Une bien belle image biblique, liée au catholicisme fervent d'un large pourcentage de l'Irlande.

Tourner sur les lieux mêmes de l'action présente des avantages. Une authenticité immédiate d'abord. L'inspiration ensuite, surtout dans le cas d'une légende aussi solidement enracinée dans les coutumes et superstitions locales. A priori, la météo ne compte pas du nombre des «avantages». En Irlande, elle est réputée d'humeur changeante, capricieuse. *«Y réaliser un film n'est pas une partie de campagne. Le temps change souvent et les apparences peuvent vous réserver de cruelles déceptions. Même durant une belle journée chaude et ensoleillée, la température de l'eau ne monte guère à plus de dix degrés. Très froide surtout quand on vient de Californie. En fait, lorsqu'une séquence nécessitait un ciel dégagé, nous obtenions un temps orageux, couvert. Il nous a fallu attendre plus d'une semaine pour voir le soleil enfin apparaître. Il ne nous a pas quittés pendant cinq jours. Cinq jours pendant lesquels nous avons dû mettre en scène toutes les scènes qui demandaient une météo favorable. Une véritable course contre la montre. Ce délai passé, le temps s'est remis à faire des siennes, à changer à tout bout de champ».* Idéal pour qu'un film s'imprègne de l'atmosphère de l'endroit, pour que la pellicule restitue sans tricher les coups de vent, le passage rapide des nuages, la froideur du fond de l'air, les soudaines et brèves éclaircies... John Sayles et ses collaborateurs y ont goûté si bien que **Le Secret de Roan Inish** excelle dans la peinture méticuleuse des îles les plus reculées de l'Irlande, au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale. Ce n'est pas par pur perfectionnisme technique que le cinéaste de **Lone Star** insiste sur la topographie des lieux, sur le climat, le tempo des marées et le noir profond de la nuit. Il s'attarde sur ces «détails» car toute l'histoire gravite autour des tourments et cadeaux de la nature.

L'histoire de Jaimie, de sa sœur Fiona et de leurs grands-parents ne pourrait être racontée sous des cieux plus cléments. Ailleurs, elle paraîtrait incongrue, bizarrement anachronique, déplacée. Déracinée serait plutôt le mot. Comme le gaélique des dialogues, que parlent réellement les comédiens, **Roan Inish** se trouve exclusivement en Irlande. Rien qu'en Irlande et nulle part ailleurs.

Marc TOULLEC

Fiona Coneely et un phoque : un vibrant témoignage de la vitalité des mythologies celtiques !

***The Secret of Roan Inish**. USA. Réal.: John Sayles. Scén.: John Sayles d'après le roman de Rosalie K. Fry. Dir. Phot.: Haskell Wexler. Mus.: Mason Daring. Prod.: Maggie Renzi, Sarah Green & John Sloss pour First Look Pictures. Int.: Jeni Courtney, Eileen Colgan, Mick Lally, Richard Sheridan, John Lynch, Susan Lynch... Dist.: Les Films Number One & CIPA. Dur.: 1 h 43. Sortie le 19 mars 1997.* (Lire également article in M.M. 99)

actualité cinéma sortie le 19 mars

Chamanka

la passion cannibale

ANDRZEJ ZULAWSKI

Le fantastique n'est pas la clef de voûte de l'œuvre d'Andrzej Zulawski. Il n'est pas moins présent, cyclique. De LA TROISIÈME PARTIE DE LA NUIT à POSSESSION en passant par LE DIABLE ET LA NOTE, le cinéaste survitaminé de L'AMOUR BRAQUE et de L'IMPORTANT C'EST D'AIMER y revient régulièrement, attentif aux choses de l'imaginaire étroitement connectées à la réalité. Né à Lowow en Pologne le 22 novembre 1940, cet ancien assistant d'Andrzej Wajda, également auteur d'une douzaine de romans, plonge dans les abîmes les plus profonds de la passion pour les besoins de CHAMANKA, une love-story qui n'est ni du Barbara Cartland, ni du Claude Lelouch, ni de l'EMMANUELLE...

Andrezj Zulawski se penche sur l'objet du délit.

Qui est Iwona Petry, votre principale interprète ?

Elle venait de passer son BAC lorsque je l'ai rencontrée. Elle était un peu plus âgée qu'un bachelier français car, en Pologne, une loi sur la protection de l'enfance interdit l'école avant sept ans. A dix-neuf ans, Iwona Petry préparait ses examens d'entrée à l'université. Tout ça se situait si loin du monde dans lequel elle allait entrer ! C'est par hasard que j'ai croisé son chemin. Je me trouvais dans un bar en compagnie du producteur de **Chamanka**. Je désespérais de ne pas avoir débusqué le phénomène sur les 300 candidates que j'avais auditionnées. Et Iwona est entrée dans ce bar, vêtue d'un manteau élimé. J'ai immédiatement réagi. «C'est elle» ai-je dit. Je ne me suis pas trompé. Iwona est quelqu'un qui a tout lu, une fille formidablement intelligente, solitaire et qui mène une existence à part, un peu marginale. Et elle est si belle. Pas de la prétendue beauté des mannequins comme Claudia Schiffer, mais celle des comédiennes qui transmettent vraiment quelque chose. Elles peuvent mesurer un mètre trente, être court sur pattes mais, au sens cinématographique, elles passent mieux à l'image qu'un top model.

Comment avez-vous dirigé cette comédienne débutante, un véritable chat sauvage ? Peut-on parler de dressage ?

Iwona Petry : un premier film pour une débutante aussi belle que pleine d'avenir.

Un film, ce n'est pas une guerre ! Nous sommes là, ensemble, pour faire un bon repas. Untel apporte le rôti, untel apporte le sel... La contribution d'Iwona Petry à **Chamanka** est considérable justement parce qu'elle n'est pas de ces comédiennes qui se contentent d'illustrer. Comme Juliette Binoche par exemple. Dans un film aussi incompréhensible et mauvais que **Le Hussard sur le Toit**, il ne faut surtout pas illustrer : il faut «être». Gentille, intelligente, disciplinée, Juliette Binoche écoute les indications du metteur en scène et suit le scénario à la lettre. Nécessaire, dans pareil cas, de passer à la dimension au-dessus, d'afficher davantage d'égoïsme pour, justement, se dégager de la tourbe. Je ne dis pas ça pour attaquer Juliette Binoche, une comédienne expérimentée. Lorsque vous dirigez une fille de vingt ans, qui sort de nulle part et à qui vous devez enseigner les rudiments du métier pour qu'elle se mette à l'aise, vous seriez bien fou de gommer en elle tout ce qui crée la différence. Iwona Petry ne joue pas une folle perdue. Son comportement outré, son rythme, sa façon de sautiller appartiennent à une génération. J'ai pu le vérifier, en observant mes propres fils d'abord. Je me suis montré très attentif là-dessus car, malgré certaines excentricités, le personnage ne devait surtout pas passer pour un cas clinique de folie furieuse...

A propos de folie, vous conduisez le film à la vitesse d'un cheval au galop...

Je n'ai jamais pensé que le monde est un endroit très calme où tout va très bien. Il faut sonner les cloches à certains connards, se révolter, s'agiter. L'agitation d'Iwona Petry dans **Chamanka** procure quelque chose de positif. Ceux qui me reprochent d'en faire trop sont des gens qui n'en font pas assez. Si vous allez dans un stade assister au record du monde, de France ou même de Clermont-Ferrand, du 100 mètres plat, oseriez-vous dire au champion qu'il en fait trop, parce que n'arrivez pas à courir à cette vitesse ? Et quand on voit Edith Piaf chanter, dira-t-on qu'elle en fait trop parce que personne ne peut chanter comme elle ? A quoi sert le talent d'Adjani si elle ne peut pas le montrer tout entier comme dans **Possession** ?

***Chamanka* raconte, en fait, une histoire voisine de *L'Empire des Sens*. Comme *L'Empire des Sens*, vous décrivez une passion extrémiste qui mène à la mort...**

Je l'ai remarqué très clairement à la lecture du scénario. Mais Manuela Gretkowska ignorait jusqu'à l'existence de **L'Empire des Sens**. De

L'Etudiante (Iwona Petry) : la course continuelle d'une kamikaze de l'amour.

même, lorsque l'Etudiante et l'Anthropologue se rencontrent au début dans cet appartement vide, je ne lui ai pas caché une certaine gêne. J'ai fait remarquer à Manuela les similitudes avec **Le Dernier Tango à Paris**. Elle m'a répondu : « C'est quoi ce film ? ». Au Festival de Venise, j'ai rencontré Bernardo Bertolucci auprès duquel je me suis excusé en lui expliquant que je n'avais pas l'intention de le plagier, de tourner « La Dernière Polka à Varsovie ». Concernant **L'Empire des Sens**, je pense que j'ai développé la même fascination que Nagisa Oshima pour une scène seule, que le film s'est ensuite monté autour de cette scène, de cette conclusion. Dans **L'Empire de Sens**, vous avez cette femme qui se promène dans Tokyo, souriante dès qu'elle ouvre son sac pour contempler le sexe tranché de son amant, mort étranglé afin qu'il jouisse davantage... Je suppose que Nagisa Oshima a réalisé **L'Empire des Sens** à cause de cette image. J'ai réagi ainsi lorsque Manuela Gretkowska m'a raconté le final de **Chamanka**, cette fille qui bouffe le cerveau d'un type à la petite cuillère ! Je n'en savais guère plus, mais j'étais emballé, curieux de raconter l'histoire qui pousse cette jeune femme à ce geste démentiel.

L'anthropologue Michel (Boguslaw Linda) et la chaman

Comment est venu se greffer sur la passion cannibale ce chaman arraché de la terre ?

Il y a bien sûr eu la découverte d'un chaman en Pologne. J'ai lu des articles à ce sujet. Mais l'idée provient d'une très belle nouvelle de Jim Harrisson. Elle raconte comment une espèce de garde forestier découvre, au fond d'un lac, le cadavre très bien conservé d'un chef indien, corps quasi-momifié qu'il revend à des antiquaires. Un passage m'a particulièrement frappé, celui où le chef indien parle à ce type en train d'halluciner. Il y a eu ce déclic dans ma tête. Et si au drame moderne de cette fille qui veut devenir l'autre en le mangeant parce qu'il va s'échapper, je collais l'histoire de ce chaman ? Pour simplement dire que les choses sont, depuis toujours, les mêmes. Pour faire le parallèle, Manuela Gretkowska s'est documentée en anthropologie avant de fondre les deux histoires en une seule.

Malgré la fréquence des rapports sexuels entre les deux principaux protagonistes, *Chamanka* n'est pas un film érotique. Il en constitue même l'antithèse...

Ça fait plaisir d'entendre ça, surtout après avoir lu ce magazine débile qui publie : « Ouais, c'est tiède. Zulawski devrait faire du porno ! ». Et je n'ai pas fini de souper de conneries pareilles. **Chamanka** n'est absolument pas érotique. Aucune scène ne se conforme au lexique habituel de l'érotisme. Personne ne touche le sein de personne. Il y a juste ce baiser chaste d'au revoir donné à l'Etudiante sur la cuvette des WC. Les acteurs n'avaient d'ailleurs pas le sentiment de tourner un film de cul. Et pour cause, je ne le faisais pas. Je leur demandais simplement d'être en quelque sorte sur une plage, les parties les plus intimes de leur individu cachées... Au lieu du sexe, vous avez des mouvements, comme un ballet. De ce point de vue, **Chamanka** est aussi chaste qu'une procession. Ce que font les deux amants est d'autant plus dangereux qu'ils vont au-delà du plaisir, de l'assouvissement de certaines pulsions. Ces deux êtres veulent devenir UN. Pour atteindre cet objectif, ils retrouvent des comportements qui sont les nôtres depuis l'aube des temps. Ils vont à leur perte parce que nous n'avons jamais réussi à trouver la formule du bonheur. Je n'avais aucune raison de faire de **Chamanka** un film érotique. Ce n'est pas du **Neuf Semaines et Demie**. Sharon Stone n'y joue pas. Et voilà, ça dérange encore plus que des actes de pénétration ! **Chamanka** a été démoli par la presse polonaise et désigné comme « pornographique ». En fait, c'est devenu un film culte auprès des jeunes. 400 000 d'entre eux sont allés le voir. Un succès énorme. Beaucoup m'ont dit : « Cette fille, elle nous apporte une telle dose d'énergie que nous aussi on finit par avoir envie de manger quelqu'un, de lui bouffer le cerveau, de sortir dans la rue, et même si une bombe atomique explose, on les emmerde tous ! »

***Chamanka* ne véhicule pas une image très reluisante de la Pologne actuelle. Vous montrez un pays très éloigné de la prospérité que revendique son gouvernement...**

Mais c'est la Pologne, malgré une croissance économique record. La Pologne que les médias cachent. Ils parlent des grosses fortunes, des gens qui ont su tirer profit du capitalisme, des Mercedes, des hôtels de luxe... J'emmerde tout ça. Je regarde de l'autre côté, vers les gens qui n'ont plus rien. Ceux, par exemple, qui suivaient le tournage de **Chamanka** parce qu'ils n'avaient rien à se mettre sous la dent. J'ai ainsi rencontré cette femme que vous voyez dans le film, tirant un banc avant de discuter avec l'Etudiante. Elle a aujourd'hui 70 ans. Sa fille l'a jetée à la rue. Sa retraite ne lui permet même pas de manger à sa faim. Jeune, elle était ballerine à l'Opéra de Varsovie. Nous lui avons donné des vêtements, un peu d'argent... Mais il a fallu que nous partions. Maintenant, elle couche sur un banc dans une gare.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

opinion

L'AMOUR BRAQUE

Andrzej Zulawski n'est pas cinéaste à tourner des films tièdes, inodores, incolores et sans saveur. Ils sont souvent si épicés, si odorants, si chauds, qu'il arrachent le palais, dérouillent les papilles. Musqué, leur fumet irrite les narines... Remember **L'Important c'est d'Aimer**, **Possession**, **L'Amour Braque** et **La Femme Publique**... Bref, les films d'Andrzej Zulawski ne laissent pas indifférents, suscitent soit le rejet soit l'enthousiasme. **Chamanka** ne déroge pas à la règle. Coup de pied au cul ou uppercut, c'est du cinéma qui pulse à un train d'enfer. Au rythme d'une étudiante de 18 ans, véritable pile électrique qui libère son énergie dans l'étreinte amoureuse. Des amants, elle en essaie plusieurs avant de flasher sur Michel, un anthropologue enseignant à l'université de Varsovie. Il est le seul à la combler d'un bonheur si puissant qu'elle ne peut désormais plus s'en passer. Elle le veut inconditionnel, toujours disponible, rigoureusement exclusif. Impossible de dresser cette pouliche sauvage, rétive aux bonnes manières de la petite bourgeoisie. Pas plus les hauts-fourneaux qu'une fabrique de viande ne parviennent à la détourner de son unique obsession, son prof, lui-même très intrigué par le cadavre d'un chaman momifié dans des marais proches de Varsovie. Et si l'histoire de ce chaman était en train de se reproduire ? Et si, imperceptiblement, Michel et l'Etudiante reproduisaient une tragédie passée ?

Si la découverte de la momie avait jeté un sort sous forme de processus irrémédiable vers le néant ?

Andrzej Zulawski ne répond pas explicitement aux questions soulevées. Plutôt que de perdre son temps, et le nôtre, à tergiverser, à disserter, il fait du cinéma. Des images donc. Ivres de vitesse, tourbillonnantes autour d'une Iwona Petry sidérante, farouche, belle à se damner. Iwona Petry qui imprime au film le rythme de ses pas. Un tempo frénétique sur le pavé, épileptique dans l'amour. Un amour braque, pas romantique du tout dans un pays où transitent les matières nucléaires, où tout s'étiole dans la laideur. Paré pour l'apocalypse en somme, à un joli champignon atomique en guise de digestif à un dessert cérébral englouti à la petite cuillère.

M.T.

Pologne/France. 1996. Réal.: Andrzej Zulawski. Scén.: Manuela Gretkowska. Dir. Phot.: Andrzej Jarosezwicz. Mus.: Andrzej Korzynski. Prod.: Jacky Ouaknine, Jacek Fuksiewicz & Chris Bolzli pour Compagnie des Films/Canal + Pologne/Film + Pologne/Visa Films/Alhena Films Suisse/Le Studio Canal +. Int.: Iwona Petry, Boguslaw Linda, Agnieszka Wagner, Pawel Delag, Piotr Machalica, Alicja Jachiewicz... Dur.: 1 h 50. Dist.: Compagnie des Films. Sortie le 19 mars 1997.

actualité vidéo
sortie le 3 avril

LE MAÎTRE DES ILLUSIONS

le blues du démon

CLIVE BARKER

Homme de théâtre, artiste peintre, producteur, scénariste, romancier, le très versatile Clive Barker revient à la mise en scène, cinq ans après CABAL. Une troisième réalisation, huit ans après le premier HELLRAISER. LE MAÎTRE DES ILLUSIONS est ce troisième film, nettement plus maîtrisé que les deux premiers, plus humain et mâture également. Un film fidèle aux fantasmes de son auteur, attaché à un au-delà de souffrance, de cruauté et de perversion. Quoique désormais distribué par la prestigieuse METRO GOLDWYN MAYER et produit par LES ARTISTES ASSOCIÉS, il n'adoucit pas son propos. Au contraire, il l'étoffe d'une étrange tristesse, comme si les suppôts de Satan avaient du vague à l'âme et se mettaient à endurer des chagrins très humains...

Clive Barker : les habits du magicien !

Il existe deux versions du *Maître des Illusions*. Celle que nous découvrons aujourd'hui en vidéo, en France du moins, est plus longue de onze minutes que les copies exploitées en salles aux Etats-Unis. Cela signifie que vous avez dû couper...

Je n'ai pas eu le choix. Les gens de *Metro Goldwyn Mayer* tenaient à un film plus «chaud», dans le sens plus horrible, plein d'effets spéciaux et d'hémoglobine. Ils jugeaient **Le Maître des Illusions** trop long à leur goût. Ainsi, pour que les séquences les plus sanglantes se succèdent davantage, ils ont coupé dans les dialogues, dans les scènes explicatives. Ils espéraient ainsi aboutir à un film plus intense, plus compact et efficace. Quelle erreur ! J'ai immédiatement su que cela ne marcherait pas, que le film perdrait justement quelque chose de fondamental, beaucoup de l'intérêt que l'on pourrait porter aux protagonistes. J'ai dû néanmoins aller dans leur direction et réduire mon propre film. Un moindre mal, puisque quelqu'un d'autre l'aurait sans doute massacré. J'ai donc procédé à la «réduction» demandée à condition, toutefois, que **Le Maître des Illusions** soit exploité en vidéo et en disque laser dans sa version intégrale, la seule dont je me considère comme l'auteur à 100 %, la seule dont je puisse m'estimer satisfait. C'est le résultat que j'escomptais, qui me motivait tous les jours sur le plateau. Je sais aujourd'hui que bien plus de gens verront le film en vidéo ou en laser qu'en salles. Mais charcuter son propre film pour satisfaire des gens qui pensent avoir la science infuse, c'est tout de même dur à avaler...

Comment faut-il lire *Le Maître des Illusions* ? Est-ce une condamnation de la folie mystique des sectes ? Est-ce une histoire d'amour très trouble sur les rapports masculins ?

Dorothéa Swann (Famke Janssen) : une femme dans la tradition du film noir.

Butterfield (Barry del Sherman) : l'âme damnée de Nix.

Dans **Le Maître des Illusions**, vous pouvez voir ce que vous voulez voir. D'où, sans doute, cette impression générale très particulière. Les films ancrés dans le réel fonctionnent essentiellement à un niveau, voire deux. Les films fantastiques, quant à eux, fonctionnent sur une multitude de niveaux lorsqu'ils sont réussis. Ils peuvent être si complexes, si riches de sens. **Le Maître des Illusions** se prête à des interprétations dont je ne soupçonne même pas l'existence. Les éléments de culte, la secte de Nix... Tout ces éléments entretiennent le parallèle avec Charles Manson. Ce sont là des références que l'immense majorité des spectateurs détecte immédiatement ; tout le monde a entendu parler de Charles Manson. Mais le film ne se limite pas à cette histoire de secte satanique. Il décrit ainsi un ménage homosexuel à trois, entre Nix et ses deux lieutenants, Jordan Marder et Butterfield. D'ailleurs, les gens de *Metro Goldwyn Mayer* ont évidemment essayé de sucrer toutes les images directement liées à cette relation ambiguë. Je me suis battu pour les préserver. Même si elles sont présentes dans la version «courte» exploitée dans les salles américaines, je n'ai pas l'impression que les gens aient vu là une relation gay. D'autres personnes, en revanche, considèrent **Le Maître des Illusions** comme un film gay, plein d'allusions allant dans ce sens. Dans un film non-fantastique, les choses seraient plus claires, plus évidentes. En regardant un film fantastique, vous vous approchez des zones inconscientes du rêve. Lorsque vous rêvez, vous dérivez, vous accédez à un autre monde, rempli d'illusions, de connections obscures, de références brumeuses... Certaines vous paraissent très éloignées de vous, d'autres prennent forme de manière plus explicite. Cette dérive peut également vous entraîner vers vos peurs les plus profondes, les plus refoulées. Certains rêves terrifient parce qu'ils expriment des pensées, des choses qui vont au-delà des apparences, d'une interprétation de surface. Des choses qui recoupent les terreurs les plus intimes de votre inconscient.

Nix, le méchant du *Maître des Illusions*, cultive cette perversion, ce goût du morbide qui l'apparente aux Cénobites de la série *Hellraiser*...

Effectivement. Mais je crois que Nix est pire encore qu'un Cénobite, que Pinhead. Les Cénobites manifestent une certaine innocence à assouvir leurs désirs. Finalement, Nix s'avère plus dangereux, plus impressionnant parce qu'il reste humain, abordable. Qu'il souffre et que l'amertume emplit son cœur. J'aime que le Mal ne soit pas un super-vilain doué de pouvoirs apocalyptiques, destructeurs. Je le préfère sous l'aspect de Nix, prenant l'apparence d'un homme à l'aube de la vieillesse et dissertant sur l'amour. Tout devient ainsi plus complexe, embrouillé même. Surtout lorsque Nix et Swann s'affrontent. Leur relation, faite de passion et de jalousie, compliquent le combat. Oui, j'aime que celui qui n'aurait pu être qu'un super-méchant demeure faible, exprime des sentiments humains et ses propres faiblesses. Nix n'est pas un Dieu. Lorsque Dorothea lui demande qui il est vrai-

Nix, alias le Puritain (Daniel Von Bergen) : en piteux état dix ans passé six pieds sous terre.

ment, il lui répond : «Je suis juste un homme qui voulait être Dieu, mais qui a changé d'avis en chemin. Je me suis aperçu que cela ne servait à rien, que nous allions tous mourir dans notre propre merde». Il existe une grande mélancolie dans le personnage de Nix, une grande lassitude, une peur panique de la solitude. Nix confesse toutes ses faiblesses dans les dernières minutes. Généralement, dans la surenchère du dénouement, le méchant fait étalage de l'ensemble de ses possibilités surnaturelles pour pouvoir affirmer «Je suis Dieu». Nix, même s'il affiche son pouvoir, prétend tout le contraire.

En fait, Nix ramène le Mal à des proportions nettement plus humaines, plus tangibles...

Les Cénobites sont des créatures extraordinaires. Pas Nix : c'est un homme en apparence si ordinaire que vous ne le remarqueriez pas dans la rue, à un mètre de distance. J'aime le côté ordinaire, cette espèce de vide, de transparence. Très intéressant à traiter à l'écran. Une petite chose habituelle peut s'avérer plus efficace, plus originale que quelque chose d'énorme, que vous avez voulu spectaculaire. Nix se montre extérieurement triste, psychologiquement et physiquement faible. En soi, le Mal n'est pas une denrée suffisamment remarquable pour que tous ceux qui le véhiculent se remarquent de loin. Non. Regardez, les tueurs d'enfants, les assassins... Ils n'ont rien de bien glorieux. Ils sont seulement affectés par leurs tourments, tristes. Les nazis, non plus, ne portaient pas forcément des faciès de monstres. Pourtant, ce sont des monstres. A force de vouloir mettre le Mal en valeur, on le rend plus séduisant, plus attirant. Je pense qu'il est important de ne justement pas appuyer les facettes charismatiques, magnétiques de ceux qui propagent le Mal. Il m'a semblé important aussi que l'aspect de Nix ne symbolise pas le pouvoir, la puissance. Ce n'est assurément pas Alan Rickman dans **Piège de Cristal**. Nix n'est pas plus un méchant à la Vincent Price. Il en constitue même l'antithèse !

L'aspect «humain» de Nix justifie-t-il le choix de son interprète, Daniel Von Bergen ?

J'ai justement choisi Daniel Von Bergen parce qu'il ne ressemble pas aux méchants que l'on trouve habituellement dans les films. Il possède un regard incroyable. Je ne l'ai pas convaincu facilement d'incarner Nix. Il a d'abord refusé ma proposition, en prétextant que le rôle lui demandait de rentrer au plus profond de lui-même, d'extirper des émotions qu'il n'avait nulle envie d'exprimer. Je suis néanmoins parvenu à le convaincre. Mon argument : on s'amuse follement sur le plateau d'un film d'horreur. Bien sûr, je ne l'avais pas prévenu que certaines scènes l'immobiliseraient pour cinq heures de maquillage !

Que représente pour vous la mise en images d'un spectacle de magie ? Est-ce là toucher à la nature même du fantastique ?

Assister à un spectacle de magie, c'est tout le contraire d'un film d'horreur. En allant voir un film d'horreur, vous savez que des choses fâcheuses vont se dérouler, ce qui est rarement le cas dans les numéros des prestidigitateurs ! Je crois sincèrement que nous attendons tous un pépin, un gros incident, du spectacle de magie. Nous y allons dans l'espoir que l'illusion connaisse soudain une faille. Une des grandes satisfactions du **Maître des Illusions**, d'ailleurs, fut de mettre en scène un ratage, l'échec d'un tour particulièrement dangereux. Une occasion rare ! Même si le spectacle de Swann échoue, nous avons tout de même veillé à le rendre aussi fastueux que possible. Dans ce but, nous avons assisté aux shows de David Copperfield, Siegfried & Roy sur la scène de Las Vegas. Nous avons pris énormément de photos. Deux véritables illusionnistes nous conseillaient, dont Lorin Stewart qui interprète Billy Who. Je tenais à une crédibilité optimale. La réalisation du spectacle de Swann nous a demandé une semaine de travail. Il y a cette foule de plusieurs centaines de gens, des éclairages incroyables, une chorégraphie, des danseurs... J'avais l'impression de monter un show pour l'un des casinos de Las Vegas.

Est-ce avec le même désir de crédibilité que vous insistez sur les effets de lévitation ?

J'ai tenu à faire aussi bien que la scène de lévitation de **Furie** de Brian De Palma. Un modèle. Le comédien flotte avant d'attaquer... Très beau. Dans mes rêves, flotter, se tenir immobile à quelques mètres du sol est directement lié à l'enfer. Si je me sens puissant dans un rêve, c'est parce que je vole, parce que je flotte. Si je ressens de la vulnérabilité, c'est parce que j'ai, face à moi, quelqu'un qui flotte. Ce sont des sentiments que je connais bien. ■■■

Le début du spectacle de Swann : un show chaud à la ***Showgirls****.*

LE MAÎTRE DES ILLUSIONS

■ ■ ■ Rayon effets spéciaux, vous êtes l'un des premiers, sinon le premier, à employer l'ordinateur pour des images gore...

Les effets spéciaux de maquillage générés par ordinateur étaient impossibles à obtenir avec des moyens traditionnels. Particulièrement la scène où la peau, puis la chair du visage de Swann se décollent dans un seul plan. Du véritable gore infographique ! Il y a encore quelques images artificielles dans **Le Maître des Illusions**. Une nécessité. Mais, en règle générale, je n'apprécie guère les techniques trop sophistiquées, surtout lorsqu'il s'agit d'une matière aussi peu tactile que des images façonnées par l'intermédiaire d'un logiciel. Je préfère les maquillages classiques, que vous pouvez modeler, éclairer à votre convenance sur un plateau. Des images dans l'axe de votre caméra, à votre portée. Si vous décidez de recourir à l'informatique, des spécialistes vous relaient. Même s'ils suivent scrupuleusement vos indications, vous ne contrôlez plus les choses dans leur ensemble. Frustrant lorsque vous êtes habitué à mettre votre nez partout. En fait, je ne suis pas un réalisateur très «technologique» ! D'ailleurs, écrivain, j'en suis encore à utiliser un crayon et la feuille blanche. *Macintosh* ? Connais pas !

***Le Maître des Illusions* entretient une certaine frustration pendant toute sa durée. Le monde de la magie, on aimerait bien l'explorer un peu plus. Sur ce point, vous nous laissez sur notre faim !**

D'une certaine façon, je partage votre frustration, votre désir d'en connaître plus sur le monde de l'illusion. Je crois également qu'en en montrant davantage, on perd en efficacité, en puissance. L'illusion, c'est le pouvoir de l'image. Démonter les mécanismes d'un tour peut le tuer. L'illusion fonctionne mieux si vous ne braquez pas les projecteurs sur le magicien, si vous savez préserver des zones d'ombre. Plus vous expliquez, moins vous avez de chance de séduire. Donnez quelques détails si vous voulez, mais guère plus. Je pense qu'il est également plus plaisant pour un cinéaste de ne pas tout montrer ; cela stimule l'imagination. Cela vaut autant pour les tours de magie du **Maître des Illusions** que pour l'histoire, le scénario en général. Aujourd'hui, les réalisateurs et scénaristes livrent tout, balancent immédiatement toutes les informations. Soit ils prennent les spectateurs pour des demeurés, soit ils ne leur font pas confiance. Ce n'est pas, je l'espère, mon cas. Plus particulièrement dans le domaine du fantastique, il faut aménager des coins obscurs, impénétrables. Personnellement, je ne fais pas de la science-fiction, un domaine qui demande sans cesse plus d'explications, de justifications. Je fais de la «dark fantasy», ce qui ne signifie pas que je ne veuille pas tout filmer. Dans **Le Maître des Illusions**, je me tiens à la vision subjective d'Harry d'Amour, le détective que l'on suit. On voit essentiellement l'intrigue par ses yeux. On le voit pénétrer dans le mystère, ressentir certaines émotions et comprendre certaines choses. Mais il ne comprend pas tout. Il n'y a aucune raison que le public en sache plus long que lui, ait une longueur d'avance. Ce qu'Harry d'Amour n'a pas assimilé ne sera assimilé par personne. **Le Maître des Illusions** ne répond pas à toutes les questions de son intrigue. Le tatouage que le détective porte sur le dos, par exemple, n'est jamais justifié par l'intrigue. C'est Scott Bakula qui en a eu l'idée en lisant «Everville», mon dernier roman, où Harry d'Amour portait un tatouage dans le dos ! Des zones d'ombre, il en existe d'autres encore dans **Le Maître des Illusions**. Comme les relations exactes entre Nix, Swann, Butterfield et Jordan Marder. On devine qu'elles sont d'ordre homosexuel, mais il semble qu'il y ait encore autre chose derrière. A ce titre, l'image du dénouement ne laisse pas entendre que D'Amour et Dorothea sont sains et saufs, Dieu merci ! Ceux-ci ne disent pas : «Tirons-nous d'ici et marions-nous !». Non, D'Amour et Dorothea se tiennent là, dans le désert, la poussière et le crépuscule. Face au vide. Monte alors la chanson du générique final. Ce n'est pas une chanson genre «bravo, bravo, nous avons gagné contre les méchants». «Dancing in the dark» parle d'obscurité, d'une dimension de compréhension du surnaturel. Elle laisse planer tant de doutes... ■ ■ ■

Harry D'Amour (Scott Bakula) : un privé, spécialiste malgré lui des enquêtes occultes.

L'apocalypse final : quand la terre spongieuse engloutit les disciples de Nix. Le tribut à payer au Malin !

Swann (Kevin O'Connor), victime d'un tour de magie piégé.

grandes et petites illusions

Nombreux mais jamais envahissants sont les effets spéciaux du MAÎTRE DES ILLUSIONS. Réussis en général et miraculeusement épargnés par les coups de ciseaux de la puissance MPAA, à savoir Dame Censure...

Nils gorgé avec une boule de feu : un bel effet spécial, modeste mais réussi

«Lorsque vous préparez, tournez un film, vous savez à ce qu'il est destiné, ce qu'il va devenir dans un monde accessible. Si le monde qui entoure les créateurs de l'est pas, le jeune perdra beaucoup de son intérêt, aussi convaincants que soient les créateurs» souligne en Clive Barker judicieusement soucieux que son **Maître des Illusions** ne laisse pas trop dans les effets spéciaux. Une position que se partagent plusieurs artistes. Steve Johnson, *KNB* pour les maquillages, *Fantasy II* et *The Jim Henson Company* pour les effets optiques ou mécaniques. Et c'est justement là que le bât blesse, dès avant même de Gene Warren Jr., patron de la compagnie Fantasy II dont 50 pourcents intègre quelques plans de **Johnny Mnemonic**, **Abyss**, **Terminator 2** et **Stargate**. «Si, selon moi, **Le Maître des Illusions** se bonifie par d'effets spéciaux destinés et réussis à la hauteur, c'est essentiellement dû au manque de temps. La période de post-production a été très courte, tout s'est passé trop vite. Clive Barker n'a pu obtenir de nous ce qu'il attendait. Le temps était compté. Mais c'est souvent le cas aujourd'hui. Cela fait bientôt trente ans que je suis dans le métier et, depuis environ cinq ans, la pression externe monte graduellement. Nous entendons dire en permanence : travaillez plus rapidement, plus fort, faites des heures supplémentaires, tout ça pour moins d'argent. Le résultat à l'écran finit par en pâtir». Le résultat du **Maître des Illusions** dans une moindre mesure, surtout comparé à **Los Angeles 2013** dont la date de sortie avancée de trois bons mois contraint les techniciens des effets spéciaux et John Carpenter à en bâcler la finition. «Nous n'avons cependant pas commis toutes les bourdes auxquelles la précipitation nous destinait. Il y a notamment cette séquence où Nils jouait avec une petite boule de feu. Un effet assez simple que nous curions pu obtenir il y a une dizaine d'années. Il s'agit simplement de superposer à une véritable boule de feu, filmée sur fond noir, une boule artificielle. Nous avons passé à utiliser l'ordinateur mais, même les logiciels les plus sophistiqués ne donnent pas des résultats convaincants dans l'imitation d'une combustion. Le feu digital paraît encore trop artificiel. Rien de tel que de véritables flammes pour recréer ce que Clive Barker avait en tête». Un effet spécial modeste mais réussi.

Moins réussis sont les furtifs serpents de flammes et, surtout, l'espèce de spectre que s'introduit dans la ville de Dorothea suivant dans entre les lèvres d'Harry D'Amour. «*Le fantôme. Origine Mal*, est une représentation cauchemardesque qui se plie et se déplie à volonté, un peu comme une cocotte en papier. On dirait presque le personnage d'un dessin animé à Hanna-Barbera» complète Tony Ransome, un spécialiste du système D des petits budgets (**Re-animator**, **Le Retour des Morts-Vivants 3**, **Mutronics**, **Necronomicon**). «Mais nous sommes surtout fiers de cet effet où un crâne se vide de toute matière. Il y a de quoi : c'est la première fois que l'ordinateur se substitue aux maquilleurs chimiques, au latex et tout le reste. Clive Barker tenait à un effet très fluide, qui ne s'apparente cependant pas à la fonte du visage d'un mannequin de cire». Tony Ransome fait allusion au final des **Aventuriers de l'Arche Perdue** où un espion fond comme une crème glacée dans un four à micro-ondes. «C'est exactement le contraire du résultat que nous escomptions. Nous voulions quelque chose qui, morphologiquement, soit irréprochable. Clive nous a fourni une série de livres médicaux sur l'anatomie. De mon côté, j'ai filmé la dissection d'un cadavre dans une morgue. Nous avons longuement étudié les mouvements et la couleur vidéo de manière à avoir des paramètres physiques très précis». Cette conscience professionnelle française, faute de l'avoir fait grincer des censeurs de la MPAA ne les tiguent pas, préférant porter leur attention sur des broutilles. Un crâneau sous la gorge et la sueur trop réaliste du sang dans le flash-back d'exorcisme. «Pour la première séquence, j'ai dû rajouter moi-même, rectifiant qu'on en trouvait autant dans une infinité de westerns. Pour la seconde, j'ai dû diluer un peu l'effet sanguinolent des couleurs» intervient Clive Barker, d'ailleurs surpris que le MPAA n'ait pas davantage serré comme **Le Maître des Illusions**. Même la séquence de la résurrection de Nils passe comme une lettre à la poste. «Là, j'ai poussé le processus habituel un cran plus loin en montrant le corps se reconstituer de l'intérieur, les artères gonflées et le reste. Je ne pensais pas qu'on me dirait déjà rien à ce sujet». Oh que si ! même si la scène ne dure pas plus de trois ou quatre secondes. Il ne pouvait en être autrement car l'idée vient à Clive Barker au tout dernier moment. Il peut, in extremis, obtenir une journée supplémentaire de tournage pour la mettre en boîte.

«Dans **Le Maître des Illusions**, il y a précisément 101 plans d'effets spéciaux soit presque un tiers du film, incluant l'effacement des câbles, les cascades réelles. Il y a donc approximativement 101 effets à maquiller» inventorie Tony Ransome. Soit 10 % à peine à jeter. Un pourcentage très raisonnable, paradoxalement sur l'échelle des techniques dites les plus performantes.

M.T.

Un monstre en pâte d'agrémentation dans le labyrinthe des tentations

LE MAÎTRE DES ILLUSIONS

■■■ **Si *Le Maître des Illusions* est un authentique thriller fantastique, son atmosphère distille comme des effluves de film noir...**

J'ai cherché à me rapprocher le plus possible du style des films noirs des années 40. Je pense avoir réussi. **Le Maître des Illusions** tient davantage de ce genre que du fantastique traditionnel. Par son cadre d'abord : les belles résidences de Bel Air, le désert, Los Angeles, New York... Le personnage d'Harry D'Amour est également un détective dans la tradition. Selon moi, **Le Maître des Illusions**, c'est un peu la rencontre de **Chinatown** et de **L'Exorciste**. Avec **Chinatown**, il entretient plusieurs points communs : le lieu de l'action déjà, le sens du mystère, une énigme, les protagonistes bizarres... Et aussi la femme fatale. J'ai veillé à que Famke Janssen soit coiffée, habillée dans un style volontairement rétro. Quand les forces démoniaques s'expriment, **Le Maître des Illusions** s'oriente du côté de **L'Exorciste**. Et comme William Friedkin dans **L'Exorciste**, je prends la peur, le fantastique très au sérieux. Je n'ai aucune prétention à la rigolade. D'ailleurs, je n'aime pas les films d'horreur qui se veulent également de grosses comédies. A la vision du **Maître des Illusions**, je veux que les spectateurs se disent : «Je goûte à quelque chose de différent. Je sens que quelque chose se passe à l'écran». Bien sûr, je ne renie pas le public du cinéma fantastique, mais je souhaite ici capter l'intérêt des amateurs de thrillers, de films noirs. Ce public qui pense que le cinéma fantastique est décidément trop simpliste, qu'il manque cruellement d'épaisseur psychologique. **Le Maître des Illusions** repose essentiellement sur l'influence du film noir. D'ailleurs, j'aurais tant aimé le tourner en noir et blanc. J'aurais tant aimé accentuer le côté rétro, développer le look années 40. Mais pour ça, il faut des moyens conséquents. Mon budget se montant à seulement 11 millions de dollars, je ne pouvais guère me le permettre !

*Nix subissant la même torture que Barbara Steele dans **Le Masque du Démon**.*

Expliquez-nous pourquoi vous avez engagé Scott Bakula, le héros de la série *Code Quantum* ?

Je l'ai choisi justement parce qu'il tient la vedette de ***Code Quantum***. Là, j'ai pu mesurer sa présence. Une présence qui tranquillise, réconforte. Avec lui à vos côtés, vous ne risquez rien. Il en impose physiquement, sans pour autant jouer les super-héros hollywoodiens. J'attendais des spectateurs du **Maître des Illusions** qu'ils réagissent ainsi, qu'ils croient à la protection que Scott peut apporter tout en demeurant quelqu'un d'abordable, de crédible dans la vie quotidienne. Dans cette descente aux enfers qu'est le film, Scott Bakula rassure, tempère. Au personnage d'Harry D'Amour, il apporte une indéniable puissance. Sous son influence, Harry devient un homme d'action, tendance que j'avais à peine amorcée dans le scénario. Je serais aujourd'hui incapable d'écrire une nouvelle aventure d'Harry D'Amour, tant sous forme de script pour le cinéma que de roman, sans identifier le personnage à Scott Bakula. C'est son visage que je verrais en permanence. Pas un autre. Scott a désormais pris possession d'Harry.

*Un sacrifice sur l'autel de Nix : l'auteur de **Hellraiser** ne se refait pas !*

***Le Maître des Illusions* ressemble beaucoup à deux téléfilms pour le câble, *Howard Phillip Lovecraft Détective* et sa suite, *Chasseur de Sorcières*. S'ils sont antérieurs à votre film, ils viennent par contre après les romans dont le héros est Harry D'Amour...**

Heureux que vous fassiez le rapprochement ! Les scénaristes de **Howard Phillip Lovecraft Détective** et de **Chasseur de Sorcières** connaissaient, semble-t-il, les aventures d'Harry D'Amour sous forme de romans. Le détective, l'ambiance années 40, les éléments surnaturels... Les similitudes sont trop nombreuses pour que l'on invoque le hasard. Oui, j'ai quelques soupçons sur l'inspiration de ces gens là !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Alexandre NAHON**)

opinion

LE NOIR VOUS VA SI BIEN

M.T

***Lord of Illusions*. USA. 1995. Réal. & scén. Clive Barker. Dir. phot.: Roun Schmidt. Mus.: Simon Boswell. SFX : Thomas C. Rainone, KNB Effects Group & Steve Johnson. Prod.: JoAnne Sellar & Clive Barker pour United Artists Pictures/Seraphim Production. Dist.: Scott Bakula, Famke Janssen, Kevin J. O'Connor, Famke Janssen, Vincent Schiavelli, Barry del Sherman, Sheila Tousey, Daniel Von Bergen... Durée : 1 h 57. Dist.: Warner Home Vidéo. Sortie à la location le 3 avril 1997.**

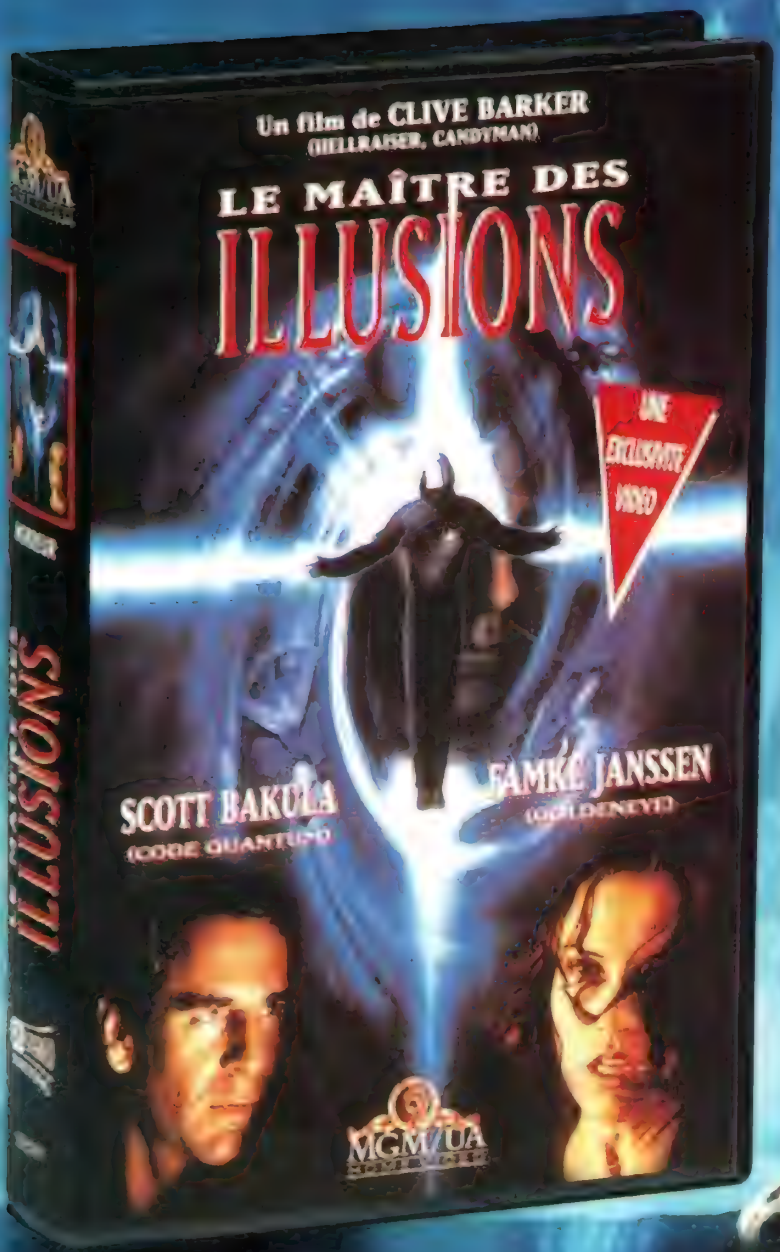
SCOTT BAKULA
(CODE QUANTUM)

FAMKE JANSSEN
(GOLDENEYE)

LE MAÎTRE DES ILLUSIONS

Un film de CLIVE BARKER
(HELLRAISER, CANDYMAN)

UNE EXCLUSIVITE VIDEO



*"C'est terrifiant à l'extrême !
Aucun réalisateur
mieux que CLIVE BARKER
ne sait faire trembler de la sorte"*
QUENTIN TARANTINO

A LA LOCATION LE 2 AVRIL 97

MGM/UA HOME VIDEO

actualité ciné-vidéo
sorti le 26 février

AMITYVILLE
la maison de poupée

Si la maison du diable d'Amityville a été rasée depuis belle lurette, les producteurs hollywoodiens ne fuient pas les manifestations de l'au-delà. Ils tirent sur une corde déjà usée, font feu de tout bois. La maison elle-même ayant été explorée des tréfonds de la cave au sommet de la cheminée, les objets, meubles et jouets qui y ont séjourné peuvent encore se négocier au tarif du frisson pas cher...

Téléguidé par la maison de poupée, le père décédé du fiston revient d'entre les morts pour le pousser au crime.

Discrètement, **Amityville** atteint son huitième film ou téléfilm. Discrètement pour ne pas dire dans le plus strict anonymat. Efficacement aussi car la plus célèbre maison hantée du cinéma renaît régulièrement de ses cendres. Quand ce n'est pas la maison elle-même qui mange tout cru ses locataires, ce sont des objets qui y ont séjourné. Un miroir, une lampe, une horloge hier, une maquette aujourd'hui. A quand le grille-pain diabolique ? A quand le réfrigérateur de la mort ? Tout est bon lorsqu'il s'agit de prélever jusqu'à l'ultime pépite dans la mine. Steve White s'y emploie depuis quelques années déjà. Homme de télévision, régulièrement au générique de productions *Disney* pour le petit écran, il produit trois **Amityville** : **Amityville 1993**, **Amityville - Darkforce**, et ce dernier qu'il réalise lui-même. «*A cause de l'échec commercial d'**Amityville 3D**, personne ne s'est préoccupé des droits d'utilisation du titre des années durant. En 1989, je suis parvenu à les racheter à la famille Lutz, les gens qui y ont vécu et souffert. Parallèlement, l'auteur du livre relatant les faits, Jay Anson, vendait les mêmes droits. Voilà pourquoi il existe deux séries **Amityville***». Le reste relève du contentieux juridique, des querelles coutumières dans les contre-allées hollywoodiennes. Quoiqu'il en soit, Steve White tire adroitement son épingle du jeu. Discrètement toujours puisque ses **Amityville** à lui son destinés essentiellement à la télévision et à la vidéo. «*J'ai fait trois **Amityville**. Maintenant, ça suffit. Je pense avoir exploité le thème au mieux, avoir fait ce qu'il fallait faire pour le maintenir à flot. De toute manière, je n'en possède actuellement plus les droits. Ils sont arrivés à échéance. Un autre producteur va probablement prendre le relais*». Pour une série TV dans la mouvance d'***Aux Frontières du Réel*** ? Plus que probable.

Pour l'heure, les esprits maléfiques d'Amityville ne se reposent plus sur leurs lauriers. Faute d'un manoir à hanter, ils investissent une maison de poupée. Elle aurait pu moisir dans un cabanon, mais le mauvais sort lui trouve un foyer d'adoption. Chez les Martin, une famille composite. Bill est divorcé, Claire veuve. Ils ont trois enfants dont une petite fille qui s'apprête à fêter son anniversaire. Parce que le vélo qui devait constituer son cadeau passe sous les roues de la voiture familiale (un coup du Diable !), papa Martin lui offre la fameuse maison de poupée, prestement remise à neuf. Mauvais plan : la maquette est la réplique exacte de la maison d'Amityville. Les démons y grouillent, font le mur et viennent désagréger la cellule familiale. «*C'est justement cet aspect des choses qui m'a le plus intéressé dans le film*» plaide Steve White. «*Bien sûr, j'aime les histoires de possession et le surnaturel. Cet **Amityville** traite prioritairement de la famille. Un couple, formé par deux personnes qui ont enduré des échecs dans leur vie sentimentale, s'installe et tente de construire quelque chose de solide. En dépit des difficultés, ils y arrivent. Je tenais à cet optimiste*». Jolie métaphore sur les vicissitudes de la vie domestique. Mais le Malin n'apprécie que modérément les cellules familiales bien soudées. Là où l'ordre et l'amour s'incrustent, il s'ingénie à semer des embrouilles. Dans ce huitième **Amityville**, ce sont une chaleur caniculaire, un gros moustique qui entre dans une oreille, des flammes qui rôtissent une adolescente gironde, punie d'avoir montré ses seins (un châtiment à la **Vendredi 13**)... La routine de l'horreur. Nettement plus drôle : un tantinet frustrée, maman Martin reluque le torse avantageux de son beau-fils en se pourléchant les babines. Le film irait-il jusqu'à l'inceste ? «*Non !*» répond Steve White. «*Mais l'idée était intéressante. Elle change des manifestations démo-*

chronologie d'une maison hantée

1979. Amityville, La Maison du Diable/ The Amityville Horror *de Stuart Rosenberg, avec James Brolin, Margot Kidder, Rod Steiger & Don Stroud.*

La famille Lutz s'installe dans une inquiétante maison du New Jersey où, dans la nuit du 12 au 13 novembre 1974, Ronald De Feo abat sa famille au fusil. Pas superstitieux, les Lutz se rendent rapidement à l'évidence : les lieux sont hantés et la tragédie passée risque de se reproduire. Un prêtre exorciste ne vient pas à bout des démons qui transitent par un puits creusé dans la cave.

1982. Amityville 2, Le Possédé/ Amityville 2: The Possession *de Damiano Damiani, avec James Olson, Burt Young, Andrew Prine & Rutanya Alda.*

Les Montelli succèdent aux Lutz dans la maison du diable. Dans la cave, Anthony Montelli découvre l'entrée d'une pièce cachée remplie de mouches et de boue. Malheur à lui car il commence à manifester des signes sérieux de folie furieuse. Il viole son épouse tandis que son fils abuse de sa sœur. L'incestueux massacre les siens à coups de fusil, avant d'intégrer un hôpital psychiatrique d'où le fait évader un prêtre exorciste.

1983. Amityville 3-D/ Amityville 3, The Demon *de Richard Fleischer, avec Tony Roberts, Tess Harper, Robert Joy & Candy Clark.*

Le journaliste John Baxter s'installe dans la maison Amityville, certain qu'elle ne mérite pas sa réputation. Malgré quelques manifestations surnaturelles, beaucoup de méchantes mouches et un ascenseur fou, il n'y croit toujours pas. Il faut que sa copine photographe flambe, que sa fille périsse noyée et que son ex-femme réapparaisse pour qu'il commence enfin à se poser des questions. En désespoir de cause, il recourt aux services d'un scientifique occulte dont les instruments de détection et de mesure envahissent la biroque...

1989. Amityville 4 - Le Diable est de Retour/ Amityville 4 ou The Amityville Horror : The Evil Escapes *de Sandor Stern, avec Patti Duke, Jane Wyatt, Norman Lloyd & Frederic Lehne.*

Une armée de prêtres exorcise la maison d'Amityville. Le diable se réfugie dans une jolie lampe qui échappe à la vigilance du commando anti-Satan. Du New Jersey, elle passe dans une coquette résidence californienne. Et recommence les possessions, les animaux pris de rage. Ce n'est plus un père de famille qui tombe sous la coupe du démon, mais une petite fille dans la plus pure tradition Poltergeist.

1990. The Amityville Curse *de Tom Berry, avec Kim Coates, Duncan Wightman & Helen Hughes (inédit).*

Rien de plus qu'un remake du premier **Amityville**. Une nouvelle famille s'installe dans la maison, le paranormal se manifeste, la tension monte, le père commence à perdre les pédales et menace d'exterminer ceux qu'il chérit tant.

1992. Amityville 1993 - Votre Heure a Sonné/ Amityville 1992 : It's about Time *de Tony Randel, avec Stephen Macht, Shawn Weatherly, Megan Ward & Dick Miller.*

Parmi les meubles d'Amityville figure une horloge maudite, vieille de 200 ans. Possédée par les mêmes démons que la maison, elle devient la propriété d'un promoteur immobilier. Fermement rivée à une cheminée d'où elle ne veut pas s'en aller, l'horloge est une nuisance diabolique. Un gentil chien se met à mordre, une adolescente vierge se transforme en nymphomane...

1993. Amityville - Darkforce Amityville : A New Generation *de John Murlowski, avec Ross Partridge, Julie Nickson-Soul, David Naughton, Richard Roundtree & Terry O'Quinn.*

Après l'horloge, voici le miroir maléfique. Lui aussi locataire de la sinistre maison. C'est un clochard qui offre à un photographe ce bel objet qui diffuse des images du massacre survenu quelque 25 ans auparavant. D'influence négative, le miroir ramène son propriétaire au souvenir douloureux d'un père assassin et à Amityville !

1995. Amityville - La Maison de Poupée/ Amityville - Dollhouse *de Steve White.*

niaques par voie d'effets spéciaux et ramène à la réalité, à des événements qui se produisent tous les jours à travers le monde. Le mérite en revient à Joshua Michael Stern, le scénariste. Elle ne lui est pas venue par hasard. Son père s'est remarié avec une femme nettement plus jeune que lui, très belle de surcroît. Adolescent, il commençait à sortir, à fréquenter les filles. Sa belle-mère l'attirait irrésistiblement». Le réalisateur-producteur n'en dévoile pas plus. «*Un sujet tabou*» murmure-t-il, suggérant ainsi que le sieur Stern aurait épanché sa libido dans les bras de la nouvelle épouse de papa.
La moralité s'en tire donc à bon compte dans cet **Amityville**. Plutôt que d'aguicher son beau fiston ou de lui faire subir les derniers outrages, elle se jette sur son mari dans une étreinte sauvage, télécommandée par ce queutard de Satan. Faut-il que le diable s'en mêle pour qu'une ménagère américaine exprime ouvertement sa sexualité ? Le film abonde dans ce sens. A faire rugir le M.L.F. !

Plutôt que de s'attarder sur les relations ambiguës d'une belle maman et de son ado de fils, Steve White préfère causer de surnaturel. Des incidents survenus sur le premier **Amityville** qu'il produit. «*Nous tournions dans une bâtisse de Los Angeles que les voisins disaient hantée. Nous avons pu le constater à travers des bruits, des déplacements d'objets. Rien de bien horrible cependant. Les comédiens ont donc contacté un prêtre new age. Au terme de son rituel, la maison était débarrassée de tous ses fantômes. Le tournage s'est poursuivi sans le moindre problème*». A Hollywood, on est superstitieux par nature, par sens des affaires aussi car quelques gazettes à gros tirage relaient inévitablement les pépins occultes et y rajoutent quelques hantises de leur cru. Les **Poltergeist** et **Exorciste** ont largement donné dans le genre «malédiction».

Une séquence onirique à déconseiller fortement aux fétichistes des pieds.

La petite dernière de la famille Martin et son cadeau empoisonné.

Superstitieux, Steve White l'est avec la prudence que requiert sa fonction et ses responsabilités. «*Les maisons hantées, ça se discute. Si vous me demandez s'il y a un fantôme, là près de moi dans ce bureau bien éclairé, ma réponse sera négative. Par contre, j'ai vécu une expérience troublante dans une vieille maison, des instants de terreur oppressante où je sentais réellement une présence, des gens. J'entendais des bruits plus qu'inquiétants. Peut-être est-ce le fruit de mon imagination ? Je ne crois pas. Au surnaturel, vous y croyez lorsque vous êtes dans un lieu qui s'y prête, qui vous met en état d'y croire*». Les plateaux et décors d'**Amityville - La Maison de Poupée** n'étaient visiblement pas un très bon conducteur de conviction. Au Diable cornu, aux possessions et aux exorcistes rockers à queue de cheval, on n'y croit pas. On n'y croirait pas plus en visionnant le film dans la véritable maison d'Amityville !

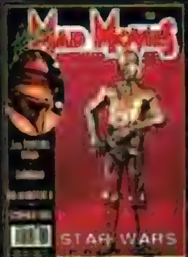
Marc TOULLEC

Amityville - Dollhouse. USA. 1996. Réal.: Steve White. Scen.: Joshua Michael Stern. Dir. phot.: Tom Callaway. Mus.: Kal Cekard. Prod.: Zane W. Levitt, Mark Yellen & Steve White pour Spectator Films & Zeta Entertainment. Int.: Robin Thomas, Starr Andreeff, Allen Cutler, Rachel Duncan, Clayton Murray, Lenore Kasdorf, Evan Kim... Dur.: 1 h 30. Dist.: Submis Production. Sortie en Bradu le 26 février 1997 ; sortie vidéo courant avril.

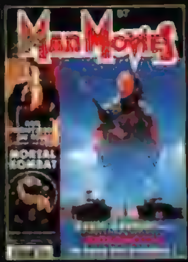
Quand l'enfer s'installe dans le grenier : une vision qui tient plus du carnaval que de l'horreur pure !

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

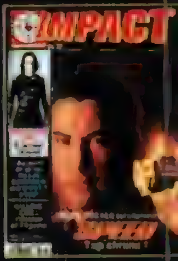
MAD MOVIES

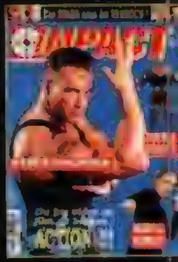


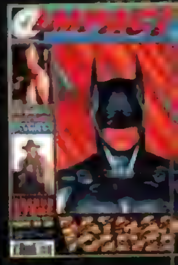
26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic Arts
100 (132 pages) : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 (132 pages) : X-Files (dossier + poster), Crash, Barbwire
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway



IMPACT







1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evil Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoe, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoe, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, The Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Également disponible, la réédition du premier tome **ZE CRAIGNOS MONSTERS**, 240 F (port compris)

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ________________ **PRÉNOM** ________________

ADRESSE ________________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES				26	27	29	30	32	33	34	36	37
38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50	51
52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64
65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90
91	92	93	94	95	96	97	98	99	100	101	102	103
104	105											

IMPACT	1	2	3	4	5	6	7	8	9	11	12	
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25
26	27	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39
40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52
53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65

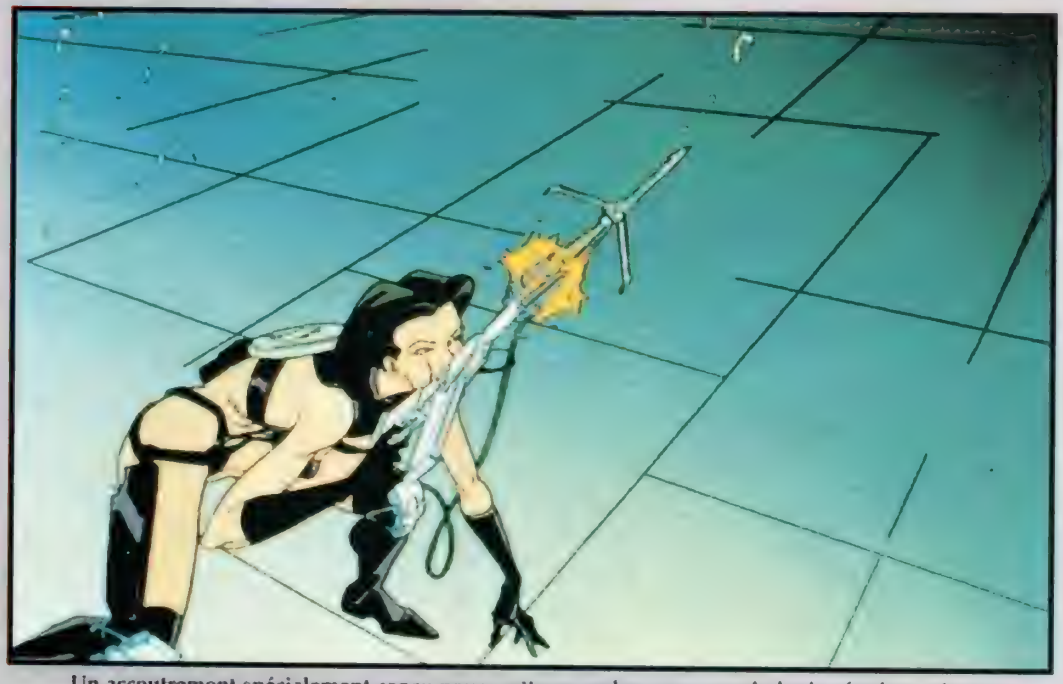
❑ **ZE CRAIGNOS MONSTERS**

❑ **ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR**

VIDEO ET DEBATS

par Marc TOULLEC

LE MAÎTRE DES ILLUSIONS constitue l'événement majeur de l'actualité vidéo des inédits en ce bimestre. Traitement à part donc, à la mesure de la sortie en salles qu'il méritait. Ce n'est pas le cas des autres titres de cette rubrique, des produits à destination directe des vidéo-clubs. De la science-fiction rigolarde (LES CROISÉS DU COSMOS, LEPRECHAUN 4), de la cybernétique-castagne (SUSPECT EXPERIMENT), de la réincarnation problématique (SORTILÈGE), de la biographie tronquée (AU-DELÀ DE L'ESPRIT), du kitsch seventies façon Takao Nakano (PLAYGIRLS)... La paisible routine de la vidéo que les antédiluviens GOGS et la futuriste AEON FLUX sortent de sa léthargie...

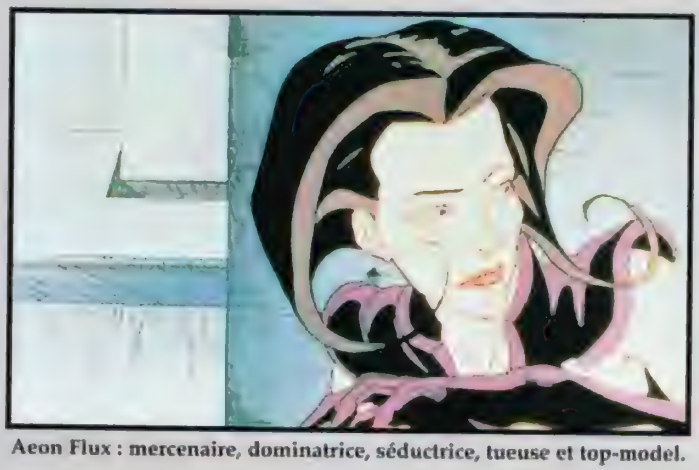


Un accoutrement spécialement conçu pour mettre en valeur une morphologie aérodynamique.

AEON FLUX

Haine musicale à l'échelle de la planète, *MTV* n'est pas simplement une machine à aligner les clips, les concerts et les divertissements futiles. *MTV* produit des programmes de dessins animés de valeur sous le label «Liquid Television». ***Beavis et Butthead***, deux adolescents grunges et ramollis du bulbe, ouvrent le bal dans un registre à la ***Simpson***. Lui emboîtent le pas ***The Maxx*** et son super-héros mélancolique, ***The Head*** et sa grosse tête où niche un extraterrestre... Et **Aeon Flux**, héroïne dans la grande tradition *Métal Hurlant*. Signe particulier : un costume dont affirmer qu'il est échancré relève de l'euphémisme. L'œuvre d'un érotomane nostalgique de Vampirella ? Niet. D'origine coréenne, Peter Chung (32 ans) veut en montrer plus, sans s'adonner complaisamment au voyeurisme «petite culotte et contre-plongée» du manga. «*Exploiter toutes les possibilités du corps humain m'intéresse plus que tout. Généralement, dans les bandes dessinées et les cartoons, seuls le visage et les mains expriment des émotions, des sentiments, car le reste disparaît sous les vêtements. Au départ, quand j'ai conçu Aeon Flux, j'avais en tête une femme sexy mais sans plus. Son costume n'en montrait pas trop. Je me suis dit qu'il était sans doute un peu idiot de créer un personnage pareil, un personnage animé qui plus est, et de ne pas aller jusqu'au bout de la fantaisie*». Peter Chung y va. Jusqu'au bout et au-delà, dans un univers cyber-punk terrifiant, glacial et concentrationnaire. Le monde de la mercenaire Aeon Flux et de son rival, Trevor Goodchild, potentat avec qui elle nourrit une liaison ambiguë, paradoxale. Elle ruine ses plans expansionnistes mais se jette volontiers dans ses bras, se faisant passer pour son propre clone. Un clone ? Oui car Trevor Goodchild duplique à tour de bras. Des jolies femmes notamment, servant à remplir un lit aux proportions confortables.

Apparue pour la première fois dans le programme «Liquid Television» de *MTV* en 1991, **Aeon Flux** fait rapidement l'objet d'un culte ardent. Poster, jeux vidéo, ligne de vêtement, CD-ROM et même un livre à sa gloire... La mercenaire connaît un succès croissant que Peter Chung n'avait absolument pas présagé. «*A la fin de la première saison, j'ai tué Aeon Flux. J'ignorais encore que* MTV *me demanderait une deuxième saison. Plutôt que d'expliquer aux gens de la chaîne qu'elle n'était pas vraiment morte, un peu à la manière des soap-operas, ou qu'il s'agissait d'un androïde à son image, j'ai décidé que mourir et revenir à la vie serait définitivement son truc, son exclusivité*». Des privilèges, Peter Chung en accorde généreusement à son héroïne. Un physique hors du commun qui lui permet, dans le prologue de cette première compilation, de survivre à une chute depuis un étrange aéronef. Une langue hors du commun puisque, très svelte, elle extirpe un message d'une dent escamotable. Mais elle ne lui sert pas qu'à échanger des informations car la dame ne se refuse jamais de petites récréations érotiques. Avec ce bon Trevor Goodchild d'abord, un méchant tourmenté, en quête de véracité. Il expérimente ainsi une «conscience», à savoir une espèce de squelette qui, introduit par le nombril, transforme un manchot tueur d'enfants en aimable colosse. Une féroce guerrière en compositeur de comptine... Il tient également en captivité des «anges», des créatures divinement belles et très convoitées, retenues dans un enclos piégé. Autre prisonnière : une candidate à la liberté dont l'évasion de la forteresse Bregna vers Monica échoue après que le système d'alarme lui a tranché les jambes. Une torture sous anesthésie toutefois ! Peter Chung ne recule justement pas devant les idées les plus cruelles, l'une des constantes des aventures si particulières d'**Aeon Flux**. Furieusement originales, souvent amorales, excessivement sanglantes, cyniques et caustiques, elles honorent l'héroïne la plus «fin de siècle» qui soit. Animation, graphisme, prises de vues et musique vont dans le même sens. En résumé, la fréquentation d'**Aeon Flux** s'impose d'urgence. En attendant un deuxième tome dédié à ses exploits déjantés.



Aeon Flux : mercenaire, dominatrice, séductrice, tueuse et top-model.

***Aeon Flux**, épisodes **Thanaphobia, A Last Time for Everything, The Purge, Isthmus Crypticus**. USA. 1996. Réal.: Peter Chung et Howard E. Baker. Dist.: CIC Vidéo/MTV Home Vidéo. Dur.: 1 h 58. Actuellement disponible à la vente en version originale sous-titrée.*

Leo Megaw (Peter Phelps) : commis à la surveillance de la mortelle Zone 39.

ZONE 39

Réalisateur de fictions pour enfants à la télévision australienne et de **In Too Deep**, un thriller érotique réputé, John Tatoulis dépeint un futur sombre, peu après que la République Fédérée et l'Union des Nouveaux Territoires aient signé la paix au terme de 40 ans de conflit. Une paix scellée par l'Union Centrale, conglomérat de puissants industriels qui négocie l'arrêt des hostilités contre le contrôle des moyens de communication, entre autres concessions. En dépit du calme entre les deux blocs, la tension subsiste. No man's land, la Zone 39 sert de zone-tampon, de frontière au beau milieu d'un désert. De chaque côté de la frontière : un garde. Le lieutenant Leo Megaw est le douanier-exécuteur de la République Fédérée, affecté à ce poste ingrat à la suite d'une dépression entraînée par le meurtre de sa femme enceinte. Un assassinat commandité par l'Union Centrale après l'interception par l'ordinateur du veuf d'un dossier compromettant. Dans la Zone 39, Leo Megaw observe son rival, un fêlé bientôt remplacé. La solitude, il la tue en compagnie de l'iguane Alfie, du fantôme très présent de sa défunte épouse, d'un autre fantôme : celui de son prédécesseur dans ce bunker. Des prélèvements de terre saturée de sel attirent son attention. De fil en aiguille, Megaw découvre une importante pollution chimique de la nappe fréatique toute proche, gigantesque réservoir d'eau où puisent les villes les plus proches. Lui même gravement contaminé, il parvient à convaincre Boas du danger. Mais les pontes de l'Union Centrale n'entendent pas laisser l'information filtrer...

«Zone 39 n'est pas un film tout rose, gentillet. Il serait plutôt du genre dur, poignant, apocalyptique dans le message qu'il véhicule» soutient John Tatoulis. *«Plutôt que de science-fiction, c'est de science qu'il traite. Je me consacre ici à l'avenir de la société, sur la base des orientations qu'elle prend actuellement à une vitesse foudroyante. Le monde de* **Zone 39** *s'apparente à la Bosnie d'aujourd'hui dans la mesure où il présente deux communautés, hier rivales, mais désormais liées par les mêmes préjudices»*. A savoir une pollution si forte que des millions de gens, de part et d'autre, sont directement menacés.

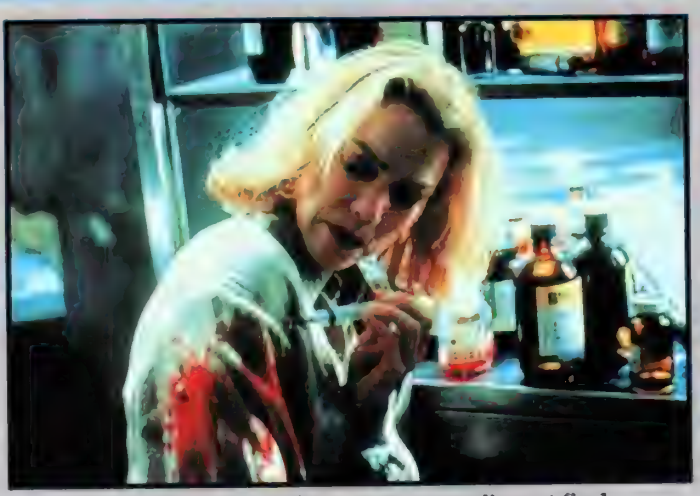
Thriller d'anticipation écologique, plus proche de **Planète Hurlante** que de **Mad Max 2**, **Zone 39** atteste que fantastique et science-fiction survivent encore en Australie, en dépit du départ pour Hollywood de ses ténors et artisans plus modestes. D'australien, le film a ce style rugueux, sec, ce sens de l'espace (impressionnant le désert de Woomera, ex-base nucléaire de la force anglo-australienne durant la Guerre Froide), cette faculté à instaurer une atmosphère à la fois oppressante et dangereusement immobile, cette habileté technique...

Zone 39 aurait certainement gagné à développer les rouages de la conspiration/pollution, mais son producteur se livre à un bon quart d'heure de coupes dans le premier montage de John Tatoulis, histoire de blinder ses atouts commerciaux sur la marché international. Il faut dire qu'une modeste production des Antipodes, sans vedette (qui se souvient de Peter Phelps dans ***Alerte à Malibu*** ?), sans effets spéciaux, traitant de sujets délicats, ne constitue pas une denrée facile à écouler. Raison de plus pour faire quelques pas dans la **Zone 39** !

Australie. 1996. Réal.: John Tatoulis. Int.: Peter Phelps, Carolyn Bock, William Zappa, Brad Byquar, Alex Menglet, Jeff Kovski... Dist.: New Tone/Gaumont-Columbia-TriStar Home Vidéo. Disponible à la location mi-avril.

SUSPECT EXPERIMENT - LA BOMBE HUMAINE

Coproduit par Roger Corman, **Suspect Experiment** brasse des éléments hétéroclites. Un suspect façon **Les Trois Jours du Condor** pour démarrer, des péripéties à la **TimeBomb** et **Johnny Mnemonic** pour continuer, une désinvolture à la Tarantino... Nettement plus ambitieux et mieux fichu que l'immense majorité des films récemment lancés par le sieur Corman, il suit à la trace Dan Jericho, analyste pour Eunice Industries, une des multiples façades de la CIA. En interceptant sur son ordinateur un dossier classé secret, il met le doigt dans l'engrenage de la violence. Après le massacre de ses collègues, Dan Jericho rebondit d'une surprise à l'autre. Sa femme ne serait pas sa femme, ses amis le trahissent sans l'ombre d'une hésitation et ses propres employeurs le traquent. Mauvais plan : il découvre qu'il est de la Classe C, à savoir une véritable bombe humaine, combinaison entre la machine et l'humain, dont le corps recrache les projectiles qui auraient tué un type ordinaire. Un cyborg dont la mémoire provient des souvenirs de ses propres constructeurs. Avec pour seule alliée Sarah, assistante de son «père», Dan Jericho menace désormais d'exploser dans un magnifique champignon atomique.



Stacey Travis : un petit remontant avant l'assaut final.

Dans un repaire souterrain, il se mesure à deux autres cyborgs, deux prototypes de la génération suivante...

Réalisateur presque attitré de Don «The Wilson» Dragon, Rick Jacobson ne prétend pas marquer le cinéma de science-fiction d'un chef-d'œuvre. Dans le moule Corman, il s'adonne évidemment aux figures imposées, à commencer par la scène chaude de rigueur, la violence souvent bêta à grand renfort d'impacts de balles et de convulsions. Bien sûr, la description de la cybernétique donne dans le rustique, une ouverture de crâne bionique effectuée sur un mannequin est visible... Au crédit de **Suspect Experiment** : un rythme haletant et une bénéfique absence de happy-end.

***Suspect Device**. USA. 1995. Réal.: Rick Jacobson. Int.: C. Thomas Howell, Stacey Travis, John Beck, Jed Allan, Jonathan Fuller... Dist.: Cinémagroup & 20th Century Home Entertainment. Disponible à la location mi-mars.*

Ishai Golan, un Uri Geller aussi peu vraisemblable que l'original !

AU-DELÀ DE L'ESPRIT

Au milieu des seventies, Uri Geller se taille une belle réputation de faiseur de miracles en tordant les petites cuillères et en réparant les montres, le tout à distance. Pouvoir de la pensée ? Le doute s'installe et, rapidement, le magicien Gérard Majax démonte la combine : Uri Geller est un imposteur. Ce film aurait plutôt tendance à affirmer le contraire, même si Ken Russel en rajoute à outrance, histoire de compromettre le peu de réputation qui resterait encore à Uri Geller. A voir **Au-delà de l'Esprit**, il serait effectivement capable de tordre les petites cuillères, de réparer les montres. Mieux, télépathe et télékynésiste, il téléporte un chien de vingt kilos, déplace les objets, détecte un puits de pétrole, efface les données des ordinateurs de l'armée, fait sauter la banque d'un casino de Las Vegas... En bref, Geller possède des pouvoirs à rendre jaloux la plupart des super-héros de BD. «En accord avec l'espace cosmique» selon ses propres dires, il quitte Israël pour se prêter aux expériences du Professeur Joe Hartmann, puis défendre la paix universelle sur des plateaux de variété.. Il tombe entre les mains des Services Secrets qui souhaiteraient utiliser ses dons à des fins bellicistes...

Charlatan ou esprit supérieur ? Le film de Ken Russell tend à brouiller les pistes par ses outrances, ses coups de délire et des péripéties aussi saugrenues que la rébellion des pouvoirs du sieur Geller après qu'il a gagné à la roulette. Mêlées à des éléments autobiographiques (un père militaire ivrogne et volage, l'armée, une pseudo carrière de mannequin et des spectacles minables à Tel-Aviv), les aventures d'Uri Geller relèvent tout simplement de la fable. Une initiative typique de Ken Russel. Le réalisateur des **Diables** et d'**Au-Delà du Réel** détourne la biographie commanditée pour se livrer à son sport favori : le délire. La crédibilité en prend un sérieux coup. Surtout lorsqu'Uri Geller s'évade des laboratoires de l'armée, un casque intégral de métal verrouillé au crâne, ce qui ne l'empêche pas de piloter une jeep et de foudroyer des soldats. Ces événements se seraient-ils vraiment déroulés ? Aucune chance. De toute manière, Ken Russel ne prend rien au sérieux. Pas même ce vibrant message pacifiste, via la neutralisation des engins nucléaires et la torsion de petites cuillères ! Curieux que le véritable Uri Geller crédite **Au-Delà de l'Esprit**. Il apparaît après le générique de fin pour se livrer à l'un de ses tours ringards.

Mindbender. Israël. 1994. Réal.: Ken Russel. Int.: Ishai Golan, Terence Stamp, Idan Alterman, Hetty Baynes, Delphin Forest, Rachel Elner...Dist.: Free Dolphin Entertainment/IMATIM Diffusion. Actuellement disponible à la location.

PLAYGIRLS

Takao Nakano remet ça. S'il laisse tomber **Exorsister** et Sœur Corbeau, il embraye sur un trio dans la même veine, trois pimpantes détectives. Des drôles de dames nettement moins prudes que Farrah Fawcett et ses copines. Très court vêtues, la jupe au ras des fesses ou le short très déchiré, elles attendent patiemment la clientèle, s'arrachant notamment les poils du nez pour tromper leur ennui. La dite clientèle se présente sous la forme d'un fonctionnaire étriqué du service Equilibre Moral de la Mairie, catastrophé parce qu'un robot géant vient de voler le Chien de Shibuya, monument prêt duquel tout Tokyo se donne rendez-vous. Sans cette statue, le quartier perd toute raison d'exister et risque la faillite. Le Lézard Rose, un bandit a priori de sexe féminin, tire les ficelles dans l'ombre, bientôt rejoint par un yakuza chaud-lapin. Le gangster voit plus grand, veut kidnapper d'autres monuments...

Différences entre **Exorsister** et **Playgirls** ? Très minces ! De la parodie loufoque démonologie façon manga, Takao Nakano passe au pastiche des séries policières américaines, agrémenté d'une musique à la **Batman**, d'un cyborg géant à la **Patlabor** et de coups de maillet à la Tex Avery. Un genre contre un autre, mais les ingrédients demeurent. Une solide dose de dérision, des séquences hard pixellisées, des dames qui se crêpent le chignon dans des accoutrements au-delà du suggestif, des méchants horriblement cabotins... Apologie du kitsch et générique outrancièrement seventies ferment la marche. C'est généralement très drôle, pas trop mal fichu malgré l'évidente volonté de ne pas trop bien faire, y compris dans les effets spéciaux dont le plus spectaculaire émissaire, le robot géant, sort du magasin de jouets le plus proche. On s'amuse à condition, bien sûr, de supporter des scènes hard, toutefois moins délirantes que celles de la série **Exorsister**. Assez corsées lorsque le petit fonctionnaire s'aperçoit que le Lézard Rose n'est pas vraiment une femme. Quant aux trois détectives de charme, elles achèvent leur enquête sur le viol du yakuza ligoté à l'horizontale.

Les Playgirls : des drôles de dames pas farouches du tout.

Japon. 1996. Réal.: Takao Nakano. Int.: Noriko Akikawa, Aya, Natsu Mikan, Kanichi Hiraga, Lio Serizawa... Dist.: Haxan Films. Dur.: 1h. Actuellement disponible à la vente en version originale sous-titrée.

LES RESCAPÉS

Notamment opérateur-caméra ou directeur de la photographie des **Maîtres de l'Univers**, **Halloween**, **Ricochet** et **La Septième Prophétie**, Krishna Rao accède à la mise en scène. Est-ce donc une date à marquer d'une pierre blanche dans l'histoire du Septième Art ? Assurément non, en dépit de la volonté farouche du novice de s'élever au-dessus de la mêlée. «*L'inspiration à la base des* ***Rescapés*** *me vient non seulement d'écrivains majeurs de science-fiction comme Roger Zelazny et Carlos Castenada, mais également de tous les grands films du genre que j'ai vus depuis mon enfance. Voyager au cœur de différentes dimensions est un thème souvent traité par la littérature. A l'écran, vous avez le choix entre rester planté dans une seule dimension ou, à l'instar de* ***Bandits, Bandits****, voyager à travers l'espace et le temps en passant le pas d'une porte invisible. La seconde option est la plus amusante*» plaide l'intéressé.

Fort de références littéraires et d'une connaissance encyclopédique de la science-fiction, Krishna Rao ouvre **Les Rescapés** sur une scène dans la grande tradition des **Porky's** et autres fleurons de la comédie poids lourd yankee. Après cette séquence de drague malheureuse, l'intrigue se braque sur Joe Talbot, un étudiant d'une vingtaine d'années. Le sort de l'univers dépend de cet illustre ambassadeur du crétinisme. Il possède un cristal-pendentif hérité de feu son papa, cristal convoité par le vilain Ferris, un malfaisant en complet-veston. Entre ses mains, le cristal, introduit dans le sceptre de Dyrrachion, pourrait effacer frontières et barrières entre une infinité de dimensions. Mauvais plan. Contre le ricanant et ses sbires en provenance d'un ersatz des **Affranchis**, il y a le roublard A.T. (Rutger «Prends l'oseille et tire-toi» Hauer) et Laura, une blonde pratiquant le kickboxing contre de méchants touarega. D'un univers à l'autre, du Los Angeles actuel à un désert noyé sous des filtres rouges en guise de monde parallèle, les forces du Bien et du Mal se combattent dans la grande tradition de la série B fauchée tant sur les thunes que sur les idées. Bref, malgré quelques amusants effets spéciaux infographiques des compagnies *All* (**Mortal Kombat**, **Demolition Man**) et *OCS* (**Les Power Rangers**, **Programmé pour Tuer**), un comparse épluché comme une vulgaire pomme de terre par exemple, **Les Rescapés** trahit d'un bout à l'autre sa pauvreté. Visiblement conscient du problème, Krishna Rao tente d'y pallier en jouant sur les effets de montage, le passage brutal d'une dimension à l'autre. Joe Talbot et Laura tombent du haut d'un building, le vilain claque des doigts et ceux-ci s'écrasent ailleurs, sur une plage. Lassant à la longue. Un clin d'œil à sauver de ce fourtoir : propulsés dans une prétendue autre dimension, les trois héros entendent des voix sourdes approcher, s'attendent à voir débouler telle ou telle vilaine créature, et assistent en fait à l'arrivée de... deux surfeurs californiens. Une vraie vision de cauchemar !

A.T. (Rutger Hauer) : le passage à une autre dimension.

Perry Anzilotti : un méchant «épluché» pour incompétence !

Crossworlds. USA. 1996. Réal.: Krishna Rao. Int.: Josh Charles, Rutger Hauer, Andrea Roth, Stuart Wilson, Jack Black, Perry Anzilotti... Dist.: TF1 Vidéo. Actuellement disponible à la location.

8 grands films déjà disponibles

Copies neuves, format respecté et versions originales sous-titrées français !

L'ASIE SOUFFLE LE CHAUD SUR LA VIDEO

HK VIDEO

Et tous les 2 mois, retrouvez ses héros, ses stars et toutes les infos dans le seul magazine consacré à l'Orient Extrême Cinéma.

Bon de commande

À renvoyer à SEVEN SEPT - 1, rue Lord Byron - 75008 Paris
Je désire recevoir les vidéocassettes (VHS-SECAM) cochées ci-après au prix unitaire de 179 Frs TTC :

HK VIDEO

- ☐ Zu, les guerriers de la montagne magique
- ☐ Shogun's Shadow
- ☐ The Killer
- ☐ Le Temple de Shaolin
- ☐ Le Syndicat du crime 1
- ☐ Le Syndicat du crime 2
- ☐ Les Arts Martiaux de Shaolin
- ☐ The Big Heat

Frais de port ☐ 1 cassette / 20 Frs ☐ 2 cassettes / 30 Frs ☐ 3 cassettes / Port gratuit

☐ Oui, je m'abonne au magazine HK à partir du n°____ pour une durée de 1 an au prix de 320 F au lieu de 360 F. Je recevrai en cadeau la cassette vidéo « Crime Story* » (*offre valable jusqu'au 15 avril 1997)
Livraison sous 15 jours.
Ci-joint mon règlement de _____ Frs par chèque bancaire à l'ordre de SEVEN SEPT

Nom / Prénom
Adresse
Code Postal / Ville

Signature _____

LEPRECHAUN - DESTINATION COSMOS

La firme *Trimark* n'abandonne pas un gisement qui rapporte de grosses pépites. Ce trésor : le Leprechaun, un nabot diabolique issu des légendes celtiques. Après un coin de campagne américaine, Los Angeles et Las Vegas, le nain indestructible et aussi pingre que l'Oncle Picsou se retrouve au fin fond de l'espace, sur une planète où il séquestre la vénale Princesse Zarinea, héritière fauchée de la planète Démonia, qu'il parvient à séduire par sa fortune. Désigné comme une calamité à éliminer au plus vite, le Leprechaun voit son dîner gâché par l'irruption d'un commando de troufions surarmés. Certains d'avoir éradiqué le mal, ils réintègrent leur vaisseau. Erreur car le Leprechaun ne tarde pas à surgir de la braguette d'un des soldats. Comment était-il arrivé là ? Mis en pièce par une grenade, il a, tel le courant électrique, remonté un filet d'urine pour se loger dans la vessie du militaire ! Bonjour la délicatesse.
De la délicatesse, il n'y en a guère dans cette quatrième aventure du Leprechaun, plutôt rabelaisienne dans ses débordements rigolards, jusqu'à ce dénouement loufoque où le Leprechaun, géant désormais, traque un G.I. Joe minuscule mais taillé comme Rambo. Du goût de **L'Attaque de la Femme de 50 Pieds** ! Des séquences aussi démentes, quasi-burlesques, **Leprechaun 4** en recèle autant que de personnages tcharbés. Ce Sergent la Terreur, baroudeur à la boîte crânienne constituée pour moitié de métal, qui finit par se travestir en poule de luxe et fondre en sanglots entre deux excès de rage... Ce bon Dr. Patte-de-Velours, mi-homme mi-machine à qui le Leprechaun réserve un sort peu enviable. Il lui injecte une mixture de sa confection, combinaison dans un shaker de l'ADN de la Princesse Zarinea, d'une araignée et d'un scorpion. Evidemment, le narcissique Patte-de-Velours se métamorphose en créature hybride et libidineuse, du genre à aspirer les pantalons de la blonde scientifique Tina, désormais en petite culotte. Comme Sigourney Weaver dans **Alien** ! En fait ce dernier **Leprechaun** en date ronge les mêmes os que Ridley Scott et James Cameron auxquels il emprunte les Marines de l'espace, l'élément féminin y compris.
Sauvé par un humour de bon aloi, quelques trouvailles amusantes et l'entrain communicatif de Warwick Davis, pour la quatrième fois sous le maquillage de Gabe Bartalos, **Leprechaun - Destination Cosmos** vaut bien les précédents. Le petit plus ? L'esprit campy, à savoir ce sens du kitsch, de la dérision qui améliore l'ordinaire de l'horreur. Le Leprechaun explose en mille morceaux, se coupe les doigts aux ciseaux en ricanant... Rien n'y fait, tout est pris à la légère dans cette pochade intergalactique, produite avec trois fois rien. Le doigt d'honneur d'une main sans bras boucle les réjouissances et annonce le retour probable du mini-monstre rapiat !

Le Leprechaun et le Dr. Patte-de-Velours : deux monstres rivaux.

La combinaison du Dr. Patte-de-Velours, d'une araignée et d'un scorpion.

Leprechaun 4 in Space. USA. 1996. Réal.: Brian Trenchard-Smith. Int.: Warwick Davis, Brent Jasmer, Jessica Collins, Guy Siner, Gary Grossman, Rebekah Carlton... Dist.: IMATIM Diffusion. Actuellement disponible à la location.

LES CROISÉS DE L'ESPACE

Parrainé par Roland **Independence Day** Emmerich dans son Allemagne natale, **Les Croisés de l'Espace** adapte «Les Croisés du cosmos» (visez la nuance !), petit classique de la littérature de science-fiction signé Paul Anderson. Que vont faire des croisés au-delà des étoiles ? En cette année 1345, le seigneur britannique Sir Roger prépare les siens à délivrer Jerusalem et le Tombeau du Christ aux mains des Arabes, au lendemain même de son mariage. Alors que les soudards aiguisent les épées, un vaisseau spatial se pose à côté du château. A son bord des créatures intelligentes que les Croisés en devenir passent au fil de l'épée, les armes les plus sophistiquées se révélant impuissantes face à la «furia inglese» ! Un seul survivant chez les extraterrestres : Branithar. Sir Roger le somme de le conduire à Jérusalem dans l'engin spatial. Toute la clique de Sir Roger fait partie du voyage : deux bourreaux aussi jumeaux qu'idiots, un Français libidineux et onctueux qui passe le plus clair de son temps à courtiser son épouse, l'épouse en question horriblement frustrée, un prêtre... Rusé, Branithar conduit les Anglais hirsutes sur sa propre planète. Furieux de s'être laissés prendre au piège, les Anglais faussent compagnie aux autochtones, des aliens d'ailleurs aussi belliqueux, aussi bornés que leurs prisonniers. Pour mieux semer la zizanie dans les rangs terriens, ceux-ci fabriquent un clone de Sir Roger d'après l'ADN d'un poil de nez. Le double, plus vaniteux encore que l'original, enlève Lady Catherine, proposée ensuite comme monnaie d'échange contre Branithar. Mais Branithar, réconcilié avec l'espèce humaine, leur fausse compagnie...
D'un roman bien enlevé, satirique, qui renvoie dos à dos croisés et aliens réunis dans la même bêtise belliciste, les protégés de Roland Emmerich font une grosse farce, aussi lourde qu'une double choucroute arrosée d'une barrique de bière. Manifestement inspirés par les Monty Python, dont ils ne retiennent que les grimaces, Klaus Knoesel et Holger Neuhauser ont néanmoins quelques mérites. Sans moyen, ils bricolent des décors, des effets spéciaux acceptables, soignent les couleurs, les costumes, les maquillages et les accessoires. Dommage que le pachydermique humour teuton prenne le dessus, martelé sur le tempo d'un rythme hystérique.

Un commando alien débarque en plein moyen-âge, sur-équipé mais super vulnérable !

Branithar (Debbie Lee Carrington) : converti à la cause des Croisés.

The High Crusade. Allemagne. 1993. Réal.: Klaus Knoesel & Holger Neuhauser. Int.: Rick Overton, John Rhys-Davies, Michael Des Barres, Debbie Lee Carrington, Patrick Brymer... Dist.: IMATIM Diffusion/ Overseas Filmgroup. (Lire également preview in *M.M.* 86)

Les Gogs au grand complet : la version trash des très propres Pierrafeu !

GOGS

Deiniol Morris et Michael Mort vouent un culte tenace à l'animation image par image depuis leur plus tendre enfance. Quoi de plus normal lorsqu'on habite la patrie de Ray Harryhausen, père des monstres mythologiques les plus charismatiques de l'histoire du cinéma. Quoi de plus normal lorsqu'on partage la même nationalité que Nick Park, créateur de **Wallace & Gromit**. C'est d'ailleurs Colin Rose, l'homme par qui la *BBC* diffuse les aventures de l'inventeur flegmatique et de son chien stoïque, qui découvre Deiniol Morris, Michael Mort et leur Gogs, fruit des amours interdites entre les Pierrafeu et les Simpson. Deiniol Morris, 33 ans, se produit dans des groupes rock à travers tout le Royaume Uni avant de se lancer dans l'animation classique. Pour des clips rock justement. Plus jeune de huit printemps, Michael Mort réalise son premier film dès ses 14 ans, le court métrage **Hard as Hell** présenté dans tous les festivals du pays. En 1994, les deux amis fondent *Aaargh ! Animation !*. Comme le studio *Aardman*, *Aaargh ! Animation* produit des programmes divers. Des pubs (dont une, mémorable, pour les jeans 501 de *Levi's*), des (très) courts métrages d'une minute pour les enfants (**Cling, Clang et Celfagati**)... Mais c'est cependant **Gogs**, sous la forme d'épisodes de dix minutes chacun, qui rend célèbre le studio d'animation en pâte à modeler. Présenté à la télévision, **Gogs** obtient un succès foudroyant ; les récompenses les plus prestigieuses, dont une nomination aux Oscars 1996, pleuvent. Steven Spielberg lui-même s'intéresse au cas Deiniol Morris-Michael Mort, en prévision d'une éventuelle collaboration.

Leur style ? Rien à voir avec le perfectionnisme maniaque de Nick Park. Les marionnettes ? Volontairement grossières. L'humour ? Souvent épais et scatologique. Nous sommes à l'aube de l'humanité et les hommes de Cro-Magnon ne brillent pas le raffinement de leurs mœurs. «*Les protagonistes impliquent un humour assez gras, des blagues de potache, d'écolier, des gags que certains trouvent vulgaires. Si nous privilégions cette forme d'humour, c'est justement parce qu'il nous fait rire. Nous rions en écrivant nos scripts. Parfois, après une journée de travail, nous nous rendons à l'évidence : nous sommes allés trop loin !*» avoue Deiniol Morris. Mais les excès s'harmonisent très bien avec les Gogs, cette famille d'ancêtres composée des parents, du grand-père naturiste, des deux fils arriérés et d'un nourrisson braillard. Un bébé qui peine à se soulager. Oui, Deiniol Morris et son complice montrent ses rejets intestinaux que l'on croyait réservés aux films trash de John Waters. Mais ce n'est pas tout. Ça rote, ça flatule, ça fait pipi et caca, ça envoie de gluantes crottes de nez aux quatre vents... La totale du comique gaulois. Nigauds, très sales, ne s'exprimant que par cris et grognements, les Gogs n'en demeurent pas moins les pionniers de l'humanité naissance. Malgré eux, ils inventent l'aviation (à dos de ptérodactyle), les boules Quiès (à base de roc), la balançoire et le dolmen par la même occasion, découvrent le feu puis l'électricité, précèdent Guillaume Tel et Icare à leurs sports favoris, Léonard de Vinci également...

Gaffeurs, les Gogs tombent dans le piège qu'ils ont tendu à un sanglier. Nécrophages, quelques-uns dévorent le cadavre d'un grand reptile pendant que les chasseurs affrontent un raptor végétarien et kickboxer. Un petit clin d'œil au cinéma de kung-fu au passage ! Victimes, ils affrontent un tyrannosaure, une tornade et un très impressionnant séisme. «*Ce genre de scènes permet de combiner animation des volumes et prises de vues réelles. Dans* **Gogs**, *vous avez de véritables explosions, du feu authentique et de l'eau qui ne l'est pas moins. Quand il s'agit de décrire l'éruption d'un volcan, nous fabriquons une lave à base de porridge et de peinture noire. Une matière vraiment dégoûtante*» intervient Michael Mort pas mécontent que la forme colle parfois au fond de cette «Guerre du Feu» absente des manuels scolaires. Une «Guerre du Feu» réjouissante et craspec qui ramène l'arrivée de l'homme à la surface de la Terre à une incroyable accumulation de bavures.

Grande-Bretagne. 1996. Réal. et animation : Michael Mort & Deiniol Morris. Dist.: Warner Vision France. Dur.: 33 mn. Actuellement disponible à la vente.

SORTILÈGE

Ancienne midinette d'**American Graffiti**, rombière de soap-operas (***Notre Belle Famille***, ***Secrets Brûlants***) et adepte de l'autoparodie (**Serial Mom**), Suzanne Somers se met au fantastique dans ce téléfilm standardisé à l'extrême. Elle y interprète Lee Lindsay, journaliste pour une publication touristique. La gratte-papier remplace un collègue, tué dans un supposé accident de la route, lors d'un reportage sur Sayro, guérisseur vivant à San Paolo, dans le désert de Mojave. Un type bien étrange qui jette son dévolu sur elle, usant de ses pouvoirs surnaturels pour la troubler, l'aguicher au maximum. Ce n'est pas vraiment à Lee Lindsay que Sayro en veut, mais à la femme qu'elle fut dans une vie antérieure, deux siècles auparavant au Brésil. Lee Lindsay en est la réincarnation. Lui-même vieux de 200 ans, accro à celle qui le quitta jadis à cause de son ambition démesurée et ses pratiques sanguinaires, Sayro nuit sévèrement à l'entourage de l'élue de son cœur. Il frappe de cécité son mari, tue sa copine Rayna trop férue de sciences occultes et kidnappe finalement son adolescente de fille. Lee Lindsay trouve au plus profond d'elle-même les ressources pour se métamorphoser en loup, le seul animal capable d'arrêter Sayro qui, quant à lui, se transforme en corbeau de malheur...

Rien que de très ordinaire dans ce thriller surnaturel qui, en vain, tente de faire passer Suzanne Somers pour une créature désirable, encore jeune malgré des heures de vol. Le scénario souligne que son personnage va sur ses 40 ans, l'état civil de la comédienne annonce presque 50. Gênant vu que l'histoire fonctionne essentiellement sur l'attrait physique du personnage. Niveau réalisation, c'est de la confection courante. Niveau effets spéciaux, rien ou presque, à savoir quelques morphings d'une autre époque. Un bien médiocre **Sortilège**.

Jon Vargas, un sorcier aussi dangereux qu'amoureux.

Seduced by Evil. *USA. 1994. Réal.: Tony Wharmby. Int.: Suzanne Somers, John Vargas, James B. Sikking, Julie Carmen, Mindy Spence... Dist.: Paramount/CIC Vidéo. Actuellement disponible à la location.*

ARRIVAGE HEBDOMADAIRE IMPORT USA/GB/JAPON

Album

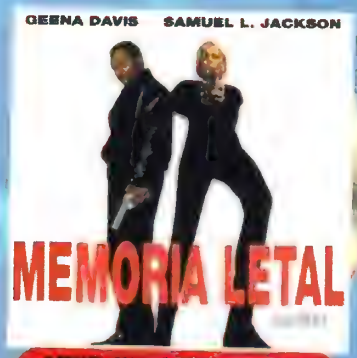
ACHAT ET VENTE DE LASERDISCS D'OCCASION

NOUVEAUTÉS

LAST MAN STANDING
NTSC - LTBX - AC.3 230 F
jusqu'au 15/03/97

GLIMMER MAN
NTSC - LTBX - AC.3 230 F
jusqu'au 22/03/97

THE CROW 2
NTSC - LTBX - AC.3 Dir. Cut 230 F
jusqu'au 12/04/97



LONG KISS GOODNIGHT
NTSC - LTBX - AC.3 249 F
jusqu'au 12/04/97

TRAINSPOTTING
NTSC - LTBX - AC.3 - Coll. edition 280 F
jusqu'au 26/03/97

SLEEPERS
NTSC - LTBX - AC.3 240 F
jusqu'au 26/04/97

PLUS DE 10 000 LASERDISCS ET VIDÉOS.

CATALOGUE VPC DISPONIBLE CONTRE 3 TIMBRES À 3 F.

Mise à jour mensuelle.

Album c'est aussi :

- Tout sur les «X-Files» : guide officiel, vidéos, T-Shirts, etc...
- Tout sur «Star Wars» : art of, script, movie books, etc...

Sans oublier...

COURAGE UNDER FIRE
LD - LTBX - THX - AC.3 : 240 F

SOLO
LD - LTBX : 210 F

KILLER ELITE
LD - LTBX : 295 F

THAT THING YOU DO
LD - LTBX - THX - AC.3 : 260 F

SUPER COP/J. CHAN
LD - LTBX : 295 F

BOUND (unrated)
LD - LTBX : 220 F

THE DOORS
LD - LTBX - THX - AC.3 : 380 F

Album

7, rue Dante
75005 Paris

Tél.: 01 43 25 54 76
Fax : 01 43 25 82 70

Du mardi au samedi de 10 heures à 20 heures.

LE SEUL MAGASIN «TOUT CINÉMA» DE LA RIVE GAUCHE.

LES PRIX ET DÉLAIS INDIQUÉS SUR CETTE PAGE NE SONT PAS CONTRACTUELS ET SONT SUSCEPTIBLES DE CHANGER SANS PRÉAVIS.

RAYON LASER

par Damien GRANGER

HIDDEN

Grand Prix du Festival d'Avoriaz en 1988, ce film au sujet proche d'un classique des années 50 mais au traitement manière série B moderne et survoltée, est ressorti il y a presqu'un an chez *Lumivision*, sous la forme d'un double disque collector (trois faces dont la dernière en CAV) **Hidden**, dont le transfert a été supervisé par Jack Sholder lui-même, est présenté dans une très belle copie, avec des effets sonores explosifs et une coupure de fin face honnête. On regrettera seulement que cette version Widescreen (1.85:1) soit en fait «soft matted» : à la demande du réalisateur, des bandes noires ont été rapportées sur l'image, afin d'obtenir un format cinéma, ce qui amputé le film de quelques informations visuelles en haut et en bas. Le format plein cadre (original), même s'il s'apparente à celui d'un téléfilm, aurait donc été préférable. Les commentaires de Jack Sholder et Tim Hunter (réalisateur de **River's Edge**) font office de «Making of» et expliquent la signification des scènes, la réalisation de certaines séquences ou encore les différences entre la version cinéma et télé, bien plus riche en musique.

En supplément, la bande annonce américaine, trois spots TV et la bande annonce du honteux **Hidden 2** ouvrent les festivités. Des festivités qui se poursuivent par des extraits du scénario original, plusieurs fois remanié, ce qui poussa son auteur Jim Kouf à demander que son nom soit remplacé au générique par le pseudonyme Bob Hunt. «*Lorsque j'ai décidé de prendre ce pseudonyme*» explique-t-il, «*ça n'avait rien à voir avec le film en lui-même, que j'aime beaucoup. Seulement, je n'aimais pas cette idée de donner une forme matérielle, proche de l'insecte, à l'extraterrestre. Je l'avais conçu comme une force qui habite un corps identique au personnage du gentil extraterrestre joué par Kyle MacLachlan. A mes yeux, le film prenait alors une toute autre direction, et en tant que jeune scénariste, je ne voulais pas que mon nom soit associé à un film de monstre à petit budget*». Suivent les quelques modifications apportées au scénario, comme le personnage de Beck (Michael Nouri) qui n'avait pas d'enfant à l'origine, ou encore le rôle du chien qui devait être singulièrement plus long lorsque celui-ci est possédé par la créature extraterrestre. Un autre chapitre, venant compléter le précédent, expose les notes personnelles de Jack Sholder griboullées sur son propre exemplaire du script (modifications de dialogues et de situations) et montrent l'évolution du film par rapport au scénario original. Sont ensuite détaillés, d'abord sous forme de planche, puis case par case, les storyboards de Peter Von Sholley, créés pour certaines scènes cruciales du film, comme l'ouverture, la transaction de corps effectuée par l'alien à l'hôpital ou la confrontation finale entre Gallagher (MacLachlan) et l'extraterrestre.

Pour les besoins de la scène où l'alien s'extirpe du corps du sénateur incendié, Kevin Yagher, responsable des effets spéciaux du film, avait construit un monstre plus grand, vedette d'un court film-test en noir et blanc, dont ce pressage offre un aperçu. Le travail du maquilleur est commenté par Jack Sholder et accompagné de photos de production, de storyboards et de quelques essais d'effets spéciaux avec la créature définitive utilisée dans le film. Des tests réalisés par Katherine Kean pour les effets optiques du film (les rayons laser émis par l'arme de Gallagher, le flux que ce dernier transmet à Beck pour lui sauver la vie) viennent compléter ce chapitre consacré aux FX. En guise de conclusion, une centaine de photos de production et de promotion, et de courts portraits suivis des filmographies complètes de Jack Sholder, Kevin Yagher, Michael Nouri, Kyle MacLachlan, Jim Kouf, du monteur Michael Knue et du directeur de la photographie Jacques Haitkin. Des suppléments dans l'ensemble enrichissants, qui viennent bonifier cette série B lancée sur les chapeaux de roue et qui peut se voir et se revoir sans lassitude.

LE JOUR OÙ LA TERRE S'ARRÊTA

Profitons d'une actualité pauvre et de cette période martienne pour revenir sur un des plus grands classiques de la science-fiction, une des sources d'inspiration de Tim Burton pour son récent chef-d'œuvre : **Le Jour où la Terre s'Arrêta**, réalisé en 1951 par Robert Wise. Très endommagé, le master original est restauré en 1979 par *20th Century Fox*. Une nouvelle copie, sans scratch ni saut d'image, que *Fox Vidéo* utilise pour une édition laser «collector». Une édition spéciale de quatre faces, dont la dernière en CAV, bien remplies. Le film est présenté dans son format plein cadre d'origine sur le premier disque et bénéficie désormais d'un noir et blanc impeccable, à la luminosité resplendissante. La bande son, pourtant mono, ne fait pas défaut à ce pressage de qualité irréprochable. Sur la piste analogique, les habituels commentaires sont remplacés par une interview de Robert Wise conduite par Nicholas Meyer (réalisateur de **C'Etait Demain** et **Star Trek 6**). Une idée originale même si les informations sont d'un intérêt inégal. Suivent la bande annonce originale et les actualités «Movietone» de l'époque qui contenaient une brève news sur le film.

Le deuxième disque est intégralement composé de suppléments, à commencer par un documentaire, **Making The Earth Stand Still**, qui retrace toute la genèse du film via des interviews récentes de Robert Wise, du producteur Julian Blaustein et des acteurs Billy Gray et Patricia Neal, sans oublier le point de vue nostalgique de cet ultime «fanboy» qu'est Joe Dante. Tout ce beau petit monde prend plaisir à deserter sur des sujets aussi variés que le développement du scénario, le choix de la bande originale du film, ou encore la surprise de chacun lorsque le film rencontra ce succès énorme, au point de devenir instantanément culte. Un documentaire intéressant, accompagné d'extraits et parfaitement chapitré à partir des quatorze sujets différents abordés. Sur la quatrième face se succèdent une partie consacrée aux objets collector du film (différentes affiches, lobby cards, model kits), près de 250 photos de promotion et de tournage, dont quatre résumant une scène manquante, la reproduction intégrale des très luxueux pressbooks américain et anglais, des essais préliminaires d'affiches publicitaires, les plans détaillés de la soucoupe, une lettre du patron de la Fox, Darryl F. Zanuck, envoyée au producteur Julian Blaustein lui indiquant les choses à revoir, dont le titre prévu à l'origine (**Farewell to the Master**) qu'il ne trouvait pas assez percutant, et le plus stupéfiant, les 135 pages de la version définitive du scénario datée du 9 janvier 1951.

Une édition incontournable qui existait également en coffret (dorénavant épuisé) signé et tiré à 2500 exemplaires, bonifié d'un livre sur le metteur en scène et d'un CD de la musique du film en or 24 carats. Rien que ça !

LA TRILOGIE STAR WARS

EDITION SPECIALE

LA GUERRE DES ÉTOILES — L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE — LE RETOUR DU JEDI

219,00 F
Sweat-shirt STAR WARS
Brodé côté cœur
Tailles M ou XL

Calendrier 1997 Collector
STAR WARS • Série limitée
Format 35 x 47 cm
99,00 F

89,00 F
la casquette

Casquettes
STAR WARS
• Modèles US • Tailles réglables
Brodées face et dos :
"MAY THE FORCE BE WITH YOU"

Affiche US
STAR WARS
Format 70 x 100 cm
Livré dans un tube
59,00 F

Montre STAR WARS
HOLOGRAMME
3 aiguilles • Garantie 1 an
179,00 F

129,00 F
le Tee-shirt

Dos — Dos — Dos

Côté cœur — Côté cœur

Coupe Vent STAR WARS
Sérigraphié face et dos
Doublure coton
Tailles M ou XL
279,00 F

Tee-shirts STAR WARS • Manches courtes
100% coton • Sérigraphiés faces et dos • Tailles M ou XL

"STAND UP" DARK VADOR
Silhouette en carton
Taille réelle : 1,85m
219,00 F

Sac STAR WARS
"DJ" Bag • Multi poches
Brodé sur le devant
229,00 F

LE MAGAZINE OFFICIEL DE STAR WARS !

79,00 F
Petites FLY "Stand UP" STAR WARS • 8 Silhouettes en carton • Taille environ 20 cm

CINÉ STORE

MARS ATTACKS !

Casquettes MARS ATTACKS
Modèle US / Taille réglable
Brodée face et dos : "WE COME IN PEACE"
89,00 F

59,00 F
Affiche US
MARS ATTACKS !
Format 70 x 100 cm
Livré dans un tube

Coupe Vent MARS ATTACKS !
Sérigraphié face et dos
Doublure coton
Tailles M ou XL
279,00 F

SATISFAIT ou REMBOURSÉ

129,00 F
le Tee-shirt

Face — Dos

Tee-shirts MARS ATTACKS !
Manches courtes • 100% coton
Sérigraphiés faces et dos • Tailles M ou XL

POUR COMMANDER

MINITEL : 3615 CINESTORE*
(* : 29,19 francs/min)
FAX : 01 44 40 24 20
TEL. : 01 44 40 24 40
COURRIER/SUR PLACE :
CINESTORE
5, rue MEISSONIER
75017 PARIS

CINÉ STORE

BON DE COMMANDE à découper ou à recopier et à retourner à CINESTORE - 5, rue Meissonier - 75017 Paris

❑ Oui, je désire recevoir les produits officiels suivants :

RÉF.	DÉSIGNATION	TAILLES	Prix Unitaire	Qté	Total

UN CADEAU CINÉMA POUR 300 F D'ACHATS* (hors frais de port)

Frais de port + 30 Frs

LIVRAISON : 8 à 10 jours.

TOTAL A PAYER

Je joins mon règlement à l'ordre de SANS INTERDIT ❑ Chèque ❑ C. Remboursement + 28 Frs

❑ Mandat ❑ CB N° | | | | | | | | | | | | | | | | |

Date validité | | | |

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code Postal ..... Ville .....

Tél. ..... Né(e) le .....

Signature Obligatoire

MAD'GAZINE

JEUX VIDEO

L'AVENIR (PROCHE ?) DU JEU VIDÉO
A propos de la **NINTENDO 64**
et de **TUROK: DINOSAUR HUNTER**

Alors que la nouvelle console de la firme japonaise *Nintendo* n'est toujours pas en vente en France pour des raisons de rationnement européen, un seul éditeur se risque à sortir un jeu sur cette bécane. C'est le pari d'*Acclaim* : **Turok : Dinosaur Hunter** est l'adaptation du comics publié aux Etats-Unis par le même *Acclaim*. Turok est un indien téléporté dans un futur lointain où son but est de protéger l'humanité contre les menaces des créatures du monde oublié. Pour parvenir à ses fins, il devra lutter contre des dinosaures, mercenaires, robots-tueurs et autres aliens.

Turok utilise une perspective subjective exploitant à 100% la vitesse et les capacités graphiques de la *Nintendo* 64. L'action s'avère explosive car le soft gère entièrement la 3D, les environnements sont totalement interactifs et les armes destructrices. Devant de telles prévisions, on ne peut que se montrer impatient de découvrir pleinement le jeu ainsi que cette console de rêve qu'est la *Nintendo* 64.

TOBAL NO.1
Sony sur *Playstation*

Tobal No.1 n'est en aucun cas le énième jeu de combat en 3D auquel on pouvait s'attendre. A la vision du soft, on ne peut qu'être époustouflé devant cette véritable réussite esthétique : l'image est incroyable de netteté, l'animation réaliste et fluide... C'est *Squaresoft* qui se trouve derrière cet admirable jeu. Ils ont eu une idée géniale, celle de réunir un homme et une équipe hors pair : designé par Akira Toriyama (le dessinateur de **Dr Slump** et **Dragon Ball**) et programmé par l'équipe de **Virtua Fighter** et de **Tekken**, ils avaient ainsi les clés en main pour arriver à leurs fins. Mais ce n'est pas tout, car ce qui est novateur, c'est le contrôle de la manette qui a été entièrement repensé. En effet, on peut frapper soit en haut (à la tête), soit au milieu (au ventre), soit en bas (aux jambes). Votre personnage bénéficie d'une liberté de mouvement totale et n'est ainsi pas limité dans l'espace. Il peut se déplacer n'importe où par simple pression sur la croix multidirectionnelle et saisir son adversaire dans toutes les situations. Grâce à ces atouts, les combats sont beaux, techniques, et font de **Tobal No.1** le meilleur jeu de baston sur *Playstation*.

COOL SPOT GOES TO HOLLYWOOD
Virgin Interactive sur *Playstation*

Cool Spot est de retour pour de nouvelles aventures. Sa destination : Hollywood, afin d'explorer différents mondes aux aspects plus que cinématographiques. Sur plus de 20 niveaux, vous vous baladerez dans un monde des pirates, les ruines d'un continent oublié, un cimetière hanté et bien plus encore si vous êtes habile. **Cool Spot** bénéficie de graphismes très vivants et d'une jouabilité extrême. On a donc affaire à un jeu de plate-forme très sympa en 3D isométrique, incluant près de 20 minutes de séquences cinématiques. A vous de découvrir les chemins multiples, les nombreux passages secrets et les niveaux bonus.

Alexis Dupont-Larvet

DISQUES

STAR WARS
THE EMPIRE STRIKES BACK
RETURN OF THE JEDI
John Williams
BMG

Avec un art consommé du merchandising, *Lucasfilm* propose 3 coffrets double-CD de l'illustre musique de la saga, à l'occasion de sa rénovation. Les plus accros ont déjà connu 4 ré-éditions ainsi qu'une dizaine de réorchestrations différentes. Mais toutes ces éditions additionnées n'atteignent pas l'exhaustivité de cette dernière. Aussi fournis qu'ils aient été, les albums précédents correspondaient à un arrangement de la part de John Williams. L'auteur supprimait les mesures d'attente, les liens, les pures ambiances, et remplaçait les apparitions des thèmes principaux par des versions «concert», c'est-à-dire construites comme des morceaux indépendants. Enfin, la chronologie était abandonnée au profit d'un équilibrage plus musical des morceaux. Cette nouvelle édition comprend la plus stricte BO, dans sa chronologie, à laquelle s'ajoutent les versions «concert» et les morceaux non utilisés, tout cela remasterisé avec un soin réel. Bref, considérant l'omniprésence de la musique dans la saga, cela mène aux alentours de 2 heures de musique par album, les trois éditions cumulant 60 minutes jamais éditées. Ajoutons à cela le final du **Jedi**, entièrement recomposé pour cette nouvelle édition, la scène ayant été singulièrement modifiée. Les premières éditions sorties sont présentées dans un luxueux livret de 20 pages, gravé or, argent et bronze, avec picture-CD, qui justifie (presque) l'onéreuse facture. Pour les sceptiques, rappelons que le score de **Star Wars** fut oscarisé, que celui de **L'Empire** est peut-être l'une des plus belles BO jamais composées et que tout cela constitue sans aucun doute l'une des plus importantes œuvres symphoniques de cette fin de siècle.

LOST HIGHWAY
Angelo Badalamenti + divers
BMG

Le générique de **Seven**, monté sur du Nine Inch Nails n'a pas fini de traumatiser. Hit incontesté dès sa sortie, le «Various Artists» tiré du dernier cauchemar de Lynch a réuni, tel son prédécesseur, le type de sonorités indus' propres à de doux cauchemars, à savoir Trent Reznor, Marilyn Manson, Rammstein et Nine Inch Nails bien évidemment. Mais ces éclats sont enrobés dans du passe-partout pas forcément assorti (Bowie, Lou Reed), et agrémenté d'un score de l'éternel Angelo Badalamenti. Ce dernier roupille sec, et Barry Adamson, qui le remplace à l'occasion, pompe assez outrageusement Elmer Bernstein. Bref, sur 23 morceaux et 72 minutes ne reste que 27 minutes réellement allumées, ce qui somme toute n'est pas si mal...

Rafik Djoumi

SANG D'ENCRE

DRACULA - LE GUIDE DU CENTENAIRE
Alain Pozzuoli
Editions Hermé

En créant le personnage de Dracula, il y a tout juste un siècle, Bram Stoker engendrait sans le savoir un véritable mythe : un héros de roman devenu phénomène de société. Pour commencer ce centenaire, Alain Pozzuoli a choisi de dresser un bilan, sous forme d'abécédaire dont le dernier mot ne pouvait être que Zoltan, le célèbre chien de Dracula. Loin d'être exhaustif, ce guide a tout de même un mérite : sa grande diversité. L'auteur passe en revue tous les domaines qui ont été vampirisés jusqu'à ce jour : littérature, cinéma, télévision, théâtre, musique, BD. On y découvre aussi une multitude de secteurs et de thèmes récurrents au mythe du vampirisme (ail, miroir...) et plus particulièrement à l'ouvrage de Stoker (arbre généalogique des Vlad...). Ainsi qu'un livret central consacré au tourisme : un itinéraire tout tracé pour les petits vampires en pèlerinage. Le clou du spectacle, une explication médicale du vampirisme («une maladie appelée porphyrie»). Vous l'aurez compris, ce guide n'est pas destiné au cinéphile averti mais plutôt à un large public qui reste à initier.

Erwan Sorin

Hel
Graham Masterton
Pocket Terreur

Les Masterton se suivent, mais heureusement ne se ressemblent pas. Ainsi, après un **Walhalla** qu'on aura très vite fait d'oublier, arrive un roman qui, sans être un grand ouvrage, permet de retrouver certaines des qualités de celui qui fut surnommé pendant un temps le Lovecraft des années 80. Avec **Hel**, il livre une variante assez inédite des contes de fée et revue avec une épouvante gothique propre à la Nouvelle-Angleterre, une époque moins contemporaine, des morts violentes spectaculaires : ce qu'il maîtrise le mieux. On regrettera un trop long prologue narré avec un style enfantin pesant et un certain classicisme des personnages. Mais au vu et lu de ses derniers romans, très décevants, on fermera les yeux sur des défauts aussi mineurs.

Les Régulateurs
Richard Bachman
Albin Michel

Il y a quelques mois se terminait **La Ligne Verte**, roman en six épisodes qui renoue avec la mode du feuilleton littéraire. Un véritable chef-d'œuvre conclu par un des plus grands moment d'émotion qu'on ait pu lire. Pourtant très en forme ces temps-ci, Stephen King est soudainement investi d'une mauvaise idée : il remet la main sur un vieux texte écrit sous son pseudonyme disparu il y a quelques années, Richard Bachman. **Les Régulateurs** raconte une histoire d'entité diabolique (ou extraterrestre ?) possédant un gamin qui transforme la rue d'un quartier en véritable champ de bataille issu de son imagination. Les pires défauts de Bachman viennent transformer cette trame en roman pesant, agaçant, voire même mal écrit. Certes, les personnages sont pittoresques, et Bachman est très méchant avec eux. C'est précisément le problème : sous la plume d'un auteur qui s'efforce d'être volontairement méchant avec ses personnages, ils en deviennent insupportables. Il paraît donc évident que Richard Bachman est bel et bien mort en 1985. Qu'on le laisse donc définitivement reposer en paix.

Stéphane Thiellement

FANZINES

NEAR DARK 1

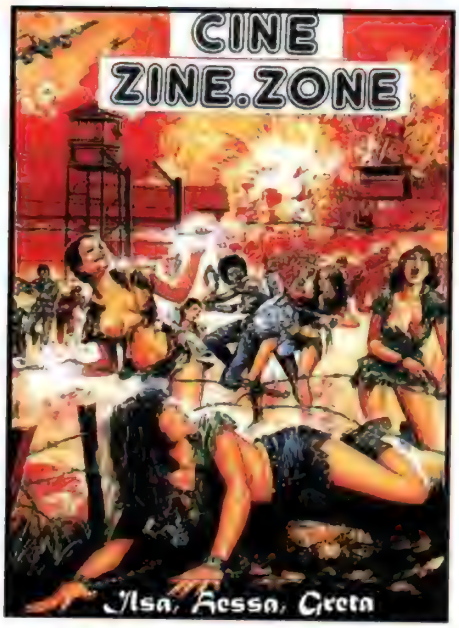
Nouveau venu dans le monde du fanzinat, *Near Dark* se distingue de la majorité de ses confrères (et c'est tant mieux) par une imposante place consacrée au cinéma de Hong-Kong : **The Blade**, **Phantom Lover**, **The Adventurers**, **Rumble in the Bronx** et bien d'autres font l'objet de textes critiques et parfois très informatifs. Une brève interview de Kirk Wong, **Le Maître des Illusions**, **Dead Presidents**, **Dernier Recours**, **Carnosaur 3**, **Wasp Woman** et **Le Dentiste** finissent de remplir les 28 pages de ce zine clair et agréable à lire. Un très bon début. Format A4. 20 F + 5 F de port à Manuel Colombier, 171 rue Lecourbe, 75015 Paris.

L'ALLIANCE 0

A l'époque où la célèbre trilogie de George Lucas s'apprête à réinvestir nos écrans, les immortels fans de cette saga en profitent pour se manifester. C'est le cas des quelques personnes qui forment l'équipe de *L'Alliance*, nouvelle publication de 32 pages très originale. Originale car plutôt que de nous resservir d'incontournables textes élogieux mille fois lus, les auteurs préfèrent suivre un tout autre chemin. Comme de proposer un guide historique et descriptif des jouets tirés du film et sortis par la compagnie Kenner, accompagné d'une preview de leur prochaine collection. Ou encore un entretien avec Harrison Ford réalisé peu de temps après la sortie du premier film. Et plein d'autres bonnes choses. Couverture couleur, format demi-A4. 15 F + 5 F de port à L'Alliance, 71 av. Gabriel Péri, 94100 Saint Maur.

CINE ZINE ZONE 105

Comme promis, un numéro entièrement consacré à la fameuse louve des SS. Ilsa fait donc l'objet d'un dossier rétrospectif détaillé, accompagné d'une filmographie commentée. En supplément, un historique des romans, magazines et bandes dessinées américaines et italiennes précurseurs et similaires à la trilogie, dont une bibliographie complète de la série des «Hessa». Afin de ne pas dénaturer l'exhaustivité qui a fait sa réputation, Pierre Charles conclut



son numéro par une rétrospective des autres films marchant sur les traces de Ilsa, dont le **Greta** de Jess Franco. Le tout est toujours très bien documenté et illustré. Couverture couleur, 96 pages, format A4. 80 F à Pierre Charles, 16 av. Emile Zola, 94100 Saint Maur.

NUITS BLANCHES 5 ET 5bis

Nuits Blanches revient enfin sur le devant de la scène avec deux volumes exceptionnels entièrement consacrés à l'œuvre de José Ramon Larraz. Dans le premier (parution prévue pour juillet), quelque 150 pages retraçant sa prolifique carrière de dessinateur-auteur de bandes dessinées, illustrées par de nombreux dessins provenant des magazines de l'époque. Dans le second, toujours aussi bien documenté, c'est José Ramon Larraz cinéaste qui est étudié, en 170 pages, via un portrait, une filmographie commentée complète, une vidéographie mondiale, un entretien avec le principal concerné et une bibliographie. Ce numéro est quant à lui d'ores et déjà disponible. Deux volumes, incontournables, qui représentent un travail de recherche acharné. La présentation est toujours aussi claire et agréable. Couverture couleur, format A4. Le n° 5 peut être commandé pour la somme de 55 F (port inclus) tandis que le n° 5 vous coûtera 55 F avant le 30 juin prochain ou 65 F passé cette date. On envoie expresso son chèque aux Aventuriers de l'Art Perdu, 4 rue du professeur Robert Debré, Bt B5, Esc B, 21000 Dijon

PHANTOM 6

Après un incroyable numéro consacré au magazine *Starfix*, *Phantom* revient à un sommaire plus classique, mais toujours aussi intéressant dans la manière d'aborder certains sujets, très variés. En 52 pages, un compte-rendu complet du dernier festival de Deauville, une analyse de **Crash**, un entretien avec Jean Giraud (alias Moebius), et une rubrique actualité très complète qui passe en revue 23 films du moment, comme **Mars Attacks !**, **Ghost in the Shell**, **Lost Highway** ou même **La Course au Jouet**. Très sympa. Couverture couleur, format A4. 25 F à Nicolas Rioult, 9 rue Joseph Delattre, 76240 Mesnil-Esnard.

Damien GRANGER

ZE MAD RUBRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

MEDIA PARADE

● «*Sylvester Stallone a retrouvé le sourire*», nous apprend *Télé K7* en publiant la photo ci-contre, ce qui rassure certainement les lecteurs de cet honorable journal, mais là n'est pas la question. Car *Télé K7* poursuit très sûr de lui : «*Ici avec son fils, Sage, et Amy Brenneman*». Ben oui, mais cette photo nous la connaissons bien pour l'avoir publiée dans notre numéro d'*Impact 65* à la faveur d'un entretien avec Rob Cohen. Et le personnage à droite n'est nullement le prétendu Sage Stallone, mais bien le dit Rob Cohen, réalisateur de **Daylight** et **Cœur de Dragon**. Alors, du coup, la question se pose : pourquoi Stallone père retrouve-t-il le sourire ? Parce que son enfant n'est pas Sage ? Parce que *Télé K7* se plante et qu'il le sait ? Parce qu'il vient d'apprendre la dissolution récente pour faillite du *Mouvement des Jeunes Giscardiens* (véridique. Drôle !) ? Allo, *Télé K7*, ne nous laissez pas tomber.

Sylvester Stallone a retrouvé le sourire. Ici, avec son fils Sage et Amy Brenneman, ses partenaires dans «Daylight».

● Quatre mois après la mise en place de la nouvelle signalétique anti-violence, le spectateur se demande déjà à quoi elle sert. Car la chaîne *TF1*, plutôt que de s'infliger un sigle réducteur à 20 h 50, préfère «alléger» les films de certaines séquences jugées spécieuses. Ainsi, dimanche 12 janvier coupa-t-elle trois scènes d'**Un Été d'Enfer**, avec Thierry L'hermitte, privant ainsi son audience de près de cinq minutes de film. Ceci dit, elle n'a rien vu passer, l'audience, ils avaient mis des pubs à la place. Pas con, *TF1* !

● A l'impossible nul n'est tenu, surtout *VSD* quand il s'essaie à la science-fiction. Accrochez-vous, c'est très niaiseux : «***Star Trek, the Next Generation**, cette série inédite en France* (pas à la vidéo, hé, bande de *VSD*) *est très sympathique* (manquerait plus qu'elle morde !) : *le vaisseau l'Enterprise, plus moderne, a été redessiné par George Lucas, les personnage offrent pas mal de surprises*». Eh oui, toujours ce vieux principe des nazes communicants : de la banalité, quelques erreurs, un refus prudent de l'analyse. De la presse pour tous, quoi. Quand je pense qu'on se met à deux pour relire les textes de *Mad*, ils devraient nous embaucher à *VSD*, tiens !

Ou alors à *Voici* (salut, les gars, nous voici !) où, dans un sujet sur Michael Westmore, responsable des créatures du même ***Star Trek***, l'auteur situe ce personnage maquillé entre Mr. Spock et Belzébuth ! C'est pas Belzébuth, c'est un Klingon, bande d'ignares...

● *Télé-7-Jours*... (bon, j'attends le silence ou j'arrête tout). *Télé-7-Jours*, donc, posait récemment à ses lecteurs une question assez con : «*Pourquoi les Simpson sont-ils la famille modèle de Vizir ?*» (pour ceux qui ne connaissent pas *Vizir*, c'est une lessive lavant aussi mal que les autres, mais coûtant un peu plus cher. Oui, ben on peut pas être partout). A question con, il fallait s'attendre à une réponse con. Nous n'avons pas été déçus : «*Parce que «politiquement incorrects», Homer* (sic !), *Marge, Bart, Lisa et Magie Simpson parlent sans honte de leurs taches corporelles. En cela, ils sont représentatifs de la famille d'aujourd'hui.*» Eh oui, la famille d'aujourd'hui est crade, qu'est-ce que vous voulez, faut s'y faire. Et en plus, elle lit *Télé-7-Jours*, la malheureuse ! Avec un peu de *Vizir* dans le cerveau et en frottant fort, ça devrait pouvoir s'arranger, remarquez.

● Récemment, j'épanchais ma douleur après une cruelle expérience au *Trivial Pursuit*. Ben c'était rien à côté de ce qui m'attendais lors de l'achat d'une banale pochette-surprise au boulanger du coin. A l'intérieur, l'enfant émerveillé découvre des images, des bonbons et en l'occurrence un jeu de société comportant une paille, une petite boule, une silhouette de footballeur et un but. Jusque là tout va bien, mais j'entends soudain la phrase terrible : «*dis, Parrain, c'est quoi la règle du jeu ?*» Alors, Parrain, il avise le papier fourni et il commence à tout expliquer (je cite, textuel) : *L'objet de le jeu c'est de marquer le plus buts* (la bonne humeur nous gagne déjà...). *Vous avez de placer le ballon dans le centre du terrain avec le poteau et gardien à chaque bout. Deux équipes avec la même nombre de gens deverait être à chaque bout et chacun deverait être une paille. Faudrait décidée quel équipe commencer le jeu, mais vous ne pouvez pas marquer un but avec le premier souffle. Pour marquer un but devrais soufflé le ballon entre les poteaux. Il faut absolument que vous ne manipulez pas le ballon seulement quand il laisser le terrain ou quand vous mettez le ballon au centre. Pour démarrer un jeu devrais durer pour un convenir de temps et les équipes devrais changez les bouts à mi-temps. L'équipe avec le maximun marquer au fin de match gagner.* Alors moi, quand on me parle d'économie mondiale, je rigole. Imaginez cela pour le mode d'emploi d'un simple préservatif, c'est des coups à y passer la nuit !

● Elisabeth Badinter lit *Mad Movies*, ça on le savait déjà, mais elle l'estime assez pour le citer dans son livre *XY de l'identité masculine*. A la faveur d'un chapitre plus volontiers dévolu à la virilité masculine dans l'imagerie du western et des films d'action, on relève en effet cette phrase significative : «*Les spectateurs masculins peuvent jouir l'espace d'un film d'une identification à la puissance absolue. Terminator est délivré «des contraintes de la morale» (Cf. dossier sur* ***Terminator 2*** *in* Bad Movies, *n° 73, septembre 1991)*» Eh oui, *Bad Movies*, hélas ! Et si c'était le documentaliste chargé de ses notes qui lisait *Bad Movies*, au fait ? Elisabeth aura mal recopié, c'est tout.

● Une séquence visionnaire dans ***X-Files***, un de ces récents samedi soir sur *M6*. Quand Fox Mulder, confronté à un nouveau mystère, laisse échapper ce cri du cœur «*Mais, qu'est-ce que c'est que cette merde ?*» (Textuel !). Et alors, à cet instant précis : coupure pub. Voilà ta réponse mon grand...
On plaisante, mais l'idée reste à creuser. Pourquoi ne pas établir une interactivité fonctionnelle entre le sponsor et le matériel narratif ? Attendez, j'explique. Dans le genre :
- Ah, Scully, j'hallucine, ils m'ont balourdé plein de Tunguska-ka sur ma jolie chemise blanche, que je sais pas si je vais la ravoir avec ma lessive ordinaire.
- Mais Mulder, pourquoi tu ne prends pas Vizir *et sa vizirette ? Même les Extraterrestres l'utilisent, tu sais. Non, sans déc', je l'ai lu dans* Télé-7-Jours, *donc c'est vrai.*
- Hé, ho, t'es ouf, toi, y'a pas écrit Simpson, là, non ?
La beauté du texte, l'efficacité du discours, la hardiesse du concept, si les experts en communication lisent ça, on est foutu !

● *Télé-7-Jours*, le retour. Dans son résumé de **L'Aventure des Ewoks**, nous apprenons que les jeunes héros de l'histoire sont Américains. Eh oui : même dans un futur lointain et dans une lointaine galaxie, l'Empire contre-attaque avec ses hamburgers et ses coca-cola. Que la Force soit avec les rebelles, alors.

NOUVELLES DES NON-VOYANTS

Le magazine *Horoscope*, dans son dernier numéro, nous offre ce titre fort déconcertant : «*Tapie en prison ? Les astres lui laissent une chance secrète*». Mais pourquoi ce point d'interrogation à l'heure où chacun sait que Nanard se refait actuellement une «Santé» bien à l'ombre ? Hélas, un mensuel se boucle parfois deux ou trois semaines avant sa parution et à l'époque il aurait fallu être voyant pour... Ah ben oui, justement, mais alors ils n'ont rien vu dans les astres ? Si, tout de même, l'un d'eux, l'une d'elles, en fait, tente de nous éclairer, sans trop toutefois se compromettre : «*Il est intéressant de noter qu'Uranus, une planète responsable de bouleversements, mais parfois aussi de bonnes surprises et d'événements inattendus, sera harmonieusement reliée à presque tous les éléments du thème de Bernard*». Le «presque» servant d'alibi en cas de scénario pessimiste, bien entendu. C'est facile l'astrologie quand même.

EXORCISMES DESENVOUTEMENTS

MISSION SAINT-BENOIT
Boite Postale 277
B-1000 BRUXELLES
BELGIQUE

Père de l'Eglise chrétienne traditionnelle, je mets à votre disposition les dons de magnétisme, désenvoûtement et exorcisme que le Ciel m'a octroyés. Pas de but financier. Soyez gentils, joignez un coupon-réponse international en exposant, par écrit, votre problème

MAGNETISME . PROTECTIONS . PRIERES

Dans ce même Horoscope, *une pub où voyance et prières s'unissent au secours du fidèle (client ?). En plus, le service est international.*

Un autre voyant qui n'a rien vu venir, c'est le pauvre Didier Derlich, dont l'éviction de *Studio Gabriel*, sur *France 2* a laissé pantois et fort déçu notre ancien gourou des *Sacrée Soirée* de Jean-Pierre Foucault. Et la chaîne ne lui a pas envoyé dire, comme le précise officiellement Michel Druker : «*La présidence de* France Télévision *a décidé qu'en raison de sa ligne éditoriale, elle ne devait pas servir de vitrine aux spécialistes de la voyance et de l'horoscope*». Allez, sois sport, Derlich, on t'offre une tribune libre dans *Mad*, si tu veux. Tiens, à côté du *Coin du Seigneur*, même. Après tout, vous soignez bien les mêmes malades.

Refermons sur la pointe des pieds ce spécial voyance dans l'errance avec ce gag (macabre) : après sa mort, il était toujours possible de dialoguer en direct avec Madame Soleil. Eh oui, pendant les obsèques, le business continue, et n'est-ce point là l'essentiel, après tout ? Pour preuve, ce titre assez stupéfiant d'un *France-Dimanche* jamais désarmé : «*Elle aura gardé secrète jusqu'au bout l'heure de sa mort*». Finalement, on la connaissait mal, c'était une grande discrète. Oui, maintenant encore plus, bien sûr...

● Dans le n° 90 de *Mad Movies* (eh oui, nous étions tous quasiment des enfants, alors...), et en parlant de plagiat sans peine (peinale ?), nous mettions en évidence l'analogie entre le spot contre le sida écrit par un jeune (et réalisé par Gérard Jugnot) et une scène du **Blob** de Chuck Russel. Vous savez, le gag du gars qui achète des préservatifs et découvre en allant chercher sa copine qu'il s'agit de la fille du pharmacien. Eh bien un document que nous adresse un lecteur (Laurent Baisedouli, de Montigny les Corneille. Quoi, croâ-croâ ? Ah oui, Montigny les Corneille, bande d'es-**Crow**...), un document disais-je, qui vient tout remettre en question. Cette saynette se trouve déjà dans les *Freaks Brothers*, une BD américaine post-soixante-huitarde de Gilbert Shelton, où une planche narre la même situation. Voici deux dessins - sur les quinze de l'histoire - réédités en France dans l'intégrale des *Fabuleux Freaks Brothers*. Mais jusqu'où faudra-t-il remonter pour trouver l'origine de ce gag récurrent ? Dans les pièces de Claudel, les romans de Duras. Non, ne me dites pas que vous l'avez déjà lu dans la Bible, ça me ferait trop de peine.

Nouvelles Brèves

● La mode (venue d'Amérique) de la manie procédurière commence à séduire les Français. Récemment, une étourdie portait plainte, sa boîte de vitesse ayant rendu l'âme, contre son concessionnaire auto qui ne l'avait pas informé sur l'utilisation de la pédale d'embrayage. La bêtise se portera haute et fière à partir de dorénavant.

● Sondage télé pour classer les meilleurs jours de la semaine en terme d'audience chez les éternelles ménagères de moins de 50 ans (sûrement sexagénaires depuis le temps. Comment ça c'est absurde ? Ah oui, tiens !). Dans l'ordre, donc, voici le lundi (avec 3 h et 4 mn de moyenne), suivi des dimanche, mardi, jeudi, mercredi, vendredi et samedi. Bien sûr, personne, et surtout pas les commanditaires du sondage, n'ose en tirer les conclusions pourtant flagrantes. Les gens regardent avant tout des films à la télé et surtout pas la soirée karaoké du samedi soir avec des connes qui s'agitent l'arrière-train entre deux pubs.

● Tiré du guide 97 des magasins *Micromania*, ce jeu *Hunter Hunted*, dont l'argumentaire de vente avoue franchement l'origine cinématographique : «*Le film US avec Schwarzie intitulé* ***Runaway Man*** *a très certainement dû inspirer les concepteurs de ce jeu*». Ah bon ! Pour moi, ils ont dû confondre avec **Running Train**, sûrement.

● Et maintenant, notre rubrique culinaire : A Bruxelles, Nicolas Sarkozy s'est pris en pleine poire une tarte à la crème gloupiteusement expédiée par la bande à Noël Godin (à l'occasion, lisez donc son savoureux «*Crème et Châtiment*», vous vous en lécherez les doigts). Les experts en balistique sont formels : après cet attentat pâtissier, on aurait juré la tête à Bernard-Henry Lévy. Bravo, Nicolas ! Peut-être bientôt un film ?

● Sydney Pollack intente un procès à la télévision danoise pour avoir diffusé, en 1991, **Les Trois Jours du Condor** dans une version pan & scan. Il réclame 100.000 couronnes de dommages et intérêt. Attention à la jurisprudence, surtout si l'effet est rétroactif...

● *VSD*, confiant dans le simple choc des photos, n'a pas cru utile de commenter celle ci, juste placée dans ses colonnes pour faire joli. Une photo certainement prêtée par l'Agence Tasse !

LE COIN DU SEIGNEUR

Le politiquement correct qui sévit aujourd'hui dans la presse française nous contraint d'accorder une tribune à la communauté religieuse. Pour mémoire, rappelez-vous que j'étais pas d'accord.

Monsieur Deux (Jean-Paul...) ferait-il du négationnisme œcuménique ? Il vient en effet de nous en sortir une bien bonne : «*La théorie de l'évolution de Darwin est plus qu'une hypothèse. Elle peut être compatible avec la foi chrétienne*». Incroyable, après s'être récemment aperçu que la Terre était ronde (Cf. la réhabilitation assez récente du pauvre Galilée), le Saint-Pépère reconnaît une méthode scientifique d'explication du Monde niant toute idée de création originelle et de vérité révélée. Avec, tout de même, cette ultime parade : «*L'Âme demeure néanmoins créée par Dieu*». Ouf, il a failli nous faire peur. En clair, Adam et Eve ressemblaient à deux paramécies avec plein d'âme à l'intérieur. Comme tout paraît simple quand on nous explique.

Pape bis : la tournée triomphale du Souverain Pontifiant en septembre dernier s'est tout de même soldée par un déficit global de 150 millions d'anciens francs. Même les marchands d'objets sacrés n'ont pas fait leurs affaires, les pauvres. Ils vont pas nous demander de rembourser quand même ?

Non, car pour se refaire, les têtes pensantes de l'Evêché (l'Evêché sont toujours occupés c'est bien connu. Attendez, vous allez bientôt voir pourquoi) imaginent déjà des trains équipés en confessionnaux pour les pélerins qui viendront fêter à Rome et en l'an 2000 le jubilé de l'église catholique (véridique !). Il suffira donc de prévoir des portes coulissantes à pièces de monnaie, comme dans les toilettes publiques, pour récupérer vite fait les déficits. Mais attention, il ne faudra pas confondre les deux fonctions. Si vous vous confessez dans les chiottes, vous risquez d'attendre longtemps l'absolution. Et, inversement, bien sûr, si vous... (non, si vous rien !).

Cultivant l'humour sadique, un propriétaire de sex-shop n'a rien trouvé de mieux que de s'installer en face d'une église de Mont-de Marsan. Résultat, sa clientèle (sans doute «trop folle de la messe») déserte son échoppe pour fréquenter le Saint-Lieu. Paraît que c'est tout aussi drôle et surtout beaucoup moins cher. Un procès pour préjudice grave semble devoir s'imposer.

Pape dernière : La guérison d'une simple grippe papale motiva tout de même une dépêche de l'AFP, avec cette déclaration très importante de notre Popaul préféré : «*Si on prie avec foi, le Seigneur ne manque pas d'accomplir des miracles de guérison.*» On se demande ce qu'attendent les malades.

Et pour finir, cette pensée de Jonathan Swift, l'auteur des Voyages de Gulliver : «*Nous avons juste assez de religion pour nous haïr, mais pas assez pour nous aimer*»... Sublime, non ?

● Madona fait un malheur en jouant Evita Peron. Très bien. Mais ce n'est qu'un début, le jour où Hollywood se mêlera de réhabiliter le Troisième Reich, il faudra prendre Tom Cruise pour le rôle d'Hitler. The show must go on !

● Au fait, vous pouvez rallumer votre télé, d'après les dernières nouvelles, Christophe Auguin et Isabelle Autissier auraient enfin touché au port (le port, salut !). Ah la vache, ça fait du bien, moi, leur Vendée Globe, j'en pouvais plus.

Le vert, couleur de l'espérance, par Gil (faites pas attention : il est jaloux !).

Courrier des LECTEURS

Pascal Gillon, Liège, Belgique

Juste un petit mot concernant la non-diffusion chez vous de l'épisode **Souvenirs d'Oubliette** de *X-Files*. Je peux comprendre la réaction des fans qui se sentent floués. En Belgique, nous avons pu le voir, car il a été diffusé avant que n'éclate l'affaire Dutroux (citer son nom me fait gerber).
Je suis contre toute forme de censure, castratrice de liberté, mais je comprends la position de M6. En effet, cet épisode déjà dur en lui-même prend une dimension malsaine en regard de l'affaire qui a déchiré notre pays et qui continue de le faire, sans que l'on entrevoit une issue (ici aussi, la Vérité est Ailleurs...). Personnellement, je pense que la chaîne a eu raison, quitte à diffuser cet épisode un peu plus tard, dans un contexte un peu moins sensible.
Sinon, je recherche des enregistrements PAL des *Best of the Nuls 2* et *TVN 595*, Pascal Gillon, Rue E. Vandewelde, 54, 4000 Liège, Belgique.

Eric Noirez, Pontault-Combault

Cher Tonton Mad. Je t'écris juste pour te poser une question, amicale à mon sens. T'arrive-t-il de faire, sous quelque forme que ce soit, du publi-reportage ?

Ecoute, je vais être aussi clair que ta question est directe : en quinze années de professionnalisme, nous n'avons jamais publié la moindre ligne de publi-reportage. Depuis le temps que l'équipe se connaît ici, je peux même l'affirmer que nous serions morts de honte d'accepter pareille compromission. En revanche, il nous arrive d'accorder une place substantielle à des films dont la valeur réelle, d'après nous, peut se discuter. Mais nous en avons déjà débattu dans cette rubrique : lorsqu'un film fait l'événement, notre travail de journaliste nous oblige à le traiter comme tel. Ce qui ne nous empêche nullement de donner franchement notre avis critique à chaque fois, et cela nous vaut de temps à autres quelques frictions avec les distributeurs. Mais cela ne dure guère, car l'honnêteté paie toujours à long terme. J.P.P

Linda Edjekouane, Tours

Je profite de cette missive pour vous dire que j'ai aimé **Los Angeles 2013**. Ben oui, ça existe des fans qui n'ont pas été déçus par le retour de Snake Plisken. Surtout quand on a vu **Independence** foutage de gueule **Day**.
L'Amérique n'est pas une immensité sucre-miel et **Los Angeles 2013** me paraît dénoncer tout ce qui gangrène la société, et pas seulement la leur, tel la xénophobie, l'intolérance, le nationalisme, etc.
Surtout, à propos d'*X-Files*, ne tombez jamais dans le piège de la couverture racoleuse et de l'info facile, genre *VSD*, *Télé-7-Jours* et autres qui nous apprennent que Duchovny et Anderson on vécu une torride histoire de sexe, ce dont on n'a rien à faire. Et pourtant, neuneu comme je suis, j'achète. Enfin, jusqu'à une certaine limite : jamais je ne m'abaisserai à acheter une certaine presse du genre *Entrevue*, pour ne citer que cette m... (*que cette magazine, oui, on te suit très bien, Linda...*). Ceci dit, je sais que c'est un peu injuste, puisque vous avez été les premiers à parler d'*X-Files* et que vous ne m'avez pas encore déçue.
Pourriez-vous indiquer que je recherche le film **Dark Crystal** et que je vends des Trading Cards de la série *X-Files*.
Linda Edjekouane, Cité U du Sanitas, Bât E 314, Bd De Lattre de Tassigny, 37000 Tours.

Olivier Strecker, Marseille

Tout d'abord, je tiens à vous remercier pour la publication de notre dernier effet spécial, «la Diablesse», dans le n° 104. Suite à cela, nous avons reçu bon nombre de réponses. Nous recherchons toujours des lieux d'exposition pour nos photos, des soirées à animer ainsi qu'un éditeur français pour notre livre dont nous vous envoyons une photo, le bébé-larve.
A ce propos, lors d'un de nos récents voyages à Rome, Dario Argento a accepté d'en signer la préface et nous avons pu faire une série de photos dans le musée de l'horreur «Profondo Rosso» (fermé au public pour l'occasion !) et ainsi agrémenter notre ouvrage.
J'aimerais encore remercier *Mad*, car le dimanche 5 février, à l'émission *Capital* (dossier *X-Files*) nous avons pu, lors de l'interview, découvrir en arrière-plan notre photo «la Diablesse» épinglée aux murs de vos locaux. Charmante initiative.
Pour tous contacts, interviews et propositions : Docteur Strecker et Crucifix Pussycat, BP. 50, 13368 Marseille cédex 11.

Marc Meuree, Anse

Cher Tonton Mad,
Merci pour ta revue et bravo à M6 pour ses superbes soirées pub du samedi soir. Seul hic : pourquoi couper ces chefs-d'œuvre par des extraits d'*X-Files* déjà diffusés jusqu'au dégoût ? Un peu de respect pour les fans de pubs, messieurs. Plus sérieusement, la troisième saison est un peu médiocre : loners prévisibles, voire caricaturaux (cf. : épisode *Malédiction* où la cérémonie indienne est à mourir de rire) et conspiration extraterrestre trop complexe, bien que restant passionnante. Je ne parle pas de la programmation casse-gueule de M6 qui diffuse les épisodes dans le désordre et en surdose. Pourtant, cette chaîne a acheté de nouvelles séries prometteuses : ***Dark Skies*** (copie d'*X-Files* à la sauce David Vincent) et surtout ***Tarzan the Epic Adventure*** qui réhabilite l'univers de Burroughs par son audacieux pari tant sur la forme (20 épisodes de 90 mn) que sur le fond (faire oublier l'image crétinoïde de l'homme-singe). Curieux de constater que Conan va prendre le même chemin, appuyé par Arnold himself.
Bref, en attendant ***Millennium*** et de nouvelles séries passionnantes, constatons que la troisième saison d'***X-Files*** marque la fin d'un mythe et ne vaut pas la troisième saison de ***Loïs et Clark***. *X-Files* est mort, vive *X-Files* !
A bientôt, Tonton Mad.
PS.: pour les pubs, j'ai une idée : enregistrer la soirée et, en la regardant ultérieurement, accélérer sur les bouts d'***X-Files*** qui gênent la vision des réclames. Pardon ? Non, vous n'allez pas me dire que ce sont les pubs qui coupent **X-Files**, quand même...

On ne te dit rien du tout. On ne répond pas à ceux qui font du mauvais esprit, d'abord.

Alexandre Poncet, Courson les Carrières

Mad Movies serait-il devenu un magazine X ? Si les photos tendent à le nier, les textes en revanche, ont tendance à le prouver ! On apprend ainsi que Vincent Pérez, sur le tournage de **La Cité des Anges**, s'est fait tirer (!) et fouetter (!!) durant plusieurs jours. Soyons tolérants, chacun ses mœurs (*on a écrit ça, nous ? Ah oui, tiens !*).
Et qui dirige la boutique ? JPP bien sûr Ce vénérable JPP que l'on a pu voir, au cours d'un dossier *X-Files* sur *Capital*, présenter le sans doute fabuleux **Mars Attacks !** comme l'antithèse du piètre **Independence Day**. Et là, les éclats de rire. Juste derrière le grand manitou, sur le mur des locaux de *Mad*, se tient un dessin connu, perdu au milieu de centaines d'autres. J'ai nommé celui sur «**Anal Recall**» déjà publié dans un ancien *Courrier des Lecteurs*. Franchement, voir un Schwarzie coiffé façon **Terminator** sodomiser une Sharon Stone aux anges, et le tout en prime-time hyper regardé, ça explose les zigomatiques ! Si notre rédac'chef préféré avait voulu glisser dans son interview une jouissive provocation, il ne s'y serait pas pris autrement ! Qu'as-tu à dire pour ta défense, ô grand Putters, j'attends...
Pour être plus sérieux, je voudrais signaler que le numéro 105 de *Mad* est un de vos meilleurs avec une couverture vraiment superbe. Franchement, après 25 ans de bons et loyaux services, *Mad Movies* a atteint son top. Et ce n'est sûrement pas une raison pour arrêter.

Pour ma défense ? Facile : Mad Movies *est l'innocente victime du mauvais goût de ses lecteurs qui dessinent n'importe quoi. Voilà. En revanche, au Tribunal, je dirai que nous avons tourné la séquence dans la salle de rédaction des* Cahiers du Cinéma, *ça ira bien comme ça. J.P.P.*

Rémy Yerma, Toulouse

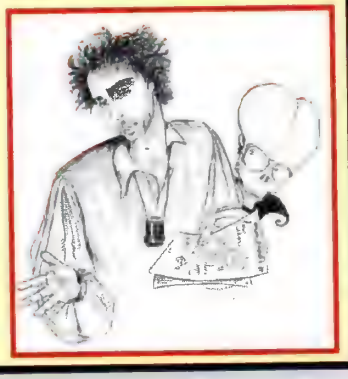
Bien sûr, **Frighteners** est bourré de références : Michael J. Fox pastiche le Bill Murray de **S.O.S. Fantômes** dans une scène d'exorcisme au début du film, on retrouve avec bonheur Robert Lee Ermey dans un rôle, que dis-je, dans LE rôle qui l'a rendu célèbre, la mère ultra-possessive de **Braindead** semble aussi avoir trouvé un équivalent tout à fait honorable, tandis que l'ambiance finale renvoie aux premiers bébés de Hooper et Craven. La référence ultime : **Crime Story**, de Kirk Wong, pour la facilité avec laquelle les personnages reviennent de l'au-delà.
Mais, le scénario de Fran Walsh et Peter Jackson est mis en scène avec tellement d'intelligence par ce dernier qu'en un seul film ces deux loupiots ressuscitent un genre moribond : le cinéma d'horreur. Peu à l'honneur dans les grandes salles car pas commercial et usant de techniques reprises par deux millions de réalisateurs, le genre se mourrait. Aujourd'hui, à l'heure où les grosses productions sans âme se bousculent pour exploiter un genre qu'elles méprisent (voir pour s'en convaincre **Dragonheart** et **Independence Day**), ce film est un vrai bonheur, une aubaine pour l'amateur de sensations fortes. Avis aux personnes sensibles : amenez des défébrilateurs, vous en aurez besoin

Dr. Thérèse Prieur-Noël, La Ferté-Bernard

Quoique vous pensiez des vaccinations et des médecins en particulier, je soutiens mordicus que *X-Files* est une série réellement intéressante. Plus les saisons passent, plus l'intrigue devient complexe. On retrouve en regardant les vieux épisodes des personnages dont le rôle s'accroit au fur et à mesure. Ainsi c'est l'agent qui tue Mr. X qui joue «F. Emasculata», le nettoyeur musclé qui n'hésite pas à incinérer le médecin de la prison. Tout se relie, il y a bien une conspiration mondiale et la population est soumise à divers tests et manipulations...
Chris Carter réfléchit sur tout et même sur Dieu. J'ignore si ça «gonfle» beaucoup de spectateurs, mais il y a des discours plus politiquement corrects que d'autres qui, à défaut de me gonfler, me font vomir (*alors, là, c'est grave, docteur !*).
Pour votre revue, aucun problème, elle se tient au hit parade des lecteurs de ma salle d'attente. D'ailleurs, les numéros disparaissent très vite. Même si j'ai regretté dernièrement l'absence de *Mad Rubrik* et la présence de mangas.

Agnès Dumont, Metz

Je tiens absolument à vous remercier pour votre numéro de janvier. Non vraiment, consacrer 14 pages au dernier film de Tim Burton, c'est quelque chose de rare, et que j'attendais.
Cela dit, et mise à part la filmographie de Mr. Burton, je m'intéresse beaucoup au storyboard et j'aimerais savoir comment on devient storyboardiste, et même si je suis assez douée pour le devenir. Alors, à vous de juger avec ce dessin franchement ciblé. Si vous ou un de vos lecteurs pouvaient m'aider, merci d'avance. Agnès Dumont, 31, rue Louis Bertrand, 57050 Metz



Thierry Le Moigne, Paris

Tout d'abord, félicitation pour la qualité et le contenu de votre revue à laquelle je porte un intérêt certain. J'en profite pour vous faire parvenir une petite parodie des *X-Files* dont la publication en vos pages serait très sympa de votre part (que les fans ne s'alarment pas, je suis moi-même un fidèle de la série).
Etant un mordu de l'illustration, je recherche un poste dans ce domaine qui me permettrait de mettre à profit mes compétences tant graphiques que créatrices.
Pour les personnes que cela peut intéresser, je réalise tous travaux d'illustrations (affiches, pubs...), de la conception à la finalisation tous styles confondus. Merci de publier mon adresse. Thierry Le Moigne, 137, rue St Charles, 75015 Paris.
Salut à tous, et longue vie à *Mad Movies*.

Isabelle Feuillet, Etampes

Nous voilà rendus en 1997, cela fait donc, voyons voir, 1997 - 1983 = 14 ans que j'attends chaque parution avec impatience. Depuis 14 ans, *M.M.* me suit partout, au lycée, à la fac, au boulot, et même trois fois à la maternité (*j'espère que nous n'y sommes pour rien...*), cernée entre *Voici* et *Marie-Claire*.
Plus le temps passe, plus je deviens nostalgique de mes chères années quatre-vingts. Quel manque d'imagination des scénaristes, à part les suites et les remakes ! Combien de scénarii (?) originaux pour l'année 96 ? Ah si, **Seven** m'a laissé un grand souvenir. Quel choc ! Dans un autre style, **Babe** a ébloui mon fils aîné de cinq ans. Quelle poésie dans un monde de brutes !
Voilà, deux films sur un an, c'est pas terrible. 1997, par contre, m'a l'air pleine de promesses.
Apparté : où pourrais-je trouver des tee-shirts enfants de *X-Files* pour mes bout'choux qui adorent Mulder et Scully ?
PS.: Quelqu'un aurait-il envie de se débarrasser de ses figurines Superman impossibles à trouver dans le commerce ? Je vous laisse mon adresse. Isabelle Feuillet, E10, Résidence de la Ligue, 91150 Etampes.

Chris Carter, très attentif à tout ce qui concerne les produits dérivés de sa série, n'a pas donné license pour des tee-shirts enfants. Donc, les tailles s'arrêtent à «S», ce qui doit correspondre à 12 ou 13 ans. Malgré tout, il y a peu, le super-marché Carrefour *disposait de tailles plus petites. Affaire à suivre, donc. Agent Mulder, dans mon bureau tout de suite ! J.P.P.*

Nicolas Bastin, Amiens

Cher (au sens affectif) *Mad Movies*,
J'ai acquis récemment la K7 du terriblogénial **Seven**. La première vision au cinéma n'avait terrassé, comme tout le monde je suppose, et laissé désespéré pour Mills dans son malheur implacable. Heureusement, le support vidéo ne fait rien perdre de la tension éprouvée sur grand écran et on se surprend même à analyser le moindre détail. Ce qui m'a permis, comme beaucoup j'en suis sûr, de débusquer des apparitions de John Doe imperceptibles au cinéma. Ainsi, lors de la scène étrange où Tracy se réveille seule et se lève, la caméra enchaîne sur Brad Pitt et Morgan Freeman parcourant le jardinet ; or à cet instant, John Doe fume une cigarette à l'arrière-plan. Plus tard, lorsque la brigade d'intervention investit l'immeuble de Victor, un flic envoie bouler de l'entrée John Doe dans la rue. Enfin, dans la boutique, avant le «lust murder», on l'aperçoit encore derrière la vitrine, muni d'un parapluie. Voilà, salut à tous.

Régis Autran, Grenoble

Je vous écris suite à la lettre de Hélène Scholl, parue dans le n°105. Celle-ci vous demandait d'arrêter «d'allumer» - je trouve le terme un peu exagéré - *Télérama*, qui «apprécie aussi Carpenter et même les *X-Files*». J'ai toujours lu *Télérama*, que mes parents achètent parce que les autres magazines télé font franchement peine. Eh bien, chère Elodie, même s'il est vrai que, depuis un an environ, *Télérama* s'efforce d'être plus indulgent avec le cinéma fantastique, sache qu'il n'en a pas toujours été ainsi, même avec Carpenter, comme le prouve cette critique sur **The Thing** (pas celle du 21/09 sur C+, celle d'avant, 04/93 sur *M6*) où *Télérama* qualifie le film de *«chose»* au sens propre du terme, de *«caricature du film de Howard Hawks»*, et va même jusqu'à descendre lâchement les fabuleux effets spéciaux de Rob Bottin avec ces mots terribles : *«C'est laid, horrible, mais ça ne fait peur qu'à ceux qui veulent bien oublier qu'il s'agit de poupées de plastique, monstres de pacotille et tigres de papier mâché»*.
Cette critique-là, Hélène, la trouves-tu aussi *«pleine de justesse et de finesse»* ? Ce n'est bien sûr pas le seul film fantastique que les pantouflards cathos bien-pensants fustigent de la sorte, qualifiant **Simetierre** de *«Futile et racoleuse mascarade»*, **Poltergeist** d'*«œuvrette très banale»*, **Tetsuo** de *«vite ennuyeux»* (!) à cause de *«fantasmes sexuello ferrugineux faussement surréalistes»*, et même **Dellamorte Dellamore** de *«gore-spaghetti»* (!!!) dont *«l'auteur se contrefiche de toute cohérence»*.
Notez que tous ces films font partie de vos «100 meilleurs films» (voir *Mad* n°100).
Alors *Mad Movies* et *Télérama*, même combat ? Franchement, pas sûr !
Et pour ceux qui en douteraient encore, un dernier exemple : **Darkly Noon**, de Philip Ridley (voir *Mad* n° 99), que Didier Allouch qualifiait de *«film rare, d'œuvre à la fois poétique et sauvage, totalement pure, sans aucune concession»*, et que *Télérama* traite d'*«histoire ridicule qui se donne des airs de conte de fées écolo»* et de *«pudding apocalyptique boursouflé et indigeste»* ! Triste... Enfin bon, reste que les critiques de *Télérama* sont quand même un peu plus pertinents que ceux de *Télé-7-Jours*.

Je t'en prie, ne parle pas des absents. Et comme je le soulignais autrefois dans ce courrier, mieux vaut un esprit différent que pas d'esprit du tout. J.P.P.

Roger Vidal, Fontainebleau

Cela se passait vers minuit, j'étais sur le *36-15 Machinchose*, lorsque j'ai eu un message de «Boris» : *«X-Files c'est pas bandant...»* Je réponds, *«Tiens tu regardes X-Files ?»* Et il s'en est suivi un dial d'un bon quart d'heure avec un de vos lecteurs chevronnés qui m'a refilé son avis sur *Mad*, ses goûts, etc. Comme quoi les minitels roses c'est pas que du cul (*t'as raison, on ne sait plus à qui se fier...*).

PETITES ANNONCES

Ech. et ch. films de la *Hammer*, Tod Browning, Hershell Gordon Lewis et autres raretés. Caroline Wolff, 77 rue de l'Eglise, 57480 Hunting.

Vds magazines sur **X-Files** (E.F., *Télé K7, M6 Fantastique, X-Files Mag...*), VHS de **La Colonie** et posters **X-Files**. Liste sur demande à Hélène Benchabane, 53 rue Louis Pergaud, 70200 Lure.

Vds + de 500 VHS tous genres (50 F port compris) (*50 F les 500 K7, c'est pas cher dis donc !*), ou éch. contre *M.M.* 20, *E.F.* 13, 16, 33, 38 et *Starfix* 1, HS n°3 et 9. Liste contre 2 timbres à Cédric Sandarnaud, 2 avenue de l'Essonne, 91130 Ris-Orangis.

Rech. tout renseignement sur David Seltzer et William Peter Blatty. Damien Marchal, Rue des Vergers 20, 5530 Yvoir, Belgique.

Vds deux maquettes neuves, en boîte, ***Star Trek*** vaisseau Enterprise (AMT) 100 F pièce + BD «Les envahisseurs», 50 F. Damien Jelly 22 rue Théophile Rémond, 35840 La Bouexière.

Vds concerts vidéo rares (hard, pop-rock) d'excellente qualité. Liste sur demande à Roland Padovani, 90 rue de la République, 13002 Marseille.

Ch. jeux *Megadrive* et albums de Tiffany «Tiffany» et «Hold an old friend's hand». Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Ach. VHS originales de **L'Au-delà**, **L'Enfer des Zombies**, **Blood Feast**, **2000 Maniacs** et **Anthropophagous**. Frédéric Blank, 1 bis rue Pasteur, 34560 Poussan.

Vds 200 VHS NTSC neuves (SF, horreur, 1950-1966). Prix intéressants. Liste contre 2 timbres à Video-Data, 34 avenue de la Bourdonnais, 75007 Paris.

Vds 100 F pièce port compris VHS neuves de **Dead Zone**, **Vendredi 13** et **Les Griffes de la Nuit**. Stéphane Uhlinger, 49 rue Claude Terrasse, 75016 Paris.

Vds 65 F pièce port compris 100 VHS horreur et tous styles. Liste sur demande à Frédérich Such, 1268 av. de Provence, Le Fréjus Plage Bt A2, 83600 Fréjus-Plage.

Rech. tout doc sur **Retour vers le Futur**. Guillaume Dessaud, Quartier des Horts, 84240 La Tour d'Higues.

Auteur-compositeur réalise musique de film, court métrage, concept sonore, jingle pub, bande son de pin's parlant, etc. Régis au 03 23 65 07 15.

Rech. *Cinefantastique* Vol. 4 N°4-5 (sept. 84), *Midnight Movies* de Hobermann/Rosenbaum, et *M.M.* 17 à 25 (et soyons fous, le 1). Delphine Hul, 35 rue Carnot, 77100 Mareuil-les-Meaux.

Rech. absolument tout sur **X-Files**. Amyla Adda, 14 rue Archereau, 75019 Paris.

Vds affiches de cinéma, photos d'exploitation, dossiers de presse, scenarii, tous genres (surtout fantastique). Liste contre deux timbres à Olivier Strecker, BP 50, 13368 Marseille cédex 11.

Rech. absolument tout doc sur Graham Masterton. Raphaël Dufey, rue Charles Jaucot 17, 5032 Corroy-le-Château, Belgique.

Ch. VHS de **Death Warmed up**. David au 01 34 24 12 48 (*ouais, c'est David qu'a la plus courte !*).

Vds, éch. trading cards US **X-Files**, sets complets, cartes à l'unité, cartes spéciales. Réponse contre enveloppe timbrée à Nathalie Lepouder, 15 rue A. Duchaussoy, 93700 Drancy.

Vds, éch. trading cards US **X-Files** (3 saisons). Vds cartes **Stargate** et **Batman Forever**. Réponse contre enveloppe timbrée à Martial Migout, 39 square Michel Chasles, 77350 Le Mée-sur-Seine.

Vds nbreux jouets **Star Wars** avec ou sans boîte. Michaël Wincq, 62 rue Pierre-Taillez, 7603 Bonsecours, Belgique.

Rech. affiches 60x80 de **La Terreur des Kirghiz**, **Le Géant à la Cour de Kublaï Khan**, **Maciste contre les Monstres**, **Le Punisher** et **L'Empreinte de Frankenstein**. Jean-François Pernal, 39 rue Pierre Lefranc, 66300 Thuir.

Ach. VHS originales (janvier 91) de **Vendredi 13 n°7 et 8**. Pascal Vildart, 2 rue des Davières, 41200 Romorantin.

Vds merchandising **X-Files**. Bruno Duvrein, 145 avenue Kléber, 59240 Dunkerque.

Vds *M.M.* 25, 31, 35 et 48. Ch. photos **X-Files** sur disquette PC (format gif ou bmp). Serge Cariou, 9 rue Georges Bonnac, 33000 Bordeaux.

Rech. VHS de **L'Oiseau au Plumage de Cristal**. Philippe au 02 47 27 95 40.

Vds VHS, livres, revues ciné, affiches... Liste contre enveloppe timbrée à B. Malitte, Le Roi des Oiseaux, 58170 Luzy.

Vds nouvelles poupées série limitée et figurines **Star Wars** (dont C3PO, Princesse Leia, Tusken Raider...). Philippe au 04 78 03 00 76.

Vds *Ciné News, Starfix, SFX, E.F., Studio...* Liste contre 1 timbre à Dominique Lombardi, 2ème avenue n°18, Cité Berliet, 69800 St Priest.

Rech. épisodes **X-Files L'Enlèvement**, **L'Ombre de la Mort** et **Projet Arctique** + fans de Duchovny pour correspondre et tout doc sur lui. Aurélie Ternet, 102 Piazza Mont d'Est, 93160 Noisy le Grand.

Rech. doc sur **X-Files** et ***K 2000***. David Cantin, 3 impasse des Hibiscus, 29300 Quimperlé.

Vds, ach., éch. VHS Bis, gore, X, (s)exploitation, raretés, etc. Liste contre 1 timbre. Vds *M.M.* 23 au plus offrant. Ch. correspondants européens fans de Jess Franco. Nicolas Felgerolles, 18 rue de la Poste, 69100 Villeurbanne.

Vds ou éch. 950 VHS (nouveautés, classiques, Z, raretés...). Liste sur demande à Vincent Moyas, 1 rue St Lambert, 7943 Gages, Belgique.

Vds nbreux films rares en VF : **Le Dernier Rivage**, **Jack le Tueur de Géants**, **Robinson Crusoë sur Mars**, ***La Belle et la Bête*** (série)... Benchicha Tayeb, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Vds nbreux jouets **Star Wars** : vaisseaux, personnages, monstres... Liste contre enveloppe timbrée à Chris Mechelen, 1 allée des Tuileries, 59650 Villeneuve d'Ascq.

Vds *E.F.* et *M.M.*. Sébastien Lamote, 26 rue Jean Moulin, 59800 Lille.

Inédit ! Les posters 60x80 officiels de *X-Files Mag* : n°1 + n°2 pour 55 F port compris. Rech. intégrale de ***Twin Peaks***. Arnaud Quemener, 29 rue de Ploujean, 29600 Morlaix.

Rech. photos de **La Planète des Singes** et ses suites. Gilles Pierre, 2 rue du Frémur, 22490 Trigavou.

A tous les fans de Jean-Claude Van Damme, j'ai décidé de créer un fan club. Si vous êtes intéressé, écrivez-moi (*Van Damme va sûrement te répondre. C'est quand même lui son meilleur fan !*). Sébastien Roy, Fan Club Van Damme, 3 rue de Beaucourt, 90120 Méziré.

Vds affiches et affichettes, principalement de films avec Harrison Ford, ainsi que 60 VHS. Liste sur demande à Benoît Elie, 1 rue Clodion, 75015 Paris.

Vds nbreux docs **X-Files**. Rech. correspondant fan de la série + docs Internet sur Nicholas Lea et Noah Wyle. Sarah Laronde, Le Bourg, 03500 Saulcet.

Vds nbreux articles concernant le cinéma et Michael Jackson. Nicholas Guibreteau, 4 route de Nieul, 17810 St Georges des Coteaux.

Vds docs **X-Files** : sets complets 3ème saison, cartes du Card Game, revues US, anglaises et espagnoles. Jean-Louis au 01 48 39 22 12.

Ch. **Meurtres en 3D**, version relief en laser ou VHS PAL ou NTSC. Ch. tout autre film en 3D. Tél.: 03 25 42 00 65.

Ech. trading cards **X-Files** et rech. jaquettes de films. Envoyer vos listes et prix à Laureen Daligaux, 73 rue Curial, 75019 Paris.

Vds ou éch. trading cards **X-Files** 1, 2, 3 (à l'unité ou set complet). Sylvie Penc, 54 rue de la Papeterie, 91610 Ballancourt.

Ach. ou éch. contre d'autres films VHS de **Lucky Luciano**, **Lepke le Caïd**, **L'Ennemi Public** (Don Siegel), **La Chute d'un Caïd**, **Al Capone** (avec Rod Steiger). Bastien au 03 83 27 12 56 après 18h30.

Vds nbreux jeux *Playstation* ainsi que figurines et véhicules **Star Wars**. Didier le week-end au 01 64 08 42 22.

Vds ou éch. VHS contre **Eraserhead**, **Tetsuo 1 & 2**, **Salome & The Forbien** (Clive Barker) ou tout film *Haxan*. Olivier Palermo, 27 allée des Cottages, 69530 Brignais.

Vds set complet **X-Files** 3. Ech. trading cards **X-Files** 2 en VF et cartes du Card Game. Lucie Leprévost, 1344 route de Bretagne, 14790 Mouen.

Rech. épis. **X-Files Souvenirs d'Oubliette** en VF si possible, ainsi que des épisodes en VO des 4 saisons. Olivier au 03 29 63 20 18 après 18h30.

Vds «Guide Officiel Aux Frontières du Réel», neuf, 85 F. Stéphanie Guémené, 53 rue Théodore Albert, 35170 Bruz.

Vds collection de VHS originales (kung-fu, karaté, films de sabre chinois anciens) ainsi que livres d'arts martiaux chinois. Jan Chang, rés. la Béchade n°6, 108 rue de la Béchade, 33000 Bordeaux.

Rech. BO de films en CD + laserdiscs + films sur l'Egypte antique, les vampires, Sherlock Holmes et des comédies musicales anciennes. Muriel Lejeune, Soulignac Epargnes, 17120 Cozes.

Rech. films *Haxan*, de John Woo, de Russ Meyer. Tél. 03 81 88 73 59 après 20h.

Vds *M.M.* 23 à 100, *E.F.* 14 à 150, *Vendredi 13, Toxic, Première, Métal Hurlant, Pilote, Futurs, Circus, Fluide Glacial, Studio... (dis-nous ce que tu ne vends pas, on ira plus vite !)* Ch. t-shirt *Mad Movies*. Frédéric Metais, Les Bruyères, 38620 Velanne.

Rech. VHS de **Freddy 3** et tout sur **Rocky Horror Picture Show**. Philippe au 02 33 59 98 10.

Vds affiches de cinéma 120x160 + films 35mm. Jean-François au 04 68 53 01 82.

Rech. enregistrement des «Maîtres du Rêve», émission diffusée sur *Canal +* il y a un an et demi et consacrée aux effets spéciaux. Jean-François Berreville, 3 rue du Cabaret Vert, 80090 Amiens.

Vds ou éch. nbreux livres Fantastique et Anticipation. Liste sur demande à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Rech. docs, vidéo, interviews d'Ennio Morricone. Alain Crépier, C/O Mr Blanc, 36 rue Jeanne Jugan, 13004 Marseille.

Vds collection importante de comics (*Marvel, DC, Image, Valiant...*) + traductions *Lug* et *Arédit*. Liste contre enveloppe timbrée à Nicolas Dangeville, 41 rue Sarrette, 75014 Paris.

Rech. absolument tout sur ***Twin Peaks***. Pascal Olivier, Joudes, 71480 Cuiseaux.

Vds CD rock/hard + VHS de **Le Sixième Sens**, **Christine**, **Poltergeist**, **Soleil Vert**, **Le Cercle Infernal**, **Les Innocents**, **Martin** et **La Porte de l'Enfer**. G. Paul, 15 rue de Nétreville, 27000 Evreux.

Ch. VHS de **Zoltan le Barbare** et **Faut Trouver le Joint** (*c'est agaçant quand on passe pas le joint, trop perraus, les mecs...*) de Cheech et Chong. A. Pradet, 21 rue Bacquenois, 51100 Reims.

Ach. *Saga X-Men* 1, 2, 3 et 4, ou épis. équivalents 1 à 9 dans *Sp. Strange*. Vds *Saga X-Men 9* et *Aventures X-Men 4*. Christophe Champault, 39 Bd de la Paix, 92400 Courbevoie.

Collectionneur propose 600 VHS de classique SF/fantastique : **La Maison du Diable**, **Les Amours Enchantées**, **Jack le Tueur de Géants**, **Le Voyage Fantastique**... Liste contre 4 timbre à Daniel Vanleene, 10 rue Rossini, 57120 Rombas.

Hélène Morel, Rouen

Votre éditorial du n° 105 m'a paru des plus naïfs dans certains de vos propos ; avez-vous donc si peu de choses à dire sur un film qu'il vous faut vous protéger derrière le rempart de la quantité ? Rendre justice à **Mars Attacks !** ne passe pas tant par le nombre de pages, que par la qualité des commentaires. De cela, pas un mot ! La quantité est un gage de qualité à vous lire... En outre, l'intérêt de compter ces pages dans le seul but (lui aussi franchement puéril) d'expliquer la mention « numéro spécial» sur la couverture ne me paraît pas vraiment judicieux.
Pour finir sur le dernier Lynch, oui, j'ai aimé **Lost Highway**, mais loin de moi l'idée de réclamer, justement à cause de cette préférence plus de pages ! Et à quoi rime de répéter inlassablement que **Lost Highway** est *«le plus Lynchien des films de Lynch»* ? C'est quoi, une explication ? Une excuse à ses délires dérangeants ? Ou tout simplement un constat de votre part signant le fait que vous n'avez rien de plus à dire ? Plus facile de se retrancher derrière une formule toute faite, que de s'interroger sur la forme du film, ses décors, ses asymétries, son rythme (*quel rythme ? Je croyais qu'ils avaient oublié de brancher le métronome, au contraire...*), ses cadrages et divers éléments dont vous ne parlez guère ou que vous ne faîtes qu'effleurer ! Bien à vous.

Absolument. La place accordée dans Mad Movies *à* **Mars Attacks !** *n'en rehausse pas la qualité. Si c'est là ton propos j'adhère à fond, moi qui prétendais exactement le contraire. A savoir, je cite :* «Du coup, ici tout le monde adore (...) 14 pages à **Mars Attacks**, ce n'est que justice...». *En clair : la qualité du film justifie nos quatorze pages, et non l'inverse.*
Dans mes propos (naïfs, donc...), je crois avoir exposé clairement et longuement (ben oui, 78 lignes dans l'édito quand même) les raisons de notre choix. Et la puérilité de compter le total des pages du numéro visait surtout à montrer aux lecteurs combien l'actualité fertile en ce début d'année nous obligeait à augmenter notre pagination, sans pour autant augmenter le prix de vente. Puéril ? Je sais pas, peut-être oui... J.P.P.

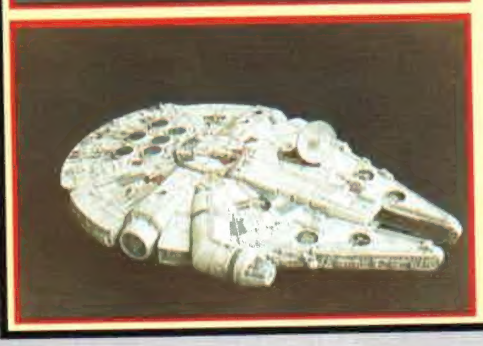
Antoine Cervero, St Mandé

Je me permets de vous écrire pour vous parler d'un bar qui gagne à être connu. Il s'appelle Comte Dracula et est forcément dévoué au célèbre vampire et à ses adeptes. Le patron, Georges, ou Georgiu, est très sympathique et ressemble à Bela Lugosi. Je pense que cette initiative mérite d'être soutenue, d'autant que Comte Dracula n'emporte pas l'unanimité dans le quartier. Les clientes sont heurtées par les photos des films de Jean Rollin qui hantent les toilettes (*elles s'en tirent bien, tant qu'on ne les oblige pas à visionner ses films ! Non, Jeannot, je plaisante...*). Des associations de fanzines lui apportent déjà leur soutien (*ah les soiffards !*), mais le vôtre ne serait pas du luxe.

Marion Ellis, Bordeaux

Je prends la plume tout d'abord pour vous dire que votre magazine est génial, mais pas seulement pour ça. Récemment, j'ai acheté *Télé K7* et en le parcourant je suis tombée sur la jaquette de **Braindead**, de Peter Jackson. J'ai donc demandé à une amie de me l'enregistrer sur *Canal +*. Mais quelle ne fut pas ma surprise de découvrir qu'il s'agissait d'un autre film réalisé en 1990 par Adam Simon et intitulé lui aussi **Braindead**. Est-ce une erreur de *Télé K7* ou bien s'agit-il d'une déprogrammation de dernière minute ?

Il s'agit bien d'une erreur de Télé K7, *sûrement trompé par cette homonymie malencontreuse. Le film d'Adam Simon se différencie mieux sous son titre vidéo :* **Sanglante Paranoïa**. *Quant au vrai* **Braindead**, *il ne reste plus qu'à lui trouver un code de classification spécial lors de sa diffusion. Je propose ★★★ ou quelque chose d'approchant. J.P.P*



Olivier Herman, Dijon

J'ai le plaisir de vous envoyer quelques photos de mes maquettes en espérant que vous pourrez les publier.
Les trois modèles sont de chez ERTL/MPC , le Faucon Millenium (1/72), le AT-AT (1/100) et le X-Wing Fighter (1/60). J'ai repris chaque maquette en rajoutant de nombreux détails en scratch pour augmenter le réalisme et me rapprocher le plus possible des films. J'utilise pour cela de nombreuses documentations. La peinture est composée de plusieurs jus et dry-brushs. Pour certaines, je refais la gravure en creux. J'ai réalisé l'intérieur du cockpit pour le Faucon, ainsi que celui des tourelles de combat.
A toutes fins utiles, je signale que j'échange des articles sur **Star Wars**, ainsi que sur **X-Files** et **Independence Day** (série complète carte Topps Widevision). C'est avec passion que je me suis investi depuis longtemps dans le maquettisme et actuellement je recherche un stage ou un travail dans ce domaine. Olivier Herman, 99A rue Général Fauconnet, 21000 Dijon. Et que la force soit avec l'équipe de *Mad Movies*.

LE TITRE MYSTERIEUX

Qu'est-ce qu'il a le lecteur de St-Leu la Bretèche, il veut ma photo ou quoi ? Oui, ben si je suis là c'est pas pour mon plaisir, vous pensez bien les mecs. C'est pour leur jeu à la fin du mag', là, où il suffit de gratter l'arrière-train de la buraliste pour savoir si vous allez gagner sa main dans la figure, ou un truc à la con du genre, tu vois l'plan d'enfer, je sais plus...
Bon, ça va comme ça, chef, je peux me tirer maintenant ?
Non, imbécile, ça va pas du tout, il est complètement naz-brock notre jeu maintenant. Bon, enfin, il vous suffit de reconnaître le titre du film d'où sort cet animal et ainsi gagner le prochain numéro de *Mad Movies* et c'est tout.
Les deux seuls gagnants de notre numéro précédent sont Christian Krouch, de Reims, et Julie Raymond, de Cagnes, qui ont reconnu le titre **Captain Kronos, Vampire Hunter** de Brian Clemens. Voilà.

Vds *Strange* 9 à 180, *Titans* 1 à 80, *Nova*... Sandrine Camps, 267 Bd du Redon, «le Rencir» n°39, 13009 Marseille.

Jeune club de cinéastes (le C.C.A.V.) ch. aide financière, conseils, dates et adresses de festivals, matériel... Toutes les propositions sont les bienvenues. David Frécinaux, 9 bis voie du Himbeaumont, 88480 Etival.

Rech. VHS de **Street Trash**, **Action Mutante**, **Mort sur le Gril**, **Le Jour des Morts-Vivants**, **Tarzoon**, **Le Chainon Manquant**, **Le Big Bang**, **Kalifornia** et **Cool Worl**. Emmanuel Gauguet, 38 rue du Camp Franc, 14100 Lisieux.

Rech. trading cards de **X-Files** et **Star Wars**. Henry Desfrançois, 56 rue d'Auteuil, 75016 Paris.

Rech. tout doc sur **Les Nuits Fauves** et Cyril Collard. Fabien Philippe, 13 rue Racine, 56270 Ploemeur.

Rech. épis. de **X-Files** **Souvenirs d'Oubliette**. Olivier Laurent, 204 rue de Vaugirard, 75015 Paris.

Vds matériel **X-Files** et **Star Trek** ancienne et nouvelle série. Dominique Dumontet, 10 rue Vital, 75116 Paris.

Vds trading cards **X-Files** 1 & 2. Elisabeth Larrandaburu, 46 rue Thiers, 65300 Lannemezan.

Rech. tout sur les série **X-Files** et **Poltergeist**. Alexandra Alunni, 17 avenue François Bottau, 06100 Nice.

Rech. tout doc concernant les vampires + correspondants aimant les vampires, les films fantastiques et le Bauhaus (*ah, le Bauhaus ! Surtout bien cuisiné, c'est quelque chose. C'est quoi, le Bauhaus, au fait ?*). Christel de Bellabre, Courneau, Route de Cuxax, 11100 Narbonne.

Vds VHS de **Poltergeist** (70 F) + CD de house et techno à prix sympas (*et à son sympa, t'aurais pas ?*). Rech. VHS de **Poison** de Todd Haynes. Olivier Mattei, 1 rue Louis Mamet, 13220 La Mède.

Vds VHS d'**Urotsukidoji** (50 F) et **Urotsukidoji 2** (70 F), ou 100 F les deux. Sabine Husson, 86 rue de Chevrières, 60680 Grandfresnoy.

Vds K7 commerce 70 F pièce ou 600 F les 10. Très grand choix. Vds aussi disques, magazines et livres. Liste contre 2 timbres à José Cardetas, 231 allée du Forum, 92100 Boulogne.

Vds tout sur **X-Files** : posters, mags, fanzines, livres, cartes postales, trading cards, figurines, collectors... Nicolas Bouteuil, 1 chemin de la Terrasse, 31500 Toulouse.

Vds films fantastiques, affiches, photos... Stéphane au 03 84 52 51 64 après 19h.

Vds nbreuses affiches, de 15 à 40 F port compris. Olivier Dumont, 13 rue des Quirante, 80140 Oisemont.

Rech. tout sur le cinéma de Hong Kong ; revues, VHS, posters, correspondants... Jérôme Vincent, 2 rue d'Anjou, 51200 Epernay.

Vds comics : *X-Men*, *Daredevil*, *Witchblade*, *Preacher*... Ech. possible contre comics ou BD Lug/Semic. Liste contre 1 timbre à David Guastamacchia, n°15 Holbach, 57730 Lachambre.

Rech. désespérément en V.F. ou en V.O.S.T. **Les Soucoupes Volantes Attaquent**, **Le Monde Perdu** (version 1960), **Ne Jouez pas avec les Martiens** (*t'es raisen, je sors de* **Mars Attacks !**, *j'ai l'impression qu'ils sont mauvais joueurs ?*), ainsi que **La Machine à Explorer le Temps**. Jean-Paul Fabre, 41 allée du Cassieu, 11400 Castelnaudary.

Ech., ach., vds trading cards **X-Files**. Liste contre 1 timbre. Ch. corres. X-philes 18 à 77 ans. Estelle Ambrosiali, Rue Jean Jaurès, 82370 Corbarieu.

Vds Armure de production de Robocop, échelle 1. 20 Kg. Tél. (Michel) : 01 64 33 42 49.

Rech. affiche et VHS de **Zombie**. Yann Merian, 8, bis rue Ader, 60180 Nogent sur Oise.

Rech. films de James Bond en vidéo-CD (12 cm). Xavier Aellen, Ch. de l'Esplanade, 32, CH-1214 Vernier, Suisse.

Vds *Strange* 1, 12 à 298, *Sp. Strange* 1 à 93, *X-Men* grand format, *Titans*, *Nova*, *Conan*, *RCM*, *Kiwi*, *Rodéo*... Liste sur demande à Raphaël Jouet, Rue du Pré Goujon, 89600 Cheu.

Rech. CD **Enter the Dragon** ; livres : «Bruce Lee, études sur le jeet kune do», «Le livre d'or de Bruce Lee» ; album japonais Bruce Lee *Collection Higa* n°26, revue hors-série *Karaté* Bruce Lee n°2. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

Ach. ou éch. trading cards **X-Files** françaises et US. Sébastien Herbunot, 2 Bd de la République, Bt D9, 93330 Neuilly sur Marne.

Rech. tout type de création ciné-amateur, tout format, pour diffusion asso. Emmanuel Cara-Ribas, 28 rue du Creuset, 50000 St Lô.

Vds 70 F vidéos tous genres : **Apollo 13**, **Jumanji**, **Goldeneye**, **Seven**, épis. **X-Files**, etc. Liste contre deux timbres. F. Myssun, 16, rue des Près, 25640 Roulans.

Ch. docs sur **X-Files** et correspondant(e)s fans de ***X-Files***, ***Code Quantum***, ***Sliders***, ***Highlander***. Emilie Fortier, 10 rue du Chatelet, 76420 Bihorel.

Scénariste-écrivain ch. collaborateurs pour divers projets BD, courts métrages... Sébastien Escalante, 2 rue Rose Sage, 38500 Voiron.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondantes 16-20 ans aimant le ciné, le skate-board, Dog Eat Dog, Korn, Deftones... Julien Dreux, 5 rue du Dr. Alain, 72400 Cherré.

- correspondant(e) 15-20 ans aimant le ciné fantastique et la musique rock/hard (Noir Désir, R.H.C.P., Nirvana). Karl Morel, 110 Voie Verte, 27100 Val de Reuil.

- correspondant(e)s 20-25 ans, région nantaise, fans de ***X-Files***, Stephen King, Tim Burton, David Lynch... Olivier Roussière, 45 rue St Vincent, 44330 Le Pallet.

- correspondant(e)s 18-22 ans, région parisienne, fans de **X-Files**, de hard, death metal, rock, films fantastiques. Vincent Duprez, 100 rue Jean le Gallou, 94200 Ivry sur Seine.

- correspondante(s) passionné(e)s par le cinéma, l'écriture, la littérature et la chair (*pour des limites farcies en pour le sexe ? On veut pas se déranger pour rien, non plus...*). Jérôme Clérot, 19 place des Pradettes, Apt 57C, 31100 Toulouse.

- correspondante(s) 16-30 ans aimant le ciné fantastique, d'horreur et de SF. Bruno Dussart, 51 rue Decrombecque, 62750 Loos en Gohelle.

- correspondant(e)s 17-25 ans aimant ***X-Files***, ***Les Contes de la Crypte***, l'ufologie, l'humour Mad, les jeux vidéo et s'intéressant au satanisme (sans le pratiquer, bien sûr). Maïwen Marchal, 5 Bd Edouard Herriot, 56100 Lorient.

- fans (région Genève) de Lamberto Bava et Claudio Fragasso pour éch. de VHS et collaboration sur des courts métrages vidéo (genre Z). Jean-Claude Michel, 10 rue Dassier, 1201 Genève, Suisse.

- pour court métrage, spécialiste FX brûlure visage et mains + spécialiste FX «feu». Tél.: 01 40 08 08 53.

- acteurs amateurs motivés pour court métrage de SF sur région lyonnaise. Joris au 04 72 61 12 33.

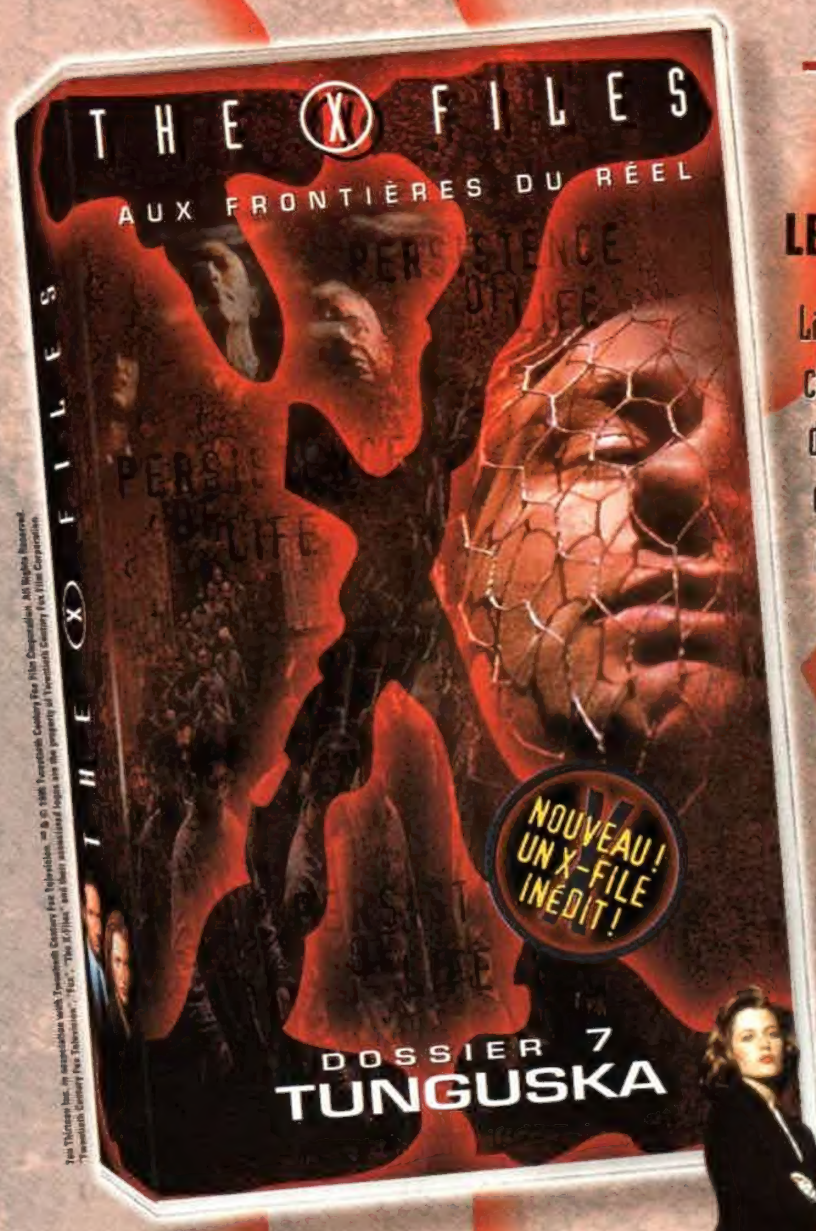
- correspondantes 15-25 ans fans de ***X-Files*** + docs sur la série. Edouard Pascal, 31 rue Ambroise Croizat, 91200 Athis Mons.

- correspondant(e)s fans de ***X-Files***, paranormal, Stephen King et Tarantino. Pascal Seguin, 3 rue Rodin, 93150 Blanc-Mesnil.

- acteurs/figurants, techniciens bénévoles (*ah, tous les mots qui blessent !*) pour le son, l'éclairage, le montage... pour projet de long métrage fantastique en vidéo. Philippe Antonio, 39570 Quintigny.

- correspondants mecs ou filles pour échange de vidéos, science-fiction, gore + K7 de black, death, grind. David Lenouvenier, 20 rue du Québec, 14123 Ifs.

LE 20 FEVRIER L'EVENEMENT VIDEO :
UN X-FILE INÉDIT !



DOSSIER 7
TUNGUSKA

LE PLUS INQUIÉTANT DES X-FILES.

La découverte d'un morceau de roche martienne contenant un étrange fluide noir - probablement d'origine extraterrestre - mène Mulder et Scully face à leur vieil ennemi, Alex Krycek, l'agent qui a un rapport direct avec la mort du père de Mulder et de la sœur de Scully. L'enquête de Mulder le conduit dans un camp au fin fond de la Sibérie. Là, il mesurera l'ampleur de la terrifiante trahison de Krycek.

INCLUS
une interview
exclusive
de CHRIS CARTER

CONSERVEZ CES PREUVES AVANT QU'ELLES NE DISPARAISSENT À JAMAIS !

EN VENTE EN VIDÉO

DANS TOUTES LES GRANDES SURFACES, MAGASINS SPÉCIALISÉS ET VIDÉOCLUBS.

Annonce pour RFC Vidéo

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

LA COLLECTION QUI REND FOU !

LA FOLIE À PRIX RAISONNABLE

DISPONIBLES :

AMITYVILLE • L'ANTRE DE LA FOLIE • LE BAZAAR DE L'ÉPOUVANTE • CAT'S EYES
FOG • FREDDY SORT DE LA NUIT • HURLEMENTS
MAX, LE MEILLEUR AMI DE L'HOMME • NEW YORK 1997 • PULSIONS

TF VID